

MANIOC.org
Réseau des bibliothèques
Ville de Pointe-à-Pitre

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
75 EXEMPLAIRES SUR VELIN PUR [LIN
DES PAPETERIES OUTHENIN-CHALANDRE
DE SAVOYEUX ET SEVEUX (HAUTE-SAÔNE)
NUMÉROTÉS DE 1 A 75.

LE PRÉSENT EXEMPLAIRE PORTE LE NUMÉRO

N°

67

ANTHOLOGIE D'UN SIÈCLE
DE POÉSIE HAÏTIENNE

DU MÊME AUTEUR

Pages de Jeunesse et de Foi (1 vol. Imprimerie du Sacré-Cœur. Port-au-Prince, 1919).

Une Œuvre de Pitié sociale (*brochure en faveur des Cantines scolaires. Préface, articles, entrefilets.* Imprimerie du Sacré-Cœur. Port-au-Prince, 1919).

Anthologie haïtienne des Poètes contemporains (1904-1920). (1 vol. Imprimerie Aug. A. Héraux, Port-au-Prince, 1920.)

L'Enterrement de la Merlasse, Conte (1 plaquette de luxe, hors commerce. *La Vallée d'Aoste*, Paris, 1924).

Pour paraître prochainement :

Au gré de la Fantaisie (1 vol.).

L'Île Mystérieuse de Haïti (1789-1925). *Son histoire politique. Son histoire littéraire. Le beau voyage à Haïti* (1 vol.).

En préparation :

Le Recueil pour Madeleine (*Poèmes*).

Anthologie haïtienne des Prosateurs (1804-1925)
(2 vol.).

41 04
MOR

LOUIS MORPEAU

Ancien Sous-Inspecteur des Écoles de Port-au-Prince

ANTHOLOGIE D'UN SIÈCLE DE POÉSIE HAÏTIENNE 1817-1925

*Avec une étude sur la Muse haïtienne d'expression française
et une étude sur la Muse haïtienne d'expression créole. Les
morceaux choisis de chaque auteur sont précédés de notes
bibliographiques, critiques et biographiques.*

PREFACE DE M. FORTUNAT STROWSKI

Professeur à la Sorbonne.



ÉDITIONS BOSSARD

140, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 140

PARIS

1925

0386

MANIOC.org

Réseau des bibliothèques
Ville de Pointe-à-Pitre

MAISON FONDÉE EN 1878
PAR M. BOSSARD
1878

MAISON FONDÉE EN 1878
PAR M. BOSSARD
1878



Copyright by Éditions Bossard, Paris 1924.
Tous droits de traduction réservés pour tous pays.

A LA MÉMOIRE DE MON ONCLE

FÉNIMORE FOUGÈRE

dont, trop tôt, la Mort a scellé les lèvres spirituelles et savantes et qui, parti trop tôt pour « le froid pays des Ombres », a laissé parmi ceux qui le connurent le souvenir d'un lettré et d'un fantaisiste, ce livre, trophée dressé à la plus grande gloire du pays, est dédié en témoignage de ma très pieuse, très fidèle et très fervente amitié posthume (1).



(1) « Il y a cinquante ans, au Quartier Latin, les étudiants Paul Fourget, Jean Richepin, Raoul Ponchon et Maurice Bouchor nouaient entre eux les liens d'une inaltérable amitié. Auprès d'eux on voyait souvent, pour ne pas dire toujours, un beau mulâtre haïtien au torse d'Hercule, Fénimore Fougère, lequel, ainsi que son frère Antoine, s'était enrôlé sous nos drapeaux pendant l'Année terrible. » Gaston GUILLOT. (*Les Annales Politiques et Littéraires*, 28 septembre 1924.)

« Quel beau pays que le vôtre ! Mais c'est la France Antiléenne. Vous parlez le pur français de l'Île-de-France. Quel beau pays ! »

L'Amiral GROUT, directeur de l'École Navale française, Voyage à Haïti, 1918.

« Je me garde d'oublier l'*Anthologie Haïtienne des Poètes contemporains* 1904-1920 par M. Louis Morpeau, qui est un témoignage du culte qu'ont conservé pour notre langue nos vieux amis d'Haïti. » Georges LE CARDONNEL, *La Poésie Moderne*. (Le Journal, 20 juin 1924.)

«... Il est évident qu'Haïti a sa place dans l'Histoire générale et une place dans le cœur des Français... » Mgr Alfred BAUDRILLART, de l'Académie française, Recteur de l'Institut Catholique de Paris, lettre à M. Louis Morpeau, 27 décembre 1923.

« Haïti a connu les plus grandes souffrances. Sous la pression de la force armée, les États-Unis ont imposé au Gouvernement de l'Île un traité politique, économique et financier (1915), qui est simplement UN TRAITÉ D'ANNEXION... »

« Vous n'ignorez pas qu'Haïti est le seul État du Nouveau-Monde qui ait conservé aussi purement la langue, la culture et les mœurs françaises et qui nous soit resté profondément attaché. Eh bien ! les Américains ont tout mis en œuvre pour développer l'esprit anglo-saxon. »

« Ils ont essayé d'imposer leur langue dans les écoles. Mais sans beaucoup de succès... » M. Lémery, ancien Ministre, Sénateur de la Martinique, cité par Charles MAURRAS, *Action Française*, 30 mars 1925 (*Le Martyre d'Haïti*).

« La part qu'Haïti a prise à l'accroissement de la littérature dépasse celle de plus d'un district français de même étendue. Par la langue, Haïti est la France : elle a des historiens, des publicistes et surtout des poètes, et telle de leurs odes ou de leurs élégies est un chef-d'œuvre appartenant au trésor du langage. »

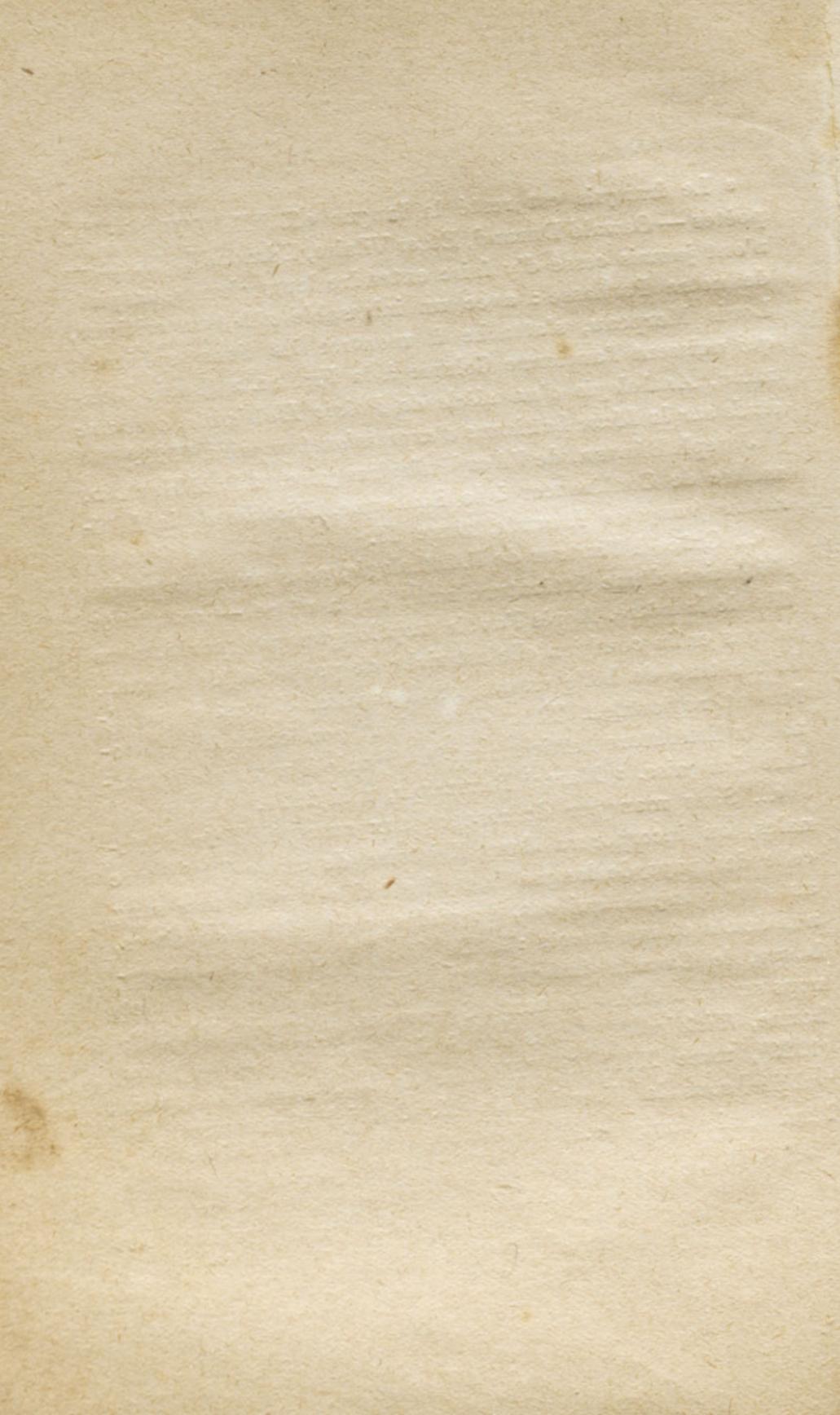
Elisée RECLUS, *Nouvelle Géographie Universelle*, tome XVII. (1891.)

« Le français est resté la langue officielle d'Haïti ; les poètes — Oswald Durand, Etzer Vilaire, Edmond Laforest — n'ont jamais cessé d'y faire entendre leurs chants, inspirés de notre Parnasse : avec un inlassable zèle, un critique, Louis Morpeau, s'attache à montrer les liens spirituels qui unissent l'ancienne Colonie à la France. » (Louis MORPEAU, *Anthologie d'un siècle de Poésie Haïtienne, avec une étude sur la Muse haïtienne d'expression française*, 1923.)

Joseph BÉDIER, de l'Académie française, et Paul HAZARD, maître de Conférences à la Sorbonne, *Histoire de la Littérature française Illustrée*, tome II.

«... Grâce à l'auteur de l'*Anthologie*, nous avons la pleine révélation d'une littérature sœur de la nôtre — ou plutôt fille de la nôtre. Après l'avoir trop longtemps ignorée, nous savons enfin combien elle est riche de pensée et de talent... Littérature de belle expression française, elle est essentiellement nationale... Tout en gardant son caractère national, la littérature haïtienne est incorporée à la grande littérature française. » Marcel BATILLIAT, mai 1924.

«... Sans manquer de respect aux susceptibilités nationales, on incorporera dans l'histoire de notre littérature celle des pays de langue française qui ont mêlé leur sang au sang français, qui ont, du moins, partagé nos angoisses, nos deuils et nos succès : la Belgique, la Suisse, le Luxembourg, le Canada français, l'île d'Haïti seront nôtres et nous serons à eux. » Fortunat STROWSKI, professeur à la Sorbonne, *Histoire des lettres depuis Ronsard jusqu'à nos jours* (1923), tome XIII de l'*Histoire de la Nation Française*, publiée sous la direction de M. Gabriel HANOYEAUX, de l'Académie française.



PRÉFACE



Théodore de Banville disait qu'un étranger n'arriverait jamais à bien écrire le français. J'ai connu des Polonais qui maniaient l'anglais et l'allemand avec une merveilleuse aisance. Quand ils se hasardaient à écrire en français, ils ne trouvaient plus qu'une langue monotone et incolore. De là vient qu'on peut adopter toute autre langue, comme le grand romancier Conrad a adopté l'anglais, mais il faut être né et avoir été élevé dans le « parler » français pour s'en servir en artiste, surtout en poète.

S'il y a une poésie haïtienne de langue française, c'est donc que la nation haïtienne, en acquérant son indépendance, a continué à vivre dans l'atmosphère de la culture française. Par attachement pour son ancienne métropole, par amour pour une littérature qui avait été son éducatrice, elle a préféré en effet le difficile français à l'espagnol plus voisin et plus répandu, à l'anglais moins compliqué et plus utile. Après plus de cent ans de cette fidélité inébranlable, nous devons les plus grands égards à des amis si précieux, nous leur devons beaucoup d'amitié ! Puisque les poètes d'Haïti viennent à nous, présentés par M. Louis Morpeau, que la poésie haïtienne soit la très bienvenue !

Je n'en ferai pas l'histoire, je ne la jugerai pas en critique, puisque la voilà ici présente. Mais du moins je

veux dire un caractère qui m'a frappé. En général les littérateurs étrangers de langue française sont étroitement mêlés à notre vie littéraire, si bien que nous et eux, nous ne mettons, pour ainsi dire, entre eux et nous, aucune différence, sauf les différences ethniques spirituelles. Ces écrivains et les nôtres mènent la même carrière autour des mêmes centres. Les poètes haïtiens regardent moins vers Paris, suivent de moins près les fluctuations du goût ou de la mode, ne recherchent pas la réputation parisienne, et gardent plus intacts la fraîcheur et le naturel de leur inspiration. La poésie haïtienne a gardé absolument l'air et le parfum du terroir. Elle peut paraître moins adroite, moins habile, moins artiste, elle a plus de sincérité. Elle me rappelle ces poètes régionalistes que j'ai connus à Agen, à Montauban, à Bordeaux, à Nîmes, en Gascogne, en Limousin ou en Provence ; ils se servaient du parler local ; ils ne demandaient pas de prix à l'Académie ; ils ne se faisaient pas éditer à Paris ; les journaux de Paris ne les louaient pas.

Parfois seulement un d'entre eux entrait dans le cercle glorieux : un Lamartine écrivait d'un de ces inconnus : « Je vais vous raconter une bonne nouvelle : un grand poète épique nous est né. » C'était Mistral !

Qui sait si M. Louis Morpeau ne nous rapporte pas quelque Mistral d'au delà de l'Océan ?

La poésie, quels que soient son idiome et son origine, est chose sacrée. Lorsque Dante, conduit par Virgile, rencontre la troupe des grands poètes et entend le salut fameux : *Onorate l'altissimo poeta*, il éprouve au fond du cœur une fierté indicible d'être lui aussi un poète. Ainsi, j'imagine nos grands poètes venant au devant de cette foule de poètes haïtiens, qui parlent la même langue que nous.

Ils les accueillent les bras ouverts, non seulement par affection pour de si fidèles amis, mais par grand amour de l'art souverain.

M. Louis Morpeau était l'homme le mieux préparé à nous donner une Anthologie de la poésie haïtienne. Il aime ardemment son pays, il le comprend ; il en saisit toutes les nuances de sentiment. Et, d'autre part, s'il n'est point absolument une exception parmi ses compatriotes, non (j'en sais d'autres qui lui ressemblent et qui sont informés comme lui), il compte du moins dans cette élite qui marche au premier rang de la culture française ; il est mêlé chaque jour à notre vie intellectuelle ; il suit nos courants littéraires. Il n'y a rien de nouveau et d'original qui lui échappe dans l'extraordinaire effervescence littéraire de nos récentes écoles, de Montmartre à Montparnasse. Puisse-t-il porter bonheur, parmi les jeunes, à son île, à son pays, à ses poètes. Quant aux vieux, comme moi, ils sont ravis de tout ce qu'il nous révèle, qui nous rappelle nos grands-pères ou même nos grand'mères et qui va presque à nos enfants.

Fortunat STROWSKI,

Professeur à la Sorbonne.

Paris, 1923.

(Le *Moniteur*, journal officiel de la République d'Haïti, n^o du 17 mars 1924.)

INTRODUCTION

Il y a une littérature haïtienne parce que des Haïtiens ont écrit des poèmes splendides, des pages d'histoire où courent des frissons d'épopée, des romans, des pièces de théâtre où se reproduisent des tranches de notre vie, des pages de politique ou de morale que des penseurs de profession eussent prises sans déplaisir à leur compte et qu'ils ont su, en dépit des affirmations contraires, au rythme de leur émotion intérieure, y faire passer un peu du bleu des ciels d'Haïti, un peu de la mélancolie de nos saignantes douleurs, un peu de la douceur de nos brises, un peu de la pourpre de nos gloires, un peu de l'or de notre soleil, un peu du sortilège de nos aurores indécises, un peu du charme magicien des clairs de lune qui « coulent aux pentes des toits bleus », un peu de la grandeur des rêves qui ont secoué nos âmes au cours de nos cent vingt ans d'indépendance mais non de liberté, un peu de la grâce brune, un peu de la morbidesse créole de nos sœurs et de nos cousines. C'est Oswald Durand que François Coppée, qui venait de dire un poème heureux de « son illustre confrère noir », introduit à la Société des Gens de Lettres de France ; c'est Louis-Joseph Janvier, Anténor Firmin, membres des plus grandes sociétés savantes de Paris, y tenant leur rang, et dont un Frédéric Passy, de l'Institut, vantera « la vraiment extraordinaire érudition » ;

c'est Etzer Vilaire dont l'Académie française couronne l'œuvre sur une motion de Jean Richepin appuyée par Jean Aicard ; c'est Demesvar Delorme à qui son ami Lamartine écrit : « Saint-Point vous devra un de ses arbres et moi une de mes fibres » ; c'est Thomas Madiou dont Michelet goûtera les histoires frémissantes au contact des magnificences ou des horreurs de notre guerre d'Indépendance, et tant d'autres que mes amis et moi, au cours de nos CONFÉRENCES DE LITTÉRATURE HAÏTIENNE du Lycée Pétion, avons étudiés et étudierons en leur appliquant les principes d'une critique sympathique qui, sans ignorer, sans feindre même d'ignorer les défauts, mettra en lumière surtout les qualités, car, selon l'enseignement de Ferdinand Brunetière : « Il faut évaluer le talent plutôt aux qualités qu'il possède. » Notre littérature autonome, comme les patries et comme la paix, est « une création continue ». L'Académie française ne lui accordait-elle pas « ses lettres de grande naturalisation littéraire », selon la parole de Solon Ménos, en couronnant en 1905, sur le rapport de son secrétaire perpétuel Gaston Boissier, les *Morceaux choisis* qu'à l'occasion des fêtes du Centenaire de notre Indépendance avait édités *L'Œuvre des Écrivains Haïtiens*.

Si notre littérature nationale est une création continue, que cette langue, que nous ont léguée deux siècles de domination française et que cent ans de commerce intellectuel intime avec l'ancienne métropole ont permis à plusieurs de nous de posséder à fond, que cette langue incomparable parce qu'universelle, précise et claire et dont dérive notre dialecte créole, trop peu riche en œuvres et en tournures pour être encore une langue

littéraire, que cette langue nous serve à exprimer sans doute des sentiments humains, généraux, mais surtout à rendre l'existence haïtienne dans sa vérité, dans ses splendeurs passées, ses laideurs présentes et, soyons-en sûrs, ses beautés futures.

« La grandeur des Nations se mesure à la résistance de leurs souvenirs », à en croire M. Raymond Poincaré. Les plus grands noms de notre histoire ne sont plus que des Ombres et les productions de beaucoup de nos écrivains sont éparses dans des journaux et des revues dont, peut-être, plus une seule collection complète n'existe, en des archives particulières encore, puisque nous ne possédons pas, hélas ! une Bibliothèque Nationale.

Qu'il eût été dommage de les laisser se noyer dans le grand oubli. Cette anthologie, œuvre de critique et d'histoire édifiée en quatre ans de laborieuses recherches, aidera au sauvetage et rendra ainsi service au pays et à la Race.

Elle prouvera, en la vulgarisant, que la poésie haïtienne existe, tour à tour délicate, profonde, émue, vigoureuse, pittoresque, qu'elle sait faire vibrer toutes les cordes de la lyre et avoir des envolées admirables par tous les temps.

Mieux que de mes PAGES DE JEUNESSE ET DE FOI, ceux qui sont « demeurés fidèles à l'âme haïtienne » pourront dire d'elle : « Votre ouvrage prouve une fois de plus combien les lettrés de votre pays sont en liaison intellectuelle et sentimentale avec la vie littéraire française, et combien Haïti sait conserver une pensée indépendante et nationale malgré les troubles politiques et les intrusions étrangères. »

Port-au-Prince, le 1^{er} mai 1920.

(*Anthologie Haïtienne des Poètes contemporains,*
1904-1920).



LA MUSE HAÏTIENNE D'EXPRESSION FRANÇAISE ⁽¹⁾

Pour comprendre comment la littérature haïtienne n'exprime pas totalement notre société et nos mœurs, et que la poésie haïtienne, en particulier, n'a pas toujours l'accent spécifique du terroir, il faut bien se rappeler les origines et ne pas oublier que l'âme haïtienne est une mosaïque morale, comme le populaire dialecte créole, peu riche encore en œuvres et en tournures littéraires, est une mosaïque linguistique où se retrouve, en majeure partie, le vieux français du XVII^e siècle mêlé ou mêlé de locutions et d'onomatopées nègres, de mots espagnols et anglais, caraïbes ou *indiens*.

Pour remplacer le premier million d'*Ahitiens* ou d'aborigènes que, vers 1528, les compagnons espagnols de

(1) La République d'Haïti (Grandes Antilles, Amérique Centrale), avec ses 2.500.000 habitants et ses 28.900 kilomètres carrés, est l'ancienne colonie française de Saint-Domingue, indépendante depuis le 1^{er} janvier 1804, mais qui subit, depuis la nuit du 28 juillet 1915, une « occupation » militaire américaine fort dure. — 1.000 écoles supérieures, secondaires, professionnelles et primaires. Près de 100.000 étudiants et écoliers. *Le français y est langue officielle et littéraire*, ce qu'aucun manuel de géographie, aucun manuel d'histoire, aucun manuel de littérature *en usage dans les écoles françaises* ne mentionne. Port-au-Prince, la capitale, a 150.000 habitants et 7 kilomètres carrés de superficie. Port de mer actif, à quatre jours de New-York et du Vénézuéla (Amérique du Sud). La partie orientale de l'île parle l'espagnol. C'est la République Dominicaine, (700.000 habitants et 48.350 kmc.)

Christophe Colomb achevaient d'exterminer, les ^Tné-
griers imaginent de puiser dans le réservoir infini de
l'Afrique mystérieuse et lointaine. Et voilà que, dès
1503, sur les plages américaines de la Grande-Antille
d'*Española*, Saint-Domingue (Haïti), débarquent des na-
tifs de la Côte-d'Ivoire, de la Guinée, du Dahomey,
du Sénégal ou de la Côte-d'Or, non point chair à canon,
mais chair à mines, à plantations, ou chair à moulins :
mort lente, abrutissement certain, sort affreux.

Ils apportaient en Amérique les vieilles croyances, les
vieux rêves millénaires, les habitudes ancestrales et les
primitifs instincts de l'*Africa portentosa*.

Leur *africanisme*, au cours des âges, se transformera,
s'atténuera, puisque le climat était moins âpre, que les
nouveaux maîtres appartenaient à une autre race, une
autre religion, une autre civilisation, et que leur des-
tinée avait changé d'orientation.

Aux Espagnols succèdent, vers 1625, les *flibustiers* qui
naviguaient sous le pavillon fleurdelysé et les *bouca-
niers* qui relevaient aussi du Roi Très Chrétien. La do-
mination française s'étendra sur les côtes, en surface
d'abord, puis en profondeur, solidement, jusqu'à l'aube
du XIX^e siècle, malgré les Anglais et les Espagnols,
jusqu'au 1^{er} janvier 1804 où Dessalines-le-Grand et ses
trente-six compagnons d'armes juraient à la face de
l'Univers de vivre libres ou de mourir et de renoncer
à jamais à la domination française ; à la domination po-
litique, auraient-ils dû spécifier, car le français demeu-
rait tacitement langue officielle et littéraire, puisque c'est
dans ce langage

*Si doux qu'à le parler
Les femmes sur la lèvre en gardent un sourire*

que se prononçaient ces paroles fameuses de haine et de vengeance.

Et voilà les nouveaux Haïtiens, — (Saint-Domingue, à la découverte, en 1492, se dénommait *Ahiti*, la fleur des hauts pays, en langue indienne ou caraïbe), — et voilà les nouveaux libres, noirs venus de l'Afrique ou nés dans la grande île du Centre-Amérique, mulâtres dans les veines de qui coulaient les deux sangs, hier encore adversaires, les voilà se mettant à l'école française pour tâcher, après une patrie, de créer une littérature et... des lecteurs, trop peu nombreux encore, hélas ! à l'heure présente.

Ont-ils réussi à fondre comme un métal de Corinthe leur *africanisme*, leur *américanisme* et leur *gallicisme* en un *haïtianisme* neuf, de bon aloi, de belle venue, de puissante et originale allure (1) ?

Il s'avère que le succès n'a couronné qu'en partie leurs efforts, mais que la poésie haïtienne existe, tour à tour fraîche, profonde, émue, vigoureuse, colorée, sachant faire vibrer toutes les cordes de la lyre avec des envolées admirables par tous les temps.

Née en 1804 seulement, sans traditions propres et dans un milieu amorphe, sous le signe du pathos révolutionnaire et de l'académisme napoléonien aggravés par la splendeur du chaud soleil de mirage des Tropiques, isolée à deux mille lieues de la source de toute vérité et de toute beauté, de Paris ou de la

(1) «... Nous avons la pleine révélation d'une littérature sœur de la nôtre, — où plutôt fille de la nôtre. — Après l'avoir trop longtemps ignorée, nous savons enfin combien elle est riche de pensée et de talent. Littérature de belle expression française, elle est essentiellement nationale. » Marcel BATILLIAT, 1924.

France, à deux mille lieues des guides et des maîtres, la Muse Haïtienne d'expression française débuta par l'exagération des erreurs et des défauts de sa grande aînée blanche. La périphrase et l'abus des termes abstraits, le bric-à-brac mythologique et l'emphase contemporaine florissent dans nos premières productions. Quel délice que de trouver, dès 1817, un Jules-Solime Milscent (1778-1842) d'une élégance, d'une concision et d'une mesure toutes classiques, puisées évidemment dans le commerce d'Horace et de La Fontaine, de Boileau et de Racine.

MADRIGAL

Un jour d'été, proche d'une onde claire,
 Dormait Adèle à l'ombre d'un ormeau.
 L'Amour la vit ; saisissant un pinceau,
 En souriant il peignit la bergère,
 Puis s'envolant aussitôt à Cythère,
 A mille amants il offrit le tableau.
 En l'admirant chacun dit sans mystère :
 « Amour, voilà le portrait de ta mère. »

(1817)

Que c'est joli et que c'est XVIII^e siècle !

Isaac Toussaint-Louverture (1782, † Bordeaux 1854), par ses romances et son poème épique l'*Haïtiade* (Paris, 1828), gardera un faux air de Casimir Delavigne, puis, sous l'influence des théories littéraires du *Génie du Christianisme* (1802), sous l'ascendant des *Méditations* (1820) et des *Orientales* (1829), vers 1835 ou 36, dix

ans après la reconnaissance de notre Indépendance par Charles X, treize ans après l'unité territoriale de l'Ile, il ne sera plus question à Port-au-Prince, aux Cayes, ou au Cap, que de « revenir à la nature », de traiter des sujets nationaux, de chanter ses amours et ses joies, de pleurer ses souffrances et son ennui, de célébrer Haïti, ses fastes et ses gloires militaires, d'évoquer ses nuits intenses et son ciel profond, ses superstitions et ses légendes, le charme ardent de ses femmes et la ruse finaude de ses paysans, le tout en un français le plus pur possible, pittoresque et coloré, qui n'hésitera pas à s'enrichir de mots « roturiers », c'est-à-dire créoles, populaires.

LE SOMMEIL D'ALAÏDA

Sur sa natte de jonc qu'aucun souci ne ronge,
Ses petits bras croisés sur un cœur de cinq ans,
Alaïda sommeille, heureuse ! et pas un songe
Qui tourmente ses jeunes sens.

Ce cœur sans souvenir, cette âme que ne ride
Nulle pensée humaine, et ce tendre souris
Que l'ange eût envié, cet air pur et candide,
Ces douces, ces paisibles nuits,

Sont aux enfants ! L'enfance est l'onde bleue et claire
Qui dort au pied d'un roc dans un bassin d'argent.
Que font à l'humble flot le vent et le tonnerre
Et les soupirs de l'Océan !

(Coriolan ARDOUIN. *Reliquiae*, 1837.)

MARIE A SON ENFANT

(Fragment)

... Te voilà haletant : assieds-toi sur la mousse.
 Le soleil lutte encor, mais sa clarté s'émousse ;
 La surface du lac à l'approche du soir
 Brunit, comme l'azur dont elle est le miroir.
 Déjà toutes les fleurs referment leurs pétales ;
 Les ciels de l'Orient sont à présent bien pâles...
 Pâles comme tes yeux, dont le regard distrait
 Cherche en vain quelque'objet qui bouge en la forêt.
 Oh ! regarde là-bas, là-bas sur la montagne !
 Vois-tu ce feu qui marche et vient vers la campagne !
 C'est un fantôme errant, le feu follet des soirs...
 Il passe !... cache, enfant, cache tes grands yeux noirs !...

(Ignace NAU, Le livre de Marie.)

Rien de plus conforme d'ailleurs que les doctrines nouvelles à notre tempérament et à nos origines pittoresques, romanesques ou romantiques. Avec Coriolan Ardouin et Ignace Nau, le chorège de la *Jeune Haïti* de 1836, la Muse Haïtienne aurait pu dire, avec un peu de fatuité, comme Th. Gautier plus tard :

La pourpre en mes veines abonde.

Pendent opera interrupta... Ce mélancolique hémistiche de Virgile convient bien à l'œuvre inachevée de

Coriolan Ardouin (1812-1835) et d'Ignace Nau (1812-1845), morts, le premier, de la phtisie et de chagrins domestiques à vingt-trois ans, le second, à trente-trois, plein de désillusions et de décevances, ayant d'ailleurs vu la révolution catastrophique de 1843 dessécher cette floraison poétique printanière et distinguée.

Après eux, le romantisme coulera à pleins bords dans la Grande-Antille tropicale de Haïti avec des outrances à stigmatiser, des incorrections syntaxiques à déplorer et des formes désuètes à ne point ressusciter. Pierre Faubert, pourtant, en 1856 chantera la *négresse* et recommandera l'union *Aux Haïtiens* en des vers d'un « classicisme » digne du meilleur J.-B. Rousseau.

Vers 1860, à l'aube de notre deuxième République, — les bateaux à vapeur s'habituèrent à sillonner nos eaux, Fabre Geffrard (1858-1867) présidait brillamment à nos destinées et les relations intellectuelles, commerciales, politiques et religieuses avec la France surtout, l'Angleterre, l'Espagne, les États-Unis se nouaient ou se renouaient chaque jour plus étroites, — un important et curieux mouvement de renouveau se dessine dans nos lettres, qu'enrayeront imparfaitement les troubles révolutionnaires funestes de 1867 et de 1883.

Après le romantique Demesvar-Delorme dans la prose (roman, essai, éloquence), se signalent, fidèles d'André Chénier et d'une bonne culture gréco-latine, Abel Élie (1841-1876) et Charles Séguy-Villevalaix (1835, † Paris 1923) dont les *Primevères* (1866, Paris) au parfum subtil et composite décèlent l'influence en outre de Vigny, d'Hugo et du pré-parnassien Théophile Gautier.

La langue de Villevalaix est correcte, surveillée et sent même légèrement l'huile. Celle d'Alcibiade Fleury-

Battier (1841-1882) est floue, pleine d'impropriétés de termes et trop souvent d'un bas romantisme rondouillard. Mais l'âme haïtienne vibre certainement plus chez Battier que chez les deux précédents, où la couleur locale ne prédomine pas.

« Au sein d'une riche nature, sous les rayons d'un soleil éblouissant, en présence des mornes ⁽¹⁾ chevelus, des flots bleus, des sources vives qui trépigent sur les cailloux d'argent, à l'ombre des frais manguiers, comment un grand poète ne naîtrait-il pas ? », s'écriait Villevalaix en 1866.

Ce grand poète était né depuis vingt-six ans : Oswald Durand (1840-1906). Plusieurs pages de ses *Rires et Pleurs*, où se trouve l'essentiel de sa production de 1867 à 1896, visiblement, ont vieilli, forme et fond, mais les autres sont pittoresques et fraîches et pimpantes et souvent neuves. Il nous semble, ce poète du terroir qui a

...Chanté nos oiseaux, nos fertiles campagnes,
 Et les grappes de fruits courbant nos bananiers,
 Et le campêche en fleur parfumant nos montagnes,
 Et les grands éventails de nos verts lataniers,
 ...Chanté notre plage, où la vague se brise
 Sur les pieds tortueux du raisinier des mers,
 Nos sveltes cocotiers qui prennent à la brise
 Des sons purs qu'elle mêle au bruit des flots amers,

il nous semble avoir, le mieux, fondu en sa personne les trois éléments de notre âme et représenté le mieux,

(1) Collines, montagnes.

dans la grande Ile américaine, la poésie gallo-noire d'Haïti. Sa spontanéité idiomatique, selon un mot cher à Émile Faguet, sa sincérité et sa souplesse rythmique, qui ne sauraient sentir le pastiche, son art, non de décrire mais de suggérer le paysage, de vivre, d'observer et de penser en afro-latin, font de lui mieux que de M. Coicou (1867-1908), d'A. Pommayrac (1844-1908) ou de T. Guilbaud (1856), le sommet de la poésie haïtienne d'hier si M. Etzer Vilaire (1872) est celui de notre poésie contemporaine.

Fécond et puissant, lévite des autels romantique, parnassien et symboliste, M. Vilaire est un cérébral, un intellectuel, pasteur protestant et instituteur comme Edmond Laforest (1876-1915), la vivante antithèse enfin de ce bohème volage et sensuel d'Oswald Durand.

Comme Paul Lochard (1835-1919) et plus que M. Coicou, descendu « dans le fond désolé du gouffre intérieur », ce pessimiste aura étudié de graves problèmes, remué des idées générales et généreuses certes, mais pas toujours neuves et précises, posé, chez nous, le problème de la science et de la poésie, de la philosophie et de la poésie, le tout en une forme parfois tourmentée et âpre, oratoire encore, mais ferme, solide, bien française et marquée d'un cachet artistique, ainsi qu'en témoignera ce sonnet :

LE RÊVE

J'éprouvé un lent réveil d'extases anciennes,
De mes impressions si chères de jadis ;
J'entends comme un bourdon d'orgues aériennes,
Un murmure exhalé d'un lointain paradis.

Mon cœur se bercé au gré d'ineffables haleines,
Aux soupirs musicaux d'invisibles houris,
En de vagues senteurs de choses surhumaines...
Je ne sais plus ce que je fais, ce que je dis.

Et le Mystère étend ses ailes de nuages
Sur mon âme évoquant de célestes mirages.
L'éternelle douleur qui m'étreignait s'endort.

Comme au sein des rumeurs d'une mouvante grève,
J'entrevois une forme, et j'entends ta voix d'or
Mettre un frisson d'amour dans l'air calme : je rêve.

(*Les Années Tendres*, 1907.)

La notion d'art, de musicalité et de simplicité, la sincérité des sentiments et un sens plus aigu de l'*haïtianité* nécessaire à l'originalité de notre littérature, une modernité zélatrice d'une large tradition, me semblent les traits essentiels à noter à l'actif de la moderne et de la *jeune* Muse haïtienne d'expression française qui, lettrée et cultivée, se préoccupe de langue et de pro-

sodie (1). Elle use assez du vers libéré, du vers libre, du vers polymorphe.

« La littérature de là-bas entre décidément dans la littérature française », enregistrait dernièrement le *Figaro* à propos de cette Anthologie. On peut même trouver qu'elle a légèrement tardé à le faire (2) et qu'après MM. Joseph Bédier et Paul Hazard qui ont bien voulu s'intéresser à mon œuvre dans leur récente *Histoire de la Littérature Française illustrée*, ainsi que M. Gustave Lanson au supplément au tome IV de son *Manuel Bibliographique de la Littérature Française moderne*, M. Fortunat Strowski a bien raison de nous consacrer quelques pages sympathiques et pénétrantes dans la prochaine édition de son beau *Tableau de la Littérature Française au XIX^e siècle* (3).

(1) Il peut être intéressant de signaler la faveur dont jouissent là-bas, notamment Henri de Régnier et Verlaine, Mme de Noailles et Baudelaire, Paul Fort et Albert Samain, Edmond Haraucourt et Stéphane Mallarmé, outre les Belges, l'intimiste Georges Rodenbach, le paroxyste Emile Verhaeren et l'*allissimo poeta* italien Gabriele d'Annunzio.

(2) J. Van Dooren, professeur à l'Athénée royal d'Arlon (Belgique). *Anthologie des Poètes français de France et de l'Étranger*. (4^e édition. Albert Hermann, Verviers.)

(3) Dans l'édition de 1924, du *Tableau de la Littérature Française au XIX^e et au XX^e siècle* (un volume de 722 p.), aucune des littératures étrangères d'expression française n'a pu être étudiée. M. Strowski compte leur consacrer dès l'année prochaine tout un cours en Sorbonne qui commencera par la littérature belge.

LA MUSE HAÏTIENNE D'EXPRESSION CRÉOLE

« Sûre de sa puissance, l'enchanteresse, négligeant les attributs extérieurs de la souveraineté, ne portait, au lieu du diadème royal, qu'une couronne de fleurs ; pour collier, pour bracelets, pour brodequins, pour ceinture, elle n'avait que des fleurs. Sur le luisant ébène de sa chevelure tranchaient de blanches fleurs entremêlées d'églantines incarnat. Un tissu de fleurs ceignait ses reins. Son sceptre se formait d'une tige fleurie. Il semblait que la fleur des Reines fût aussi la reine des fleurs. » Ainsi, en ce costume floral, aux dires de Roselly de Lorgues, Anacaona (*la fleur d'or fin*, en langue indienne ou caraïbe), alla, en l'an 1500, à la rencontre de Don Barthélemy Colomb qui pénétrait dans le Xaragua, province d'*Ahiti* (*la fleur des hauts pays*), ⁽¹⁾ dont elle était le cacique et l'aède, le *Samba* ⁽²⁾.

Trois ou quatre ans après, très haut, très noble et

(1) A la découverte, en 1492, l'île *Antilia* des cartes portugaises se dénommait *Ahiti*, la fleur des hauts pays, *Quisqueya*, la mère des terres, et enfin *Bohio*, la grande terre montagneuse, en langue caraïbe. Ch. Colomb la surnomma *Española*, la Petite Espagne. Puis, jusqu'au 1^{er} janvier 1804, elle fut Saint-Domingue.

(2) Au Pérou, une *samba* est une jeune fille. En Algérie, un *haïti* est une tenture murale. La *samba* brésilienne est une danse nègre.

très puissant Don Nicolas de Ovando, commandeur de Larres, de l'ordre d'Alcantara, gouverneur pour leurs Majestés catholiques Ferdinand d'Aragon et Isabelle de Castille, lui tendait un piège odieux, massacrait ses sujets et la pendait haut et court.

La poétesse de légende n'égrènerait plus d'*areyτος* en cette langue *ahïtienne* ou aborigène, abondante en images, en musicienne douceur, en symbolique fluidité. De ses poèmes lyriques, familiers, satiriques, de ses élégies attendries, de ses chants épiques, de ses ballades, rien ne surnagera qu'un souvenir imprécis et vague. Toute la littérature primitive *ahïtienne* qui, à la découverte, en 1492, pouvait charmer Christophe Colomb par sa spontanéité, sa naïveté, son naturel et sa grâce, se perdra sans retour puisque l'écriture était inconnue des *aborigènes et qu'aucun* des *civilisateurs* d'alors ne pensa à en recueillir même des fragments.

« On ne saurait trop regretter la perte entière de cette poésie, explique bien Émile Nau, dans son *Histoire des Caciques d'Haïti*, élégante et si sobre. Avec ces poèmes funèbres où les aborigènes faisaient le récit des événements accomplis sous le règne des caciques décédés, il eût été possible de recomposer l'histoire vraie des premiers temps d'Haïti. Personne ne doute qu'il eût été fort intéressant d'y trouver la solution de bien des questions que les savants cherchent à résoudre avec une ardente et inquiète sollicitude. Il y en a, comme celles de la population et de la civilisation primitives d'une grande partie du nouveau continent, qui sont condamnées à rester éternellement obscures.

» Les autres poésies des Haïtiens qui contiennent les impressions et les événements de la vie intime et indi-

viduelle nous apprendraient bien plus aujourd'hui sur leurs mœurs, leurs idées et leurs croyances que ce que nous en savons par les relations incomplètes des voyageurs et des missionnaires. Il est dans nos populations actuelles une coutume qui remonte probablement au temps des Indiens, c'est de mettre en chansons tous les incidents de mœurs et même de politique de la veille et du jour. Les particularités d'un événement public ou d'une scène d'intérieur que l'indiscrétion ou le malheur a divulguée sont pour le *Samba* des sujets de louange, de complainte ou de satire. C'est quelquefois aussi une histoire de jalousie ou de rivalité, un triomphe ou une défaite en amour qui sont racontés dans ces chants avec une emphase et une hyperbole qui ne sont, en aucune autre langue qu'en notre patois, plus naïves et hardies. Si cette coutume n'est pas un héritage des naturels d'Haïti, il n'est pas moins vrai qu'elle était aussi dans leurs mœurs. Que de précieux documents perdus pour l'investigateur et l'historien !

» J'ai voulu m'enquérir de ce que pouvait être cette littérature. J'admets et je dois admettre qu'elle était l'expression fidèle de la société qui l'avait produite, et qu'à ce titre elle était toute spontanée, sans préceptes, sans poétique, sans culture, de la littérature populaire enfin telle qu'elle se manifeste au commencement des sociétés ou telle qu'elle éclôt dans certaines régions des sociétés même polies et civilisées, dans ces régions où l'étude et les traditions de l'antiquité classique ne pénètrent pas. Les aborigènes d'Haïti étaient par exemple, comme on dit, voisins de l'état de nature ; eh bien, l'art, avec ses règles, ses exigences et tout ce qui constitue son esthétique, n'entraît absolument pour rien dans

cette littérature, la nature seule en faisait tous les frais.

» Cette poésie était-elle versifiée ou rythmée ? En l'absence de données pour établir qu'elle était soumise à une prosodie régulière et en usage, on est autorisé à croire qu'elle était au moins cadencée et impliquait un certain rythme, puisqu'elle était encadrée dans le chant. »

Les 60.000 survivants du million d'Haïtiens ou d'Indiens anéantis entre 1493 et 1528 par les féroces compagnons et lieutenants de Colomb,

fatigués de porter leurs misères hautaines

ou bagnardes, transmettront aux noirs, importés à *Espanola* dès 1503 des immensités de l'Afrique, 260 à 300 mots que recueilleront pieusement des scholiastes ingénieux, mots composés et riches d'images, d'une harmonieuse et symbolique poésie, et qui se retrouveront, en partie, dans la langue espagnole, la langue française et notre dialecte créole : ainsi *boucan*, le foyer souterrain où se fumaient les viandes ; *ananas* (sans changement orthographique) ; *kanoa*, le canot ; *hamac* (lit en toile) ; *calabasa* (vase de l'eau et du feu), cruche ou fanal, le fruit du calebassier, *calabaza* en espagnol, *cal'bass* en créole ; *tabaco* (calumet, pipe) ; *bahiarana* (fleur de l'étoile au grand feu), le bayahonde, de la famille des acacias, aux branches épineuses, le *bayahonne* créole, *Barahona* (espagnol), ville dominicaine ; *sagaie* ou *sagaie* (javelot, pique en bois dur) ; *mabouya* (grande fleur des plaines de feu), gros lézard vert, divinité d'alors, en français margouillat ; *Tiburón* (le pays des requins), une de nos communes actuelles (cf. l'île des Tiburons mexicaine, et les *tiburoni* italiens, requins

du golfe de Catane) ; *cassava*, la cassave, gâteau de manioc, (la grande fleur qui tue) ; *cahimito* (ce qui est grand et petit et qui gît dans la terre), notre juteuse et violette caïmite, grosse comme une pomme, ou encore *goyave*, *hicaco*, le fruit de l'icaquier (*zicaq* en créole), et dont on fait des confitures exquisés, etc. La *Guanabo* indienne (l'île du grand lézard) est l'haïtienne La Gonâve. L'*Attibonico* et l'*Ozama* des *quisqueyens* continuent d'être l'Artibonite et l'Ozama, fleuves, le premier, d'Haïti, le second, de l'espagnole Dominicanie, etc.

Tout le premier quart du XVII^e siècle, l'Espagne resta encore seule maîtresse de l'île de Saint-Domingue. (Le père de Colomb s'appelait *Domingo*, Dominique.) Quelques termes dérivés de l'espagnol persisteront dans le dialecte créole ou s'incorporeront au français, par exemple : *cucuyo* (espagnol), *coucouille* (créole), luciole : *chico* (espagnol), *chiq* (créole), en français chique, petit insecte malfaisant ; *combite* (espagnol), *combite* (créole), réunion où l'on dîne et danse après le travail des champs ; *cobre* (espagnol), *cob* (créole), notre monnaie de billon, *tuob* (en indien) cuivre ; *machete* (espagnol), *manchette* (créole), en français machette ou coutelas ; *malucho* (espagnol), *malouq* (créole), malingre, maupiteux ; *banda* (espagnol), broderie, ruban, *banda* (créole) snob, fraude, m'as-tu-vu et aussi la danse africaine du *banda* ; *raspadura* (espagnol), notre rapadou, sucre non raffiné, le *black sugar* des *marines* américains, *alforja* (espagnol), *halfó* (créole), besace en paille, etc...

En 1625, battant pavillon fleurdelysé et relevant des Bourbons, les *flibustiers* et les *boucaniers* mettaient le pied sur la partie occidentale de la grande île américaine, de concert avec quelques aventuriers anglais.

Grâce à ces hardis pirates, à ces audacieux chasseurs de bœufs sauvages, la langue française allait pouvoir y exercer son sortilège habituel et y fonder un empire « plus fort que les airains » et qu'en tout cas les événements politiques n'arriveront pas à détruire.

Flibustiers, boucaniers, « habitants » de 1665, tout comme leurs prédécesseurs espagnols, leurs adversaires anglais et leurs clients hollandais, possédaient des esclaves de plus en plus nombreux et qui, venus de toutes les zones de l'immense Afrique où ils se partageaient en foule de tribus ou de clans, ne se comprenaient pas toujours très bien entre eux.

Parqués dans les *habitations* isolées les unes des autres de Saint-Domingue, en contact permanent avec *les maîtres* blancs, si différents d'eux moralement et physiologiquement, un langage commun était indispensable à ces pauvres déracinés pour exprimer leurs sensations, leurs sentiments, leurs linéaments d'idées. Un idiome devait naître de ce besoin urgent et très naturel, *le créole*.

Comme les *maîtres* étaient, à l'origine, des marins, les termes de marine abonderont dans ce nouveau patois, y voisineront avec des tournures propres aux provinces natales des nouveaux conquérants ; Normandie, Bretagne, Anjou, Picardie, Guyenne, Poitou, Provence, etc., s'y mêleront aux locutions, aux sons nasaux et gutturaux, aux interjections, aux onomatopées nègres, à des vocables anglais, espagnols, caraïbes et peut-être aussi hollandais.

Sur cette langue en formation, le vieux français du XVII^e siècle modifié, altéré par le climat, la race et le milieu, posera nettement son sceau.

L'Afrique fournira des termes religieux : houg'for ou humfort, vaudou ou voudo, Ogoué, Legba ; des noms de danse : *chica*, *bamboula*, *calin'da* ; de tribus : *Guinée*, *Congo*, *arada*, *mandingue* ; d'instruments de musique, de tambours : assotor, léguédé, Binhou, (cf. le biniou breton) ; de fruits : banana, *banane*, mango, *mangue* ; de légumes : *gombo* ; de pâtisseries : doukou-nou, akra ; de villes, *Cayes*, *Marigot* (1), etc.

Les Anglais donneront *fibustier* (de *fly-boat*, bateau léger, *mabi* (de mabby, vin de pommes de terre), *ignamé* (de *yame*, dérivé du caraïbe *inhame*, grande fleur des plaines), en créole, *yanm'*, coq-gimm (de *game-cock*, coq de combat), *djob* (de *job*, entreprise, affaire véreuse par extension, comme au Canada), etc.

Cette mosaïque linguistique, en constante évolution vers plus d'harmonie, de clarté, de pureté et de finesse dans l'orthographe purement phonétique et dans la prononciation, donnera naissance à toute une littérature extrêmement pittoresque, vivante, imagée mais *sur-tout orale*, où prédomineront la fable, le conte — *ô Bouqui et Ti Malice* inénarrables ! — la chanson amoureuse ou satirique, les maximes — les fameux proverbes créoles, — et où passeront tout à tour la malice, la naïveté, la bonhomie, l'ironie, les sanglots, le fatalisme, la rêverie, le réalisme, les révoltes intérieures, la nostalgie, la sagesse, le lyrisme ingénü, le don du rythme, le sens inné de la musique, la profondeur d'observation des misérables « pièces d'ébène » transplantées en terre d'Amérique et de leurs descendants. Mélépées

(1) Les mots soulignés sont incorporés au français.

créoles prenantes comme des cris d'âme, berceuses créoles mélancoliques et nostalgiques comme si vous étiez slaves, je vous ai encore dans les oreilles !

Quelques spécimens plutôt rares du créole littéraire du XVIII^e sont parvenus jusqu'à nous, grâce à des blancs « créoles » lettrés qui mirent en des vers à la grâce vieillotte et charmante, harmonieuse et désuète, les plaintes de quelque esclave noir amoureux ou les sanglots de quelque mulâtresse abandonnée. Duvivier de la Mahautière, sans doute, stylisa la célèbre *Lisette quitté la plaine* :

Lisette quitté la plaine,
 Moin perdi bonheur à moué ;
 Zié ⁽¹⁾ à moin semblé fontaine
 Dépi moin pas miré toué.
 Le jour quand moin coupé canne,
 Moin songé z'amour à moué ;
 La nuit quand moin dans cabane ⁽²⁾
 Dans dormi moin quimbé toué.

.....

 Dépi moin perdi Lisette,
 Moin pas souchié Kalenda.
 Mon quitté bram-bram sonnette ⁽³⁾.
 Mon pas battre bamboula.

(1) Yeux.

(2) Lit.

(3) Ceinture à sonnettes.

Quand mon contré lôr nègresse,
 Mon pas gagné zié pour li,
 Mon pas souchié travail pièce.
 Tout' qui choye à moin mourri.

Moreau de Saint-Méry conservera pour notre délectation ces strophes d'une si poignante et zézayante émotion, bien supérieures d'ailleurs aux précédentes.

Quand cher z'ami moin va rivé,
 Mon va fair'li tout plein caresse.
 Ah ! plaisir là nous va gouté !

C'est plaisir qui duré sans cesse !
 Mais toujours tard (*bis*)
 Hélas ! hélas !
 Cher z'ami moin pas vlé rivé (*bis*)

Tant pri z'oézeaux n'a pas chanté
 Pendant quior ⁽¹⁾ à moin dans la peine ;
 Mais gnou fois z'ami moin rivé,
 Chantez, chantez tant comme sirène,
 Mais, mais, ô paix, bouche ! (*bis*)
 Hélas ! Hélas !
 Cher z'ami moin pas hélé ⁽²⁾ moin ! (*bis*)

.....

(1) Cœur.

(2) Appeler.

.....
 Comment vous quitté moin comme ça !

Songé z'ami ! N'a point tant comme moin,

Femme qui jolie !

Si conné (1) moin gagné (2) tout plein talents qui doux,

Si ça vous va, prend li ; palé bon pour vous,

Vous va regretter moin toujours !

* * *

Tant pri, z'oézeaux, n'a pas chanté

Pendant quior à moin dans la peine !

Lisette quitté la plaine est peut-être de 1757.

Trente-deux ans plus tard, 1789 éclatait !

Les noirs n'avaient été longtemps à Saint-Domingue que des « multitudes déracinées ». En eux se conservait, ineffaçable, l'image de la patrie absente. Ils se tuaient souvent dans la croyance qu'ils étaient d'y retourner après leur mort. Inlassable, leur nostalgie évoquait les vastes horizons et les fleuves tumultueux de l'Afrique perdue. Torturés, suppliciés, vivant à l'état de bêtes de somme, Sénégalais, Congolais, Dahoméens, natifs de la Guinée, de la Côte-d'Or, Mandingues, etc., gardaient le souvenir des nuits claires ruisselantes d'astres et des jours où le soleil déroule ses nappes d'or en de éblouissements. Le mal du pays, ils en auront été la proie, ceux-là !

(1) Vous savez.

(2) Avoir.

Trois siècles, les négriers, dans la grande Ile, firent trafic des pauvres Africains. « En langage guinéen » ou autre, les nouveaux contaient aux anciens de leur tribu ou de leur clan ce qui, depuis leur départ, s'était passé au pays lointain. Mais mille liens s'étaient tissés qui attachaient ces déracinés à cette terre dont les horizons leur étaient maintenant familiers. Près d'eux et sorti d'eux aussi, un groupe se formait dont les membres, *affranchis* parfois le jour de leur naissance, — les mulâtres, — grossissaient la classe des esclaves que leur épargne, le libertinage, la vanité ou la bonté de leurs maîtres avaient libérés.

Trop piétinés, trop humiliés, trop avilis, les mulâtres s'uniront fraternellement aux noirs, et au grand soleil du 1^{er} janvier 1804 Saint-Domingue s'évadait du bague colonial pour devenir, épiquement, la seconde nation indépendante du Nouveau Monde, HAÏTI.

L'Indépendance conquise à la pointe de l'épée influera sur notre créole et nous le verrons, au cours du XIX^e siècle, évoluer, s'enrichir de tournures pittoresques, de vocables neufs expressifs de sentiments nouveaux plus subtils, d'états d'âme plus compliqués, être capable de porter parfois la pensée après l'image, allier à ses ondulations, à sa douceur, à sa morbidesse, à sa nonchalance, à ses câlineries, une soudaine âpreté, une éclatante verdure, une fouguese virulence, de chauds reflets du tropical soleil haïtien, avec, çà et là, des résonances infinies, jusqu'à permettre à Oswald Durand d'écrire cette *Choucouné* (1884) dont les couplets chantent sur toutes les lèvres haïtiennes qui se respectent, dont la grâce humaine d'idylle triste a charmé les étrangers, et dont l'intime *haïtianité*, essentielle et savou-

reuse, a valu⁷ à leur auteur d'être appelé notre Mistral ; jusqu'à permettre à Massillon Coïcou d'écrire ses *Reproches de Tiyette*, des contes et des monologues heureux, à Georges Sylvain son savoureux *Cric-Crac* (1901), fables de La Fontaine *racontées* par un montagnard haïtien et transcrites en vers créoles pleins de couleur locale, à Henri Chauvet, Vendénesse Ducasse, Oswald Durand, etc., leurs saynètes, à des recueils de proverbes, à des essais de grammaire, de dictionnaire, etc., de voir le jour, jusqu'à prendre forme et rang enfin de dialecte, inégalable aux autres créoles, martiniquais, réunionnais etc.

Voici *Choucoune* :

Dèriè gnou gros touff' pingouin,
L'aut'jou, moin contré Choucoune ;
Li souri l'heur'li ouè moin.
Moin dit : « Ciel ! à la bell'moune » (*bis*)
Li dit : « Ou trouvé ça, cher ? »
P'tits z'oézeaux ta pé couté nous lan l'air (*bis*)...

Derrière une grosse touffe de pingouins (1),
L'autre jour, je rencontraï Choucoune ;
Elle sourit quand elle me vit ;
Je dis : « Ciel ! oh ! la belle personne ! » (*bis*)
Elle dit : « Vous le trouvez, cher ? »
Les petits oiseaux nous écoutaient dans l'air... (*bis*)

Quand moin songé ça, moins gangnin la peine,
Car dimpi jou-là, dé pieds moin lan chaîne ! (*bis*)

(1) Cactus.

Choucoun', cé gnou marabout :
 Z'yeux li clairé com'chandelle.
 Li gangnin tété doubout...
 — Ah ! si Choucoun', té fidèle ! —
 — Nous rété causer longtemps,
 Jusqu'z'oézeaux lan bois té paraîtr' contents !...
 Pitôt blié ça, cé trop grand la peine,
 Car dimpi jou-là, dé pieds moin lan chaîne ! (*bis*)

Quand je songe à cela, j'ai de la peine,
 Car depuis ce jour-là, mes deux pieds sont dans les chaî-
 [nes ! (*bis*)

Choucounne, c'est une marabout (1) :
 Ses yeux brillent comme des chandelles.
 Elle a des seins droits...
 — Ah ! si Choucounne avait été fidèle !
 — Nous restâmes à causer longtemps,
 Au point que les oiseaux dans les bois en parurent con-
 [tents !...
 Plutôt oublier cela, c'est une trop grande peine,
 Car depuis ce jour-là, mes deux pieds sont dans les chaî-
 [nes ! (*bis*)

P'tits dents Choucoun' blanch' com'laitt,
 Bouch'li couleur caïmite :
 Li pas gros femm', li grassett' :

(1) Haïtienne très brune, à la peau fine, et à la chevelure lisse. C'est la *malabaraise* de Baudelaire.

Femm'com' ça plai moin tout' d'suite...
 Temps passé pas temps jôdi !...
 Z'oezeaux té tendé tout ça li té dit :...
 Si yo songé ça, yo doué lan la peine,
 Car dimpi jou-là, dé pieds moin lan chaîne !

N'allé la caz' manman li ;
 — Gnou grand'moun' qui bien honnête !
 Sitôt li ouè moin, li dit :
 « Ah ! moin content, çilà nette ! »

Les petites dents de Choucouné sont blanches comme
 [du lait :
 Sa bouche est de la couleur de la caïmite ⁽¹⁾ :
 Elle n'est pas une grosse femme, elle est grasse :
 Les femmes pareilles me plaisent tout de suite...
 Le temps passé n'est pas le temps d'aujourd'hui !...
 Les oiseaux avaient entendu tout ce qu'elle avait dit !...
 S'ils songent à cela, ils doivent être dans la tristesse,
 Car depuis ce jour-là, mes deux pieds sont dans les
 [chaînes !

Nous allâmes à la case de sa maman :
 — Une vieille qui est bien honnête !
 Aussitôt qu'elle me vit, elle dit :
 « Ah ! je suis contente de celui-là, nettement ! »

(1) Fruit tropical violacé et juteux, gros comme une pomme.

Nous bouè chocolat aux noix...

Est-c'tout ça fini, p'tits z'océaux lan bois ?

— Pitôt blié ça, cé trop grand la peine,

Car dimpi jou-là, dé pieds moin lan chaîne ! (*bis*)

Meubl' prêt, bell' caban' bateau,

Chais'rotin, tabl' rond, dodine,

Dé matelas, gnou port' manteau,

N'app', serviette, rideau mouss'line...

Quinz'jour sèl'ment té rété...

P'tits z'océaux lan bois, couté moin, couté !...

Z'autr' tout' va comprendr' si moin lan la peine,

Si dimpi jou-là, dé pieds moin lan chaîne !...

Nous bûmes du chocolat aux noix...

Est-ce que tout cela est fini, petits oiseaux qui êtes dans
[les bois ?..

— Plutôt oublier cela, c'est une trop grande peine,

Car depuis ce jour-là, mes deux pieds sont dans les
[chaînes !

Les meubles étaient prêts : beau lit-bateau,

Chaise de rotin, table ronde, dodine,

Deux matelas, un porte-manteau,

Des nappes, des serviettes, des rideaux de mousseline...

Il ne restait plus que quinze jours...

Petits oiseaux qui êtes dans les bois, écoutez-moi, écou-
[tez !...

Vous aussi vous allez comprendre si je suis dans le
 [chagrin,
 Si depuis ce jour là, mes deux pieds sont dans les chaînes !

Gnou p'tit blanc vini rivé :
 P'tit barb' roug', bell' figur' rose,
 Montr' sous côté, bell' chivé...
 — Malheur moin, li qui la cause !
 Li trouvé Choucoun' joli,
 Li parlé francé, Choucoun' aimé-li...
 Pitôt blié ça, çé trop grand la peine.
 Choucoun' quitté moin, dé pieds moin lan chaîne !

Ça qui pis trist' lan tout ça,
 Ça qui va surprindr' tout' moune,
 Cé pou ouè malgré temps-là,
 Moin aimé toujours Choucouné !
 — Li va fai' gnou p'tit quatr'on...
 P'tits z'oézeaux gadé ! p'tit ventr' li bien rond !...
 Pé ! féminin bec z'autr'... cé trop grand la peine :
 Dé pieds p'tit Pierr', dé pieds li lan chaîne.

Voilà qu'un petit blanc arrive :
 Petite barbe rouge, belle figure rose,
 Montre au côté, beaux cheveux...
 — Mon malheur, c'est lui qui en est la cause !

Il trouve Choucouné jolie,
 Il parle français... Choucouné l'aime...
 Plutôt oublier cela, c'est une trop grande peine,
 Choucouné me quitte, mes deux pieds sont dans les
 [chaînes !

Le plus triste de tout cela,
 Ce qui va surprendre tout le monde,
 C'est de voir que, malgré ce contre-temps là,
 J'aime toujours Choucouné !
 — Elle va faire un petit quarteron ! (1),
 Petits oiseaux, regardez ! Son petit ventre est bien rond !
 Taisez-vous ! Fermez vos becs ! C'est une trop grande
 [peine :
 Les deux pieds de petit Pierre, ses deux pieds sont dans
 [les chaînes.

Les différences éclatent entre le créole de 1757 et celui de 1884, en ce que ce dernier est d'une langue plus libre, moins imprécise, plus souple, et d'un alliage moins équivoque.

Notre dialecte s'affine quotidiennement, s'attribue heureusement des termes français, se déforme de vocables yankees depuis que, dans la nuit du 28 juillet 1915, les *marines* américains « occupent » la République gallo-noire d'Haïti. Il jouit, à l'heure présente, d'un renouveau de faveur et de curiosité, grâce à quelques

(1) Le fils d'une mulâtresse et d'un blanc, ou d'une blanche et d'un mulâtre.

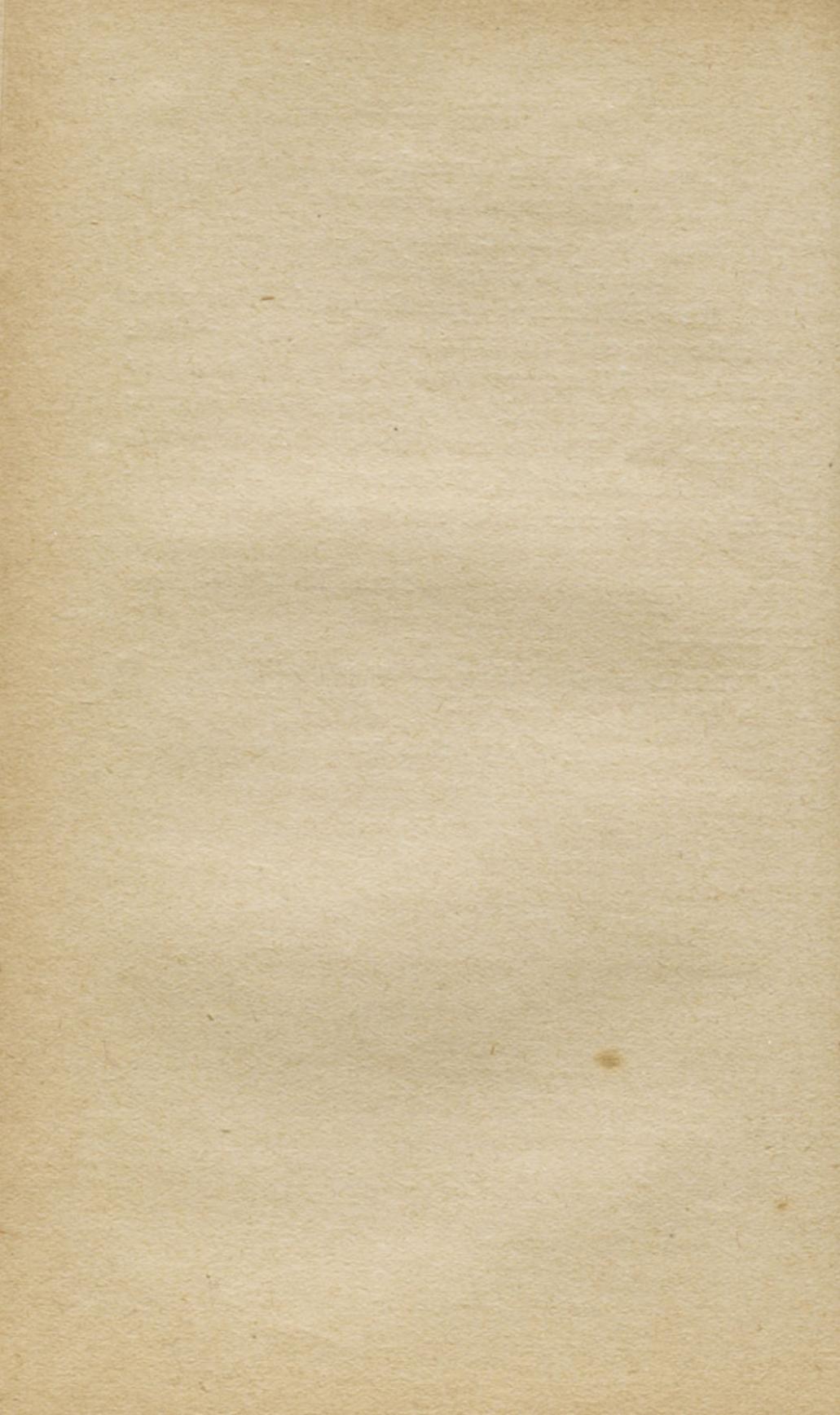
lettrés et à certain groupe dramatique aux productions plaisantes et nombreuses, d'une ironique vérité, d'une observation amère et cocasse, sans psychologie bien subtile ni finesses littéraires bien grandes (1)

Si la Muse Haïtienne d'expression créole n'est point aussi riche que celle qui parle le français, elle possède déjà quelques bijoux poétiques d'un métal très pur et solide et elle n'attend qu'un Mistral pour imposer au monde une *Mireille* tropicale capable d'égrener, en langue créole cette fois, des vers souples et flexueux sur des rythmes cadencés et musiciens.

LOUIS MORPEAU.

(1) Vient de paraître : *Pour amuser nos tout-petits*, fables de La Fontaine traduites en prose créole par M. Frédéric Doret (Paris, 1924).

Du même auteur : *Les premiers pas dans la Grammaire* (Paris, 1925).



BIBLIOGRAPHIE

Pierre DE VAISSIÈRE : *Saint-Domingue. La Société et la vie créoles*, 1629-1789 (2^e édition. Paris, 1909).

Bibliothèque Nationale de Paris : *Revue et Journaux Haïtiens* de 1808 à 1891.

Thomas MADIOU : *Histoire d'Haïti* (3 vol. Port-au-Prince, 1848). Un 4^e vol. a paru en 1904.

Gustave D'ALAUX : *Les Mœurs et la Littérature nègres* (*Revue des Deux Mondes* du 15 mai 1852). *La Littérature jaune* (*Revue des Deux Mondes* des 1^{er} septembre et 15 décembre 1852).

Alexandre BONNEAU : *Les Noirs, les Jaunes et la Littérature française en Haïti* (*Revue Contemporaine* du 15 décembre 1856.)

ARDOUIN : *Études sur l'histoire d'Haïti* (11 vol. Paris, 1860).

Edgar LA SELVE : *Histoire de la Littérature Haïtienne*, depuis ses origines jusqu'à nos jours, suivie d'une anthologie haïtienne (Versailles, 1875).

La République d'Haïti, son présent, son avenir économique, par Paul VIBERT, chargé de missions économiques aux Antilles (Paris et Nancy, 1895).

J. VALMY-BAYSSE : *La Poésie française chez les Noirs d'Haïti* (1 brochure, Paris, 1903).

Œuvre des écrivains Haïtiens : *Morceaux choisis* (vers et prose. 2 vol. Port-au-Prince, 1904).

Jacques-Nicolas LÉGER : *Haïti, son histoire et ses détracteurs* (New-York et Washington, 1907).

- Sténio VINCENT : *Haïti telle qu'elle est* (Bruxelles, 1910).
- Louis CARIO et Charles REGISMANSET : *L'Exotisme. La Littérature coloniale* (*Mercure de France*, Paris).
- Louis MORPEAU : *Anthologie Haïtienne des Poètes contemporains* (1904-1920), Port-au-Prince (1920) ; *La France Antiléenne de Haïti* (1789-1923), (*Le Monde Nouveau* des 15 septembre, 15 octobre et 15 novembre 1923 ⁽¹⁾) ; *Haïti l'Ensoleillée* (*Floréal* du 20 octobre 1923, avec 9 photographies et vues ⁽¹⁾) ; *Lettres Haïtiennes* (*Les Nouvelles Littéraires*, à partir du 30 août 1924, *Mercure de France* à partir du 1^{er} juillet 1922) ; *La Muse Haïtienne d'Expression française* (*Revue des Cours et Conférences* du 15 mars 1924 ⁽¹⁾) ; *Rapport au Comité de la Société des Gens de Lettres de France sur le Mouvement littéraire à Haïti, 1894-1924* (*La Vie des Peuples* de septembre 1924 et *Comœdia* des 27 et 29 janvier, des 4 et 7 février 1925 ; *Un Dominion intellectuel français : Haïti* (*L'Amérique Latine* du 1^{er} octobre 1924) ; *La Muse Gallo-Noire Haïtienne* (1817-1924), (*La Revue Mondiale* du 15 juillet 1924).

⁽¹⁾ Démarquées d'une façon vraiment extraordinaire par M. Dantès Bellegarde, ancien ministre d'Haïti à Paris, dans une brochure non datée : *La République d'Haïti et les Etats-Unis devant la Justice internationale*. Paris, (septembre 1924 ?)

Au sujet de ce plagiat, un procès-verbal de carence a dû être dressé, le 3 mars 1925, au *Syndicat Professionnel des gens de Lettres* que préside de droit, comme l'on sait, M. Georges Lecomte, de l'Académie Française, Président de la Société des gens de Lettres. Le mandataire muni des pleins pouvoirs de M. Dantès Bellegarde ne s'étant pas présenté au jour fixé pour l'arbitrage et ayant, par lettre adressée à son propre arbitre, récusé d'avance la sentence à intervenir...

JULES-SOLIME MILSCENT

(Grande Rivière du Nord, 1778 — Cap Haïtien,
7 mai 1842.)

Notre première revue littéraire, l'Abeille Haytienne (1), date du 1^{er} août 1817. Elle dura trois ans et servit à révéler, outre Colombel († 1823), et Laprée (2), un petit classique, Jules-Solime Milscent, né de mère libre quoique négresse et d'un Angevin dont les aïeux avaient connu les temps héroïques de la colonie, puisqu'ils y vinrent sous le bon Bertrand d'Ogeron qui fut gouverneur de 1665 à 1675.

Dès les premiers troubles de 1789, Milscent, le père (Claude-Michel-Louis), « ami des noirs » et anti esclavagiste, avait abandonné Saint-Domingue. Fixé à Paris, mais sans grandes ressources, dès 1792, il fonda la Revue du Patriote, puis Le Créole patriote, « où il plaida constamment la cause de la liberté générale. Il fut arrêté et

(1) La Bibliothèque Nationale de Paris en possède la collection entière ainsi que des collections de nos journaux de 1808 à 1891.

(2) Une *Anthologie* d'un siècle de *Poésie* Haïtienne ne peut forcément donner que l'essentiel, que le strict nécessaire.

Le poète, acteur, auteur, imprésario Dupré, qui avait rouvert « La Comédie » de Port-au-Prince en 1804, avait été tué en duel le 13 janvier 1816. Le manuscrit de ses 7 ou 8 pièces de théâtre allait bientôt se perdre.

conduit à la Conciergerie. Robespierre l'avait porté sur la liste fatale avec, près de son nom, un g qui était l'arrêt de mort. Il lui reprochait cette phrase de son journal adressée à l'odieux Marat : « La liberté est une femme, elle veut être traitée avec douceur. » Des colons témoignèrent que Milscent était, comme Brissot, l'auteur ou le complice d'une conspiration tendant à détruire l'unité et l'indivisibilité de la République. Il fut, sur cette accusation, condamné à la guillotine par jugement du Tribunal révolutionnaire en date du 7 prairial an 2 (30 juin 1794) ». Avec satisfaction, Jules-Solime nous apprendra que « le jugement de cet infâme Tribunal a été annulé après l'époque du 9 Thermidor ».

Jules-Solime vécut en France jusqu'en 1806. En 1817, nous le retrouvons à Port-au-Prince, greffier près le Tribunal de Cassation de la République. En 1832, il présidait la Chambre des députés. Et même le 27 juin 1832, ayant osé contredire Hérard-Dumesle, poète lui aussi et le chef de l'Opposition, il s'entendait ainsi apostropher, Catilina d'occasion par le Cicéron de Torbeck : « Jusqu'à quand, législateurs, le préopinant soutiendra-t-il l'erreur par le sarcasme ? Jusqu'à quand renoncera-t-il à être lui-même ? » Ce poète aimable, spirituel et mesuré, finit tragiquement. Le 7 mai 1842, un formidable tremblement de terre renversait, entre autres, la ville du Cap-Haïtien et l'ensevelissait sous les ruines du café où il se trouvait.

Jules-Solime avait abordé des genres divers : ode, épître, fable, chanson, madrigal, poésie fugitive, sans oublier l'article et la chronique. Le théâtre l'avait attiré. Son Philosophe physicien, « espèce de vaudeville fantastique », date de 1817, mais en 1904 il était jugé encore « une des plus jolies pièces de notre répertoire. »

LE SERPENT ET L'HOMME

FABLE

Autrefois un serpent, se traînant sur le ventre,
Sur un roc élevé parvint à se loger,
Tandis que, cheminant sur ses pieds, dans un antre
Un homme fut contraint d'emménager.

Le reptile, enflé de la gloire

De se trouver voisin des cieux,

A son compéteur osait chanter victoire,

Le raillant d'habiter en de si sombres lieux.

L'homme lui répondit d'une voix douce et fière,

Mais sans chagrin ni colère :

« Je serais parvenu sur ce mont escarpé,

Si, comme toi, j'avais rampé. »

A CÉLESTE

Non, les déesses ne sont pas

Jalouses des jeunes Mortelles ;

En te douant de mille appas,

Elles ont témoigné leurs bontés pour les belles :

Tu reçus de chacune d'elles

Un don qui fait voler les amours sur tes pas.

Tes sourcils, tes cheveux d'ébène
 Ne sont-ils pas de la Nuit un présent ?
 Pour toi l'Aurore a prodigué sans peine
 La perle qui fait l'ornement
 Et de tes yeux et de ta bouche.
 Lorsque ta pudeur s'effarouche,
 Les roses de ton coloris
 Décèlent les bienfaits de Flore.
 Ton air est de Junon et ces pieds si jolis
 De la Nympe des bois sont des faveurs encore.
 La mère des Amours a placé dans tes mains
 Ce trait qui charme quand il blesse :
 Et, pour te préserver des pièges des humains,
 Minerve dans ton cœur fit germer la sagesse.

LE ROSSIGNOL ET L'HIRONDELLE

Philomèle et sa sœur, sur le tronc d'un cyprès,
 Se rappelaient un jour leur antique aventure.
 Tout à coup un sinistre augure
 Suspendit leurs touchants regrets.
 Dans les airs un milan, un oiseleur à terre
 Présentaient à leurs yeux ou la cage ou la serre.
 « Fuyons vers le milan, le sort en est jeté,
 Dit tristement Procné, craignant d'être asservie :
 Le vorace animal n'en veut qu'à notre vie,
 Mais l'oiseleur en veut à notre liberté. »

LE SECRET D'ÊTRE HEUREUX

(Couplets du Philosophe Physicien)

Retenez bien cette leçon :
Jeunes amants, jeunes fillettes,
Heureux par votre illusion,
Restez dans l'erreur où vous êtes ;

Ne cherchez pas à pénétrer
Le secret de votre bien-être.
On peut gagner à l'ignorer,
Souvent on perd à le connaître.

Si Fanchon me disait un jour :
« Mon ami, c'est toi seul que j'aime »
Je lui répondrais à mon tour :
« Mon cœur te chérit tout de même. »

Après cet aveu rassurant,
Que nous faudrait-il davantage ?
Fanchon, heureuse, moi content,
Tout irait bien dans le ménage.

Souvent un curieux désir
 Trouble les beaux jours de la vie ;
 Prétendre tout approfondir
 N'est, suivant moi, qu'une folie.

En cherchant un objet flatteur
 On rencontre... tout autre chose.
 Sachons profiter du bonheur,
 Sans en vouloir trouver la cause.

CONTE

Deux plaisants au piquet jouaient d'égale force,
 L'un bossu, l'autre à jambe torse.
 Du côté du bossu fut, d'abord, tout le gain :
 Mais il eut courte chance. En moins d'un tour de main
 Il perdit tout : « Quel bonheur est le vôtre !
 S'écria-t-il, dépité, le cœur gros :
 La fortune m'a donc en plein tourné le dos ? »
 A moi la jambe, reprit l'autre.

ISAAC TOUSSAINT-LOUVERTURE

(Ennery, 1782 — Bordeaux, 26 septembre 1854.)

Milscnt avait été un classique moyen, c'est-à-dire, selon la définition de Sainte-Beuve, un poète juste, sensé, modéré. Isaac Toussaint-Louverture est déjà teinté de romantisme. Né en novembre 1782 au canton d'Ennery, de Toussaint-Bréda (Louverture) et d'une négresse arada, Suzanne Simon, il entra en 1796 à l'école militaire de Liancourt, à Paris, puis au collège de La Marche où il se distingua.

Il appartient à l'histoire par le rôle qu'il joua lors de l'expédition Leclerc. L'entrevue entre l'ancien esclave Toussaint-Louverture, général de division de la première République française et gouverneur de Saint-Domingue, son fils Isaac et son beau-fils Placide-Séraphin (1802), sera racontée lyriquement par Lamartine dans son poème dramatique ou mélodramatique Toussaint-Louverture (1850.)

Isaac préférera les drapeaux du premier Consul à celui de son père. Placide Séraphin, lui, se battit aux côtés du « Premier des Noirs » et mérita d'être traité par le gouvernement consulaire comme un soldat vaincu mais valeureux. Il fut interné à Belle-Isle. Le vrai Louverture, c'était Séraphin.

Les tracasseries politiques ayant pris fin, la vie d'Isaac s'écoula, très calme, à Bordeaux où, à partir de 1816, il

s'était retiré et où sa belle prestance et ses manières aimables lui valurent le surnom de « roi des noirs ». A sa mort, le département de la Marine et des Colonies reporta sur sa veuve la moitié de la subvention qu'il lui accordait depuis longtemps. Les héritiers de Gragnon-Lacoste, membre correspondant de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux, l'auteur d'une élégante histoire de Toussaint-Louverture, gardent ses papiers et conservent tout ce qu'il a laissé en prose (mémoires) et en vers.

En 1827 ou 1828 paraissait à Paris, sans nom d'auteur ni d'éditeur, un poème épique, l'Haïtiade ⁽¹⁾, qui donne l'impression d'une œuvre coulée dans le moule classique de Voltaire ou de Delille et veinée de romantisme. Toutes les probabilités me permettent d'en attribuer la paternité à Isaac.

C'est un ouvrage en vers divisé en huit chants et qui a pour sujet des événements récents, puisqu'en 1828 il relatait les exploits de la guerre de trois mois de 1802, et en se permettant encore des erreurs impardonnables.

Il s'agit d'une Henriade imprégnée des préceptes du Cénacle d'Hugo et de la théorie du merveilleux chrétien que Chateaubriand avait exposée dans son Génie du Christianisme. Au lieu du Satan des théologies européennes, que ne fut-il fait appel aux puissances mystérieuses des théogonies africaines, aux Daïmons du Culte Vaudou ou Voudo dont les va-nu-pieds épiques de 1804 étaient les adeptes. L'Haïtiade eût alors été vraiment une épopée nationale répondant à la définition de Villemain, « le mo-

⁽¹⁾ La 2^e édition préparée par Gragnon-Lacoste date de 1878, chez Durand et Pedone-Lauriel, Paris.

nument le plus complet de l'imagination et des croyances d'un peuple ».

Émile Faguet a exécuté La Henriade d'un mot : « La Henriade, mais c'est un poème intelligent ! » Mon Dieu ! L'Haïtiade aussi.

LE PASSAGER

ROMANCE

Rives de ma terre natale,
Que de pleurs ont versés mes yeux,
Quand des vents l'haleine fatale
Marqua l'heure de nos adieux.
Emporté par ma nef légère,
Loin de l'amour et du bonheur,
A mes yeux fuyait la chaumière
De celle qui plaît à mon cœur.

Ces astres, cette autre nature,
Ces cités, ces peuples nouveaux,
Cet ennui que mon âme endure
Parmi les feux des matelots,
De ces mers l'immense barrière,
Tout me reedit dans mon malheur.
Ah ! combien est loin la chaumière
De celle qui plaît à mon cœur !

J'ai connu la guerre et l'orage
 Et les mœurs des bords étrangers :
 Rien n'a pu ternir ton image,
 Gloire, absence, plaisirs, dangers.
 Tranquille au port, sur l'onde amère
 Je répétais dans mon malheur :
 Quand reverrai-je la chaumière
 De celle qui plaît à mon cœur ?

L'HAÏTIADE

Muse, à des chants nouveaux j'ai consacré ma lyre ;
 Viens embraser mon cœur de ton brûlant délire,
 Imprime à mes accents une mâle fierté ;
 Viens, Muse, et d'Haïti chantons la liberté !

C'est là que trop longtemps, d'un funeste esclavage
 Les enfants de l'Afrique ont ressenti l'outrage ;
 C'est là que tout un peuple aux regrets condamné,
 A pleuré deux cents ans le malheur d'être né.
 Là méprisant ce Dieu dont les lois libérales,

Dotèrent les humains de facultés égales,
 Quelques faibles tyrans, séduits par leur orgueil,
 Sur la liberté sainte étendirent le deuil.
 Ils ne sont plus : le Ciel a puni tant d'audace,
 Et d'éclatants effets ont suivi sa menace.

(Chant I)

L'HYMNE A LA LIBERTÉ

Salut ! fille du Ciel, salut ! Liberté sainte,
Du malheur sur nos fronts viens effacer l'empreinte.

Messagère de paix, défends à nos esprits
L'odieux souvenir d'un funeste mépris ;
Ton aspect glorieux répand sur la nature
L'éclat éblouissant d'une lumière pure ;
Il agrandit notre âme, et sur ces tristes bords,
De la reconnaissance excite les transports.
Telle, aux regards flattés, l'aurore matinale
Sème de pourpre et d'or la rive orientale
Et du vaste horizon nuançant les couleurs,
Prodigue la rosée au calice des fleurs,
Telle une jeune vierge à l'amour asservie,
D'un époux adoré charme l'heureuse vie ;
Sa douce voix l'éveille au bruit de ses concerts,
Et ses regards confus s'échappent en éclairs.

Salut ! etc.

Doux champs de la patrie où dorment nos aïeux ;
Soleil dont les rayons brillaient plus radieux ;
Ténébreuses forêts, dont les retraites sombres,
A la faiblesse en pleurs refusèrent leurs ombres ;

Cabane hospitalière où l'ineffable paix
 Berça nos premiers ans perdus dans les souhaits ;
 Lieux chéris, toit paisible où notre âme entraînée,
 Serra du doux hymen la chaîne fortunée ;
 Sol brûlant de l'Afrique, accueille nos adieux :
 Nos cœurs ont triomphé d'un sort injurieux.
 Libres d'un joug cruel, sur la terre où nous sommes,
 Le fer nous a placés au rang des autres hommes ;
 Nos bras ne servent plus à d'ignobles travaux,
 Et, lassés d'obéir, nous marchons leurs égaux.
 Salut ! fille du Ciel, salut ! Liberté sainte,
 Du malheur sur nos fronts viens effacer l'empreinte.

(Chant I)

HYMNE A LA FRANCE

Ils voguaient, et le ciel, au gré de tous leurs vœux,
 Sur l'abîme des eaux semblait veiller pour eux.

Un soir qu'au firmament la lune radieuse
 Sur un char de rubis se montrait glorieuse,
 Et qu'un vent doux et frais, sur l'aile des zéphirs,
 Livrait l'âme affaissée au besoin des plaisirs,
 Des prestiges flatteurs incessamment jalouse,
 Pauline ⁽¹⁾ des héros et la sœur et l'épouse,

(1) Pauline Bonaparte, femme du général Leclerc, chef

Voulut qu'en ce jour même une touchante voix,
 Des Français généreux célébrât les exploits.
 Elle dit, et soudain la lyre harmonieuse
 Accompagna d'Oscar la voix religieuse ;
 Et ses chants cadencés, redits par les échos,
 Retentirent au loin sur l'espace des flots.

« Je vais chanter ta gloire, ô France ! ô ma patrie !
 Noble asile des arts, berceau de l'industrie,
 Je vais chanter ta gloire, et, fixant l'avenir,
 Graver dans tous les cœurs un pieux souvenir.

« Vierges au Pinde consacrées,
 Filles du ciel, Muses sacrées,
 Apollon, soutenez ma voix ;
 Puisse ma cythare sonore
 Porter du couchant à l'aurore
 Des noms fameux par leurs exploits. »

.

(*Chant II*)

de l'expédition de 1802 ou *guerre de trois mois*. Elle devint plus tard la Princesse Borghèse.

LES CHÉRUBINS ET ELOA, PROTECTEUR
DE LA FRANCE

Les élus l'entouraient sur des trônes divers,
A la douce pitié leurs cœurs étaient ouverts,
Au séjour immortel, l'aveugle et basse envie
Des esprits fortunés ne trouble point la vie ;
Ils priaient ; leur ferveur, sur leurs traits embellis,
Mêlait des flots de pourpre à l'ivoire des lys.

(*Chant III*)

L'ARRESTATION
DE TOUSSAINT-LOUVERTURE

Les ordres sont donnés ; surpris dans son sommeil,
Toussaint se trouve esclave au moment du réveil.
Ô fureurs ! ô regrets ! ô nuit trop désastreuse !
Inutiles transports d'une âme généreuse !
Il n'est donc plus de foi, d'honneur chez les humains ?
Quoi ! le sort des Français reposait dans ses mains !
Il avait pardonné, quand il posa les armes !
D'un glorieux repos il savourait les charmes.
Étranger au pouvoir dont il fut enivré.

Du fardeau des grandeurs pour toujours délivré,
Il coulait doucement les restes de sa vie,
Et laissait sans vengeur sa patrie asservie.
Et c'est lui qu'on accuse et qu'on charge de fers ?
Détestable forfait d'un cœur lâche et pervers !
Le héros malheureux qu'un sort funeste accable,
Oppose à ses rigueurs une âme inébranlable.
Il n'est plus cet asile où mille cris plaintifs
Vont demander un père aux vents inattentifs !
Un vaisseau dans le port le reçoit en silence
Et comme un trait léger, sur les ondes il s'élançe.
Adieu, bords adorés ; adieu, séjour de paix,
Fallait-il qu'un héros vous quittât pour jamais !
Quel réveil ! Quels accents de fureur et de rage
D'un guerrier malheureux troublent le toit sauvage !
D'une famille en pleurs entendez les sanglots !
.....
Ces bords, muets témoins de longs gémissements.
Rendront-ils la victime à ses embrassements ?

(Chant V)

COMME AUX JOURS DE L'HIVER

Comme aux jours de l'hiver, un vent impétueux
Découronne le front des sapins onctueux ;
Comme du moissonneur la faux aventurière
Abat au jour naissant la gerbe nourricière ;

Ainsi le temps cruel, redoublant sa fureur,
Fait d'une plage immense un théâtre d'horreur.
Ils meurent, les Français, privés de funérailles,
Eux qu'épargna le glaive au milieu des batailles ;
Ils meurent sans défense, et, trahis par le sort,
Se plaignent de leur vie autant que de leur mort !

(Chant V)

CORIOLAN ARDOUIN

(Petit-Trou de Nippes, 11 décembre 1812 — Port-au-Prince, 12 juillet 1835.)

L'Haïtiade est sans doute de 1828 et son succès avait été nul aussi bien à Paris qu'à Port-au-Prince. Neuf ans après, les Reliquiæ de Coriolan Ardouin révélèrent aux lettrés que venait de disparaître un élégiaque, un poète dont les pleurs, aujourd'hui même, nous émeuvent parce qu'ils étaient montés de son cœur à ses yeux.

« Sujet à des convulsions nerveuses », d'un tempérament fragile ruiné par des deuils domestiques et surtout par la mort, survenue après cinq mois de mariage, de sa femme Emma Sterlin (Amélia en poésie), la courte vie de Coriolan Ardouin, devenu poitrinaire, ne fut qu'une pleurante élogie.

Ses vers, tous posthumes, parurent dans L'Union d'Ignace Nau, son condisciple de l'institution J. Granville, puis dans la Revue Contemporaine et La Revue des Colonies de Paris. Ignace Nau en donna l'édition incomplète de 1837 : Reliques d'un poète haïtien ; Ritt Ethéart, l'édition de 1881 : Poésies de Coriolan Ardouin précédées d'une notice biographique par B. Ardouin ; La Revue de la Ligue de la Jeunesse Haïtienne enfin, l'édition de 1916 : Poésies Complètes de Coriolan Ardouin (Port-au-Prince).

Les sanglots et les cris du romantisme de Coriolan Ardouin et de son intime ami Ignace Nau, « enfants du

siècle » haïtiens, atteints, eux aussi, du « mal du siècle », n'ont rien de commun, tant leur haïtianité est déjà plastique, artistique, avec les platitudes emphatiques, insincères de certains mauvais plaisants.

La musique mélancolique, harmonieuse et triste que nous joue Coriolan Ardouin, un Millevoeye qui aurait eu le temps de s'enchanter des Élégies d'André Chénier et des Méditations de Lamartine, s'écoute encore avec plaisir. Deux ou trois de ses poèmes sont amples et profonds.

A UN AMI

La foule est insensible au vieux toit qui s'écroule,
 A l'oiseau qui s'envole, au murmure de l'eau ;
 Et pour elle le monde est toujours assez beau ;
 Mais nous qui ne brûlons que de la pure flamme,
 Mon ami, notre monde est le monde de l'âme ;
 Tout n'est que vanités, que misères et douleurs ;
 Le cœur de l'homme juste est un vase de pleurs.

A AMÉLIA

Le vent frais de la nuit fait palpiter les voiles,
 Le marin, sur les mers t'appelle, Amélia !
 Vois comme ton esquif est couronné d'étoiles,
 Dieu te ramènera !

Ô Vague, ne soyez qu'une mouvante lame
 A la nef qu'embellit la brune qui s'en va !
 La nef t'emporte en vain : âme, sœur de mon âme,
 Dieu te ramènera.

Hélas ! Adieu ! Saint-Marc ⁽¹⁾, étonné de ses charmes,
 La prendra pour un ange et se prosternera !
 Moi, je reste et je pleure. Oh ! pourquoi tant de larmes ?
 Dieu la ramènera.

LA BRISE AU TOMBEAU D'EMMA

Retirez-vous, aquilon, venez, vent du midi.
 (*Cantique des Cantiques*, chap. IV.)

Emma, lorsque tous deux assis dans une yole,
 Nous voguions sur les mers, mon front sur ton épaule
 Et le tien sur mon cœur, oh ! c'étaient de beaux jours !
 Tu me disais, voyant courir les blanches lames,
 Tandis que s'élevaient et retombaient les rames :
 « Écoutez soupiner la brise des amours. »

Depuis nous avons vu s'écrouler bien des choses ;
 Le soir a détaché du rosier bien des roses ;
 Et cette brise, Emma, si douce sur les flots,
 Je l'entends aujourd'hui, pleurant et solitaire...
 Ah ! si l'on peut encore ouïr dessous la terre,
 Écoutez soupiner la brise des tombeaux,

(1) Ville d'Haïti.

A MON ÂME

Elle n'a point cessé de pleurer pendant la nuit et ses joues sont trempées de ses larmes.

(JÉRÉMIE. *Lamentations*, Chap. I.)

Toujours des pleurs, mon âme, et jamais un sourire !
Et pourquoi ne peux-tu que gémir sur la lyre
Et chanter des douleurs ?

En ce monde il n'est rien qui t'enivre ou t'enflamme !
Ni l'étoile du ciel, ni l'amour de la femme,
La brise, ni les fleurs !

Saule pleureur penché sur les ondes du fleuve,
Comme on voit sur le marbre une plaintive veuve,
Redresse tes rameaux !

Regarde cheminer le fleuve de la vie ;
Au lieu de se traîner, que ta branche fleurie
Se mire dans les flots !

Après tout c'est la mort, la mort que rien n'étonne !
Ozama, Meschasbé, Sénégal, Amazone,
Meurent dans l'Océan !

Ils ont beau sillonner la surface du monde,
Ils rencontrent toujours la mer sourde et profonde,
Comme nous le néant !

FLORANNA LA FIANCÉE

I

Anacaona, la Reine,
Voyant que le ciel est pur,
Qu'un souffle berce la plaine,
Que la lune dans l'azur
Se perd, voyant sur la grève
La vague, qu'un vent frais soulève,
Mourir tranquille et sans voix,
Appelle aussitôt ses compagnes,
Les colombes de ses bois !
Elles viennent sur la mousse,
Formant un cercle de sœurs ;
Chacune est naïve et douce,
Et toutes, brillantes fleurs
Que perle une aurore humide,
Regardent d'un œil timide
La Reine Anacaona ;
Soir voluptueux ! les brises
Des senteurs les plus exquises
Parfument Xaragoa (1) !

(1) La province sur laquelle régnait Ana-Caona.

II

Innocence et beauté ! — Toutes à la peau brune,
Luisante comme l'or à l'éclat de la lune !
Moins fraîche est la rosée et moins pur est le miel,
Moins chaste la clarté des étoiles du ciel !
Floranna, la plus jeune et la plus ingénue,
Laisse voir sur ses traits son âme toute nue ;
Car la vierge rougit d'ivresse et de pudeur,
Car les pulsations de son candide cœur,
Disent que Floranna, d'une douce pensée
Comme l'onde des mers, cette nuit est bercée.
Des roses, des jasmins embaument ses cheveux ;
Et de même qu'on voit sur un lac aux flots bleus
S'incliner mollement les longs rameaux du saule,
Sa chevelure ainsi flotte sur son épaule !
Oh ! chez elle pourquoi cette molle langueur,
Ces craintes, et ce front penché comme une fleur
Que la brise toucha de son aile amoureuse ?
Ah ! c'est que Floranna, la fiancée heureuse,
Demain verra briller le jour de son hymen :
De là, ces battements précipités du sein,
Et ce regard voilé qui se lève et qui tombe,
Et cette rêverie où son âme succombe !
Quand elle dormira, mille songes dorés
Lui montreront la fête, et les guerriers parés,
Et ses joyeuses sœurs, abeilles des allées,
Lui composant un lit de ce que les vallées,

Les plaines ou les monts ont de parfums exquis
Pour embaumer l'azur et la brise des nuits.
Oh ! qu'un ange debout la contemple et la veille !
Qu'elle rêve en silence, et qu'elle se réveille
A la voix des oiseaux chantant l'aube du jour,
Heureuse ainsi, vivant de rosée et d'amour !

MARIANI

Il y a un temps de pleurer et un temps
de rire ; un temps de se lamenter et un
temps de sauter de joie.

(*Ecclésiaste. Chap. III.*)

Les barques sont près du rivage ;
L'air est serein, et le nuage
Suspend ses franges dans l'azur.
Aux rayons mourants des étoiles,
Notre flottille étend ses voiles,
Et sur le golfe vaste et pur
S'élance et glisse, plus rapide
Que le cygne, lorsque le vent
Gonfle à plaisir son aile humide
Et qu'il s'abandonne au courant.

Chaque mât, couronné de roses
Qui la nuit même sont écloses,
Élève son front radieux ;
Et la brise qui le caresse
Court à son tour avec ivresse
Parfumer le flot amoureux ;

Et la rame en cadence tombe ;
 Et son bruit en frappant la mer
 Est le bruit que fait la colombe
 Voguant dans les vagues de l'air.

Mariani ! dit le pilote ;
 Et dans notre petite flotte
 Ce n'est pas un nom, c'est un cri !
 Pour le mieux voir chacun se lève.
 On le voit, on croit que l'on rêve,
 Et c'est pourtant Mariani !
 Aussitôt chaque barque est mise
 A l'abri des flots et des vents :
 On foule la terre promise,
 On la parcourt en bondissant.

Ici, c'est une source vive
 Qui coule du flanc des rochers
 Et creuse un bassin dont la rive
 S'ombrage de verts orangers.

Là, c'est une haute colline
 Où s'élève un simple manoir,
 Que, la nuit, le ciel illumine,
 D'où la brebis descend le soir.

Et c'est au pied de la colline,
 Au bord de ces flots enchanteurs
 Que le *barbaco* (1) s'achemine,
 Passant sous des touffes de fleurs.

(1) Pique-nique. Le *barbacoa* mexicain est un mets apprécié.

Et la troupe aimable et bruyante
A formé ces cercles joyeux,
Et l'on s'assemble, on danse, on chante,
Et l'on s'égaie en mille jeux !

Et c'est un immense délire !
Et ce sont des voix et des ris !
Et c'est la flûte, et c'est la lyre,
Berçant les oiseaux dans leurs nids !...

Quand le *barbaco* tourbillonne
Et vous enlève et vous suspend,
Quand il vous fait une couronne
De plaisir et d'enivrement,

Jeunesse, ah ! c'est bien d'être folle !
Le temps est la biche qui court !
Un jour, comme un oiseau s'envole,
C'est bien de t'amuser un jour !

(*Reliquiae*, 1837.)

IGNACE NAU

(Port-au-Prince, 1812 - 1845.)

Depuis 1822 (1), sur les 77.250 kilomètres carrés de l'Île d'Haïti (Haïti et Dominicanie) ne flottait qu'un drapeau, le nôtre, bleu de tout le bleu des ciels haïtiens et rouge de toute la pourpre du sang des va-nu-pieds épiques de 1804. Quelle sensation d'élargissement pour les esprits !

En 1825, après d'affolantes tractations et moyennant 150 millions de francs malheureusement, Charles X reconnaissait notre Indépendance et la paix extérieure était acquise. Quelle libération !

La République Haïtienne entrait dans le droit public des peuples civilisés. Plus de frein aux rêves ambitieux, aux flatteuses espérances, aux magnifiques illusions ! On allait entreprendre et réaliser la réhabilitation de la race noire, ne plus habiter des cases comme en 1804, mais de vraies maisons confortables, etc. On allait pouvoir s'instruire, cultiver à loisir les belles-lettres, les arts et les sciences !

Le Cénacle d'Ignace Nau (2), la Jeune Haïti de 1836 fait retentir les échos du bruit de ses discussions, de

(1) Jean-Pierre Boyer, président de la République (1818-1843). Toussaint-Louverture avait réalisé l'unité de l'Île en 1801, mais pour le compte de Bonaparte qui perdit la Dominicanie en 1808.

(2) Y fréquentaient Ignace, Emile et Eugène Nau, B. et Céline Ardouin, Beauvais, Dumai et Massillon Lespinasse, Ogé Longuefosse, André Germain, Thomas Madiou, J. Saint-Rémy, etc...

ses discours où il était question de progrès, de lumière, de prospérité publique, de ses poèmes où palpitaient des âmes généreuses, de ses pages d'histoire évocatrices de la vie indienne, de la vie coloniale ou des gloires de la guerre d'Indépendance, de ses préoccupations de créer une littérature haïtienne originale, nationale, de ses contes et nouvelles, « expression de la société et des mœurs » haïtiennes, reflet du terroir. « Certes, écrivait Emile Nau en 1836, nous ne pouvons pas nier que nous ne soyons sous l'influence de la civilisation européenne ; autrement, il faudrait affirmer que nous ne devons qu'à nous-mêmes nos éléments de sociabilité. Mais il y a dans cette fusion du génie européen et du génie africain qui constitue le caractère de notre peuple quelque chose qui nous fait moins Français que l'Américain n'est Anglais. »

Né à Port-au-Prince en 1812, Ignace Nau y passe quelques années à l'institution Jonathas Granville, puis à l'Institut Catholique de New-York. De retour au pays, il devient artilleur mais démissionne bientôt de son poste d'officier détaché à l'Arsenal. Révoqué, à la suite d'un incident de presse, de la petite charge qu'il occupait à la Secrétairerie d'État (les Finances), il se retirera à la campagne où il vivra jusqu'à sa mort survenue en 1845. Quelques années auparavant il avait réalisé son rêve de connaître la France, où était né son aïeul paternel, le flibustier Nau l'Olonnais.

En 1833, il avait épousé Marie-Élina Bélisaire qui fut la muse du « Livre de Marie » et mourut en 1837.

Le Républicain (1836) et L'Union (1837-1840) dont il était le rédacteur en chef, La Revue des Colonies de Paris (1837) contiennent la majeure partie de sa production en vers et en prose (nouvelles, contes, articles)

Les vers d'Ignace Nau, un fervent d'Hugo, un lecteur assidu des Odes et Ballades et des Orientales, semblent plus plastiques, sonores et colorés, mais par contre moins spontanés que ceux de Coriolan Ardoin.

« En vers comme en prose, dira de lui Gustave d'Alaux, c'est aux paysages, aux mœurs, aux passions, aux rêves, aux rugissements, aux silences, aux murmures, aux ombres crues et aux ruisselants soleils de la zone torride qu'il demande ses inspirations. Car si sa poésie franchit parfois la mer des Antilles, c'est pour aller guetter sur les grèves africaines quelqu'une de ces sombres ou gracieuses silhouettes qui passent et repassent dans les Orientales. »

S'ILS SAVENT LES OISEAUX

S'ils savent, les oiseaux, ce que c'est que la vie ;
 S'ils ont le sentiment de la joie infinie ;
 S'ils sont les messagers ou les bardes du ciel
 Qui viennent nous chanter le poème éternel ;
 Si l'arbre, si la fleur, si l'eau de la prairie,
 Si l'haleine des vents leur gardent des douceurs
 Et des enivrements inconnus à nos cœurs...
 Alors, mais non sans vous, je voudrais être oiseau
 Pour suspendre mon nid au rebord du coteau...
 Rêvons, rêvons au bruit de ces chants du moulin,
 Dont la brise des nuits nous porte le refrain ;
 Écoutons soupirer l'écluse des savanes
 Et palpiter au vent l'oranger et les cannes.
 C'est un bonheur déjà de rêver au bonheur !

(Le Livre de Marie.)

A LA BELLE-DE-NUIT

Ô ma belle-de-nuit, ferme, ferme ta robe,
 Car la lune est bien pâle à l'horizon du soir ;
 Retiens les doux parfums de ton pur encensoir ;
 Le matin est éclos sous les regards de l'aube.

Le rayon du soleil est pour toi trop brûlant ;
 Humble fleur, cache-toi sous l'épaisse ramée,
 Jusqu'à ce que la nuit et sa brise embaumée
 Ramènent dans le ciel le timide croissant.

Alors tu reprendras ta pourpre nuancée ;
 Tu verras briller entre tous tes amants
 La mouche voyageuse aux yeux de diamants.

Quels baisers, quels soupirs, heureuse fiancée !
 Lorsqu'en ton lit d'amour, tes charmes disputés
 Rassembleront, ce soir, l'essaim des voluptés.

AU ROSSIGNOL

Et d'où vient aujourd'hui que ta voix est si douce ?
 D'où vient que ta chanson, importune autrefois,
 Me passe sur le cœur comme une eau sur la mousse,
 Comme un parfum dans l'air, comme un vent dans les
 [bois ?

.....

Je suis maintenant pareil au lac terni
Par l'ouragan d'hiver ; dans mon flot rembruni
A peine ai-je gardé quelque arbre sans feuillage,
Quelque buisson sans fleur, à peine ai-je un sillage
Où viendra folâtrer l'étoile de la nuit,
Et mon flot, lourd de sable, est sans houle ni bruit.
Pourtant, j'ai souvenir de mes fleurs de la veille !
Mon écume argentait l'aubépine vermeille,
Ma vague mollement portait sur ses replis
L'odorant manglier, l'urne blanche du lys,
Le jonc empanaché de soyeuses aigrettes,
Et des troupes d'oiseaux aux douces chansonnettes,
Et des cieux souriants d'azur et de fraîcheur...
Quel rêve, n'est-ce pas ?... le rêve du bonheur !
Il se fane au toucher comme la sensitive.
C'est comme la vapeur légère et fugitive
Qui se condense, au soir, sur la cime du mont
Et que l'air du matin chasse de l'horizon...

LE TCHITE ET L'ORAGE

I

Voici, voici l'orage
Là-bas dans le nuage !
Voici le vent, le vent
Tourbillonnant au champ !

Et disant au feuillage :
« Repliez votre ombrage » ;
Au lac, à ses bambous :
« Roulez, agitez-vous. »

Aux fleurs, pures délices :
« Refermez vos calices ! »
Au palmier haut dans l'air :
« Gardez-vous de l'éclair. »

Et toujours remontant, il dit à l'hirondelle :
« Remontez avec moi ; remontez sur votre aile ! »

II

Voici Dieu qui m'envoie au pauvre oiseau des champs.
Le mont a disparu sous des rideaux de pluie :
Hâte-toi, cher oiseau, viens t'abriter du temps.
Déjà l'eau du lac est ternie.

Sylphe gentil de l'air, par l'orage chassé,
Ce soir tu resteras dans mon humble chaumine,
Car ton nid est mouillé, car l'ondée a passé
Sur les hauteurs de la colline.

Pourquoi t'inquiéter, quand mes regards parfois
Errent avec amour sur l'or de ton plumage ?
Et l'homme, qu'a-t-il donc dans le son de sa voix
Pour te rendre à ce point sauvage ?

Ils siffleront, les vents, le troupeau mugira,
 Des dalles de granit tomberont des cascades ;
 Insensible, à ce bruit sourd ta voix mêlera
 Ses aériennes ballades.

Quand, à l'aube, demain reluiront les gazons,
 Quand les fleurs rouvriront au vent leurs collerettes,
 Tu t'en iras encor porter à tes buissons
 Le babil de tes chansonnettes.

LE BUISSON

Pauvre petit buisson à la fleur étoilée
 Qu'effeuilla l'ouragan !
 Triste il pleure, inclinant sa tête échevelée
 Sur l'eau sale et roulant.

Quelques nids tapissés de duvet et de plume
 Y pendent en lambeau.
 Hier, bruyant de vie ! Aujourd'hui, voilà que fume
 Au soleil ton rameau !

Si ta parure, hélas ! s'envola feuille à feuille,
 Buisson, pourquoi frémir ?
 Quand s'en vont nos amours dans le vent qui les cueille
 Pouvons-nous reflleurir ?

Toi, plus heureux que nous, tes branches si désertes
 Reverdiront demain,
 Et plus belles encore, plus fraîches et plus vertes
 Aux baisers du matin.

Puis revenant joyeux sur ta branche fleurie
 Chercher son grain du jour,
 L'oiseau rebâtira le berceau de sa vie,
 Le lit de son amour.

LES VENTS SUR LA MONTAGNE

(Fragment)

Vents qui venez des champs et dont les pas légers
 Font à peine là-bas, ployer les orangers...
 Hélas ! si vous cachez dans les plis de vos ailes
 Quelques soupirs d'amour, ou quelques étincelles
 De ce regard profond qui fait tant d'envieux,
 Quelques chants de son cœur, ô vents délicieux,
 Versez, versez-les moi, comme ces tièdes pluies
 Que vous portez souvent aux campagnes fleuries.
 J'ai vu les tourbillons qu'ont soulevés vos pas
 Pivoter sur les flancs des collines, là-bas...
 Je les ai vus courir, danser comme des fées
 et souffler leurs bouffées
 Sur l'humble toit de chaume... Hélas ! sur l'humble toit
 Où peut-être à présent l'on se souvient de moi ;
 Où peut-être, à l'écart, la pauvre jeune fille
 Regarde tristement la montagne qui brille,
 Et dit, en essuyant une larme : — C'est là !

Oh ! l'hiver est moins triste en son pâle climat,
 La tombe a moins de deuil, la nuit moins de silence
 Que l'amour dans nos cœurs sous le ciel de l'absence.

A LA LUNE

Timide voyageuse, ô blanche pèlerine,
Sylphe errant dans les nuits, lune chaste et divine,
Si triste et si songeuse, où vas-tu dans le ciel ?
Quel sort est donc le tien ? Quel voyage éternel ?

Combien tes pas sont lents, combien ton front est pâle,
Lorsque tu viens, la nuit, poser tes pieds d'opale
Au haut de la colline, où tes rayons souvent
Répandent je ne sais quel parfum dans le vent.

Toi qui portes au front tant de mélancolie,
Toi pour laquelle, hélas ! j'ai tant de sympathie,
Dis-nous, es-tu le monde où l'âme après la mort,
Où l'arbuste, où la fleur, où tout revit encor ?

Retrouve-t-on là-haut, astre de l'espérance,
Là-haut dans tes vallons si beaux de transparence,
Sur les bords embaumés de tes ruisseaux d'argent,
Sous l'ombre de tes bois au feuillage changeant,

Ses frères, ses amis, son épouse ou sa mère,
Tous ces êtres chéris disparus de la terre ?
Et les mêmes amours, les mêmes voluptés
Que leurs cœurs épanchaient dans nos cœurs enchantés ?

PIERRE FAUBERT

(Aux Cayes, 1806 — Paris, 1868.)

Avec la Révolution de 1843 provoquée par l'utopique et pompeux romantisme politique de l'Opposition, la force d'inertie érigée en système de J.-P. Boyer vieilli, sa routine administrative et sa caducité politique, s'ouvre une assez longue période de stérilité poétique mais de production historique très remarquable (1843-1867), grâce à l'Histoire d'Haïti (3 vol., 1848) de Thomas Madiou, aux Essais sur l'Histoire d'Haïti (posthumes, 1865) de Céligny Ardouin (1806-1849), à la Vie de Toussaint-Louverture (1850), au Pétion et Haïti (2 vol., 1854-1855) de Joseph Saint-Rémy, à ses éditions en 1853 des Mémoires de Boisrond-Tonnerre et des Mémoires de Toussaint-Louverture, au Recueil général des Lois et Actes du gouvernement d'Haïti de Linstant-Pradines (1851), à l'Histoire des Caciques d'Haïti (1854) d'Émile Nau, aux Études sur l'Histoire d'Haïti (11 vol., 1860) de Beaubrun Ardouin, à l'Histoire des Affranchis de Saint-Domingue (1^{er} vol. posthume, 1882) de Beauvais Lespinasse (1811-1863), aux Souvenirs historiques du général Bonnet (1 vol. posthume 1864), aux Études politiques, économiques et financières d'Edmond Paul (à partir de 1862-1863), au Précis historique de la Révolution haïtienne de 1843 de F.-Élie Dubois (1 vol. 1866), etc.

Gustave d'Alaux dira justement des platitudes poétiques

commises sous le second empire haïtien : « De toutes les fraîches fleurs de poésie, roses sauvages ou camélias de serre que la muse sema dans ce coin des Antilles, rien, plus rien. Le chou colossal du dithyrambe s'étale seul à la place sur le champ d'azur de l'Empire. »

Signalons pourtant des Études poétiques (1846) où J. Chenet chante le café, etc... et appelle Voltaire un génie poétique.

Dix ans plus tard, pour prouver à Victor Schœlcher qu'il n'était point « infecté du préjugé de couleur », le mulâtre Pierre Faubert publiait à Paris (1 vol. librairie Maillot Schmitz, 1856) son drame, Ogé (1841), suivi d'un choix de ses Poésies fugitives. Raisonnable, d'une correction élégante, clair, Pierre Faubert se présente à nos yeux sous les espèces et apparences d'un tenant du « classicisme », d'un ami de J.-B. Rousseau et de Nicolas, et même du Boileau de l'Ode au Roi sur la prise de Namur. Il goûtait tant Fénelon que sa femme, la brillante et vibrante épistolière Fine Laraque, le croira fou à un moment donné.

Né aux Cayes, département du Sud, en 1806, d'un soldat fameux, sa mère avait réussi à le placer, lui et son frère Sauveur, dans un collège de France. Aide de camp et Secrétaire particulier du Président Boyer, il devenait directeur du Lycée National de 1837 à 1843. « Pour stimuler le zèle de ses élèves, il composa à leur intention sa pièce d'Ogé qui fut jouée pour la première fois le 9 février 1841 à la distribution des prix. »

A la chute de J.-P. Boyer (1818-1843) dont il avait épousé la belle-fille, il se retira à Kingston (Jamaïque), puis à Paris. En 1857 son fils Fénelon (1841) obtenait le Prix d'honneur de la classe de Rhétorique au Concours général des Lycées de Paris et de Versailles, après avoir

remporté au Lycée Bonaparte le prix d'Honneur de discours latin, le premier prix de vers latins, le premier prix de discours latin, etc. (1). Son fils aîné, Pétion (1827-1868), devait être le chef réputé des fameux « Tirailleurs de Geffrard » qu'admiraient même les experts étrangers.

En 1860, il signait avec le Vatican, au nom du Président Fabre Geffrard, un Concordat qui est encore la charte du clergé haïtien (2). Pie IX le créa comte romain. Le 13 juillet 1868, il se laissait mourir de faim à Vanves, près Paris.

En 1847, à propos de l'instance en divorce introduite par sa femme, il avait publié un Mémoire où se lisent des lettres brûlantes et bien tournées de celle-ci.

AUX HAÏTIENS

Frères, nous avons tous brisé le joug infâme

Qui, trop longtemps, courba nos fronts ;

Jaunes et noirs, brûlant d'une héroïque flamme,

Nous avons vengé nos affronts ;

Et le Dieu juste et fort couronnant notre audace,

Noir ou jaune, à l'égal du blanc,

A pu se dire enfin : « J'ai créé pour ma race

Une patrie avec mon sang. »

(1) Mort à Port-au-Prince en 1884, Fénelon Faubert était à la fois chef de division au Département des Relations Extérieures, Directeur du « Moniteur » de la République et Rédacteur des actes du Gouvernement. Il ne reste rien de lui.

(2) La liberté de conscience est absolue à Haïti si le catholicisme y est religion d'État et de la majorité.

Oh ! pour nous tous alors, quel beau jour ! A nos
[braves

La vieille Europe applaudissait :
Et ce peuple, oppresseur de millions d'esclaves,
Au bruit de leurs fers frémissait (1).

« Bravo ! disaient Granville, Wilberforce, Grégoire,
Et tant de généreux amis.

Bravo ! Mais voulez-vous compléter votre gloire ?
Noirs et jaunes, soyez unis.

« Votre tâche est immense. Hélas ! combien de frères
Qu'opprime encor l'iniquité !

Eh bien ! vous sècherez tant de larmes amères
En honorant la liberté.

« Oui, ne l'oubliez pas, amis : votre vaillance
Vous a faits à moitié vainqueurs ;

Désormais, vos vertus et votre intelligence
Combattront mieux vos oppresseurs. »

Pourtant jusqu'à ce jour la discorde implacable
T'agite encore, beau pays ;

Et ton sol enchanté, Pactole inépuisable,
S'abreuve du sang de tes fils.

Que n'ai-je en ce moment, ô mon île chérie,
La sainte éloquence du cœur !

Tous, bientôt désarmés au seul nom de patrie,
Gémiraient d'une telle erreur.

(1) Les États-Unis.

Quoi ! divisés, lorsque tout près de votre plage
 Mulâtres et noirs sont proscrits !
 Quand cette République, appui de l'esclavage,
 Rêve, avide, à vos champs fleuris (1) !

.

Oh ! par tous ces guerriers qui, pères magnanimes,
 Ont tant souffert pour leurs enfants :
 Par tant de sang versé, tant de nobles victimes,
 Haïtiens, serrez vos rangs !

Anathème éternel à la guerre intestine,
 Fléau de toute nation !
 Des Hongrois désunis l'éclatante ruine
 Assez haut crie : Union !

Union ! mot bien vieux, frères, mais mot sublime !
 Ah ! qu'il pénètre chaque cœur !
 Dieu même nous le dit ; Dieu qui, dans l'homme,
 [estime
 L'âme seule, et non la couleur.

1850, Paris,

(1) Les États-Unis.

CHARLES SÉGUY-VILLEVALEIX

(Port-au-Prince, 1835 — Paris, 1923.)

■ *A l'aube de la II^e République de Fabre-Nicolas Geffrard (1858-1867), se dessinait un intéressant, un important mouvement littéraire, artistique et scientifique.*

Vers 1863, nos pères ouvraient une souscription nationale aux œuvres de M. de Lamartine, l'amant et le chanfre de la créole saint-dominguienne Elvire, l'auteur du poème dramatique ou mélodramatique Toussaint-Louverture (1850), le généreux membre de la « Société française de l'Émancipation de l'esclavage ». Et comme, douze ans avant la France, Haïti avait renversé son second Empire, « le proscrit de Guernesey », « l'homme-devoir », « le républicain farouche », Victor Hugo enfin, dont les œuvres affluaient chez nous avec celles d'Alfred de Musset et du mulâtre Alexandre Dumas père (1), Victor Hugo écrivait à des journalistes de là-bas : « J'aime votre noble République. Dites-le lui. »

Mais de toute cette « agitation », des échos, plutôt, sont parvenus jusqu'à nous, à défaut d'œuvres représentatives. Que de brillantes intelligences qui ne seront sans doute jamais autre chose qu'un nom voltigeant quelque temps sur les lèvres de leurs contemporains, puisqu'aucun livre n'existe pour attester leur talent. Par son Ducas-Hip-

(1) Originaire de Saint-Domingue (Haïti).

polyte, son époque, ses œuvres (*Le Havre, Imprimerie du Commerce, 1878*), *Frédéric Marcelin a sauvé de l'oubli le poète de ce nom (1842-1868)*. *Abel Élie (1841-1876) ne vit plus dans nos souvenirs que par la grâce pittoresque de sa Zimblis, naïade haïtienne :*

Zimblis, c'est la péri légère
qui dans la nuit, etc.

Un bonheur rarissime était réservé à M. Charles Séguy-Villevalaix (né à Port-au-Prince en 1835 et qui, fixé à Paris depuis 1883, y est mort en 1923). Le 16 mai 1870, Philarète Chasles, professeur au Collège de France, dans une leçon sur « les aptitudes de la race noire et de la race créole », louait le parfum subtil et composite de ses Primevères et en lisait la pièce, Le Bain, que les auditeurs du spirituel et mordant critique applaudissaient sans réticences.

Les Orientales fantaisistes, pittoresques, très tropicales d'ailleurs, d'Hugo, les Poèmes antiques et modernes de Vigny (cf. son Bain d'une Dame romaine), les Émaux et Camées de Th. Gautier (cf. sa Libellule), les Poèmes antiques du créole Leconte de Lisle déteignent un peu sur Villevalaix qui était déjà un « parnassien » et dont les Primevères, diverses de sujets, jolies et coquettes, datent de 1866 (Imprimerie Jouaust, Paris.)

Ce fervent d'André Chénier, ce lettré habile qui n'était pas resté sourd à la doctrine de « l'art pour l'art », avait achevé à Paris de bonnes humanités classiques commencées à Port-au-Prince. D'abord professeur à la brillante École Polymathique de son cousin Louis Séguy-Villevalaix, puis, sous Nissage-Saget (1870-74), secrétaire de la légation d'Haïti à Londres. Ministre Résident à Paris et à Londres, il prit sa retraite à l'occasion des événements politiques du 22 septembre 1883.

Chroniqueur dramatique et critique littéraire du journal Le Bien Public, de Port-au-Prince, il y avait publié La Chasse aux Émotions, comédie à succès représentée en 1865 au Théâtre-Frédéric.

LE BAIN

(*Fragment*)

Candidior cygnis.

VIRGILE.

C'était l'heure où midi de l'agême qui rôde
Fait reluire au soleil l'écaille d'émeraude ;
Où le ramier plaintif, fuyant les feux du jour,
Cherche un réduit secret aux bords rians de l'onde
Et dans les bois touffus, où la fraîcheur abonde,
Fait entendre son chant d'amour.

Dora prit le sentier que la liane encombre,
Et, rêveuse, elle vint des manguiers chercher l'ombre.
Le gazon à la vierge offrait son lit de fleurs ;
Sur les cailloux d'argent, avec une voix douce,
La source bouillonnait sous le dôme de mousse,
Sous le dôme où coulent ses pleurs.

La créole enfin peut, sans crainte qu'on la voie,
Laisser pendre au buisson ses longs habits de soie,
Aux reflets chatoyants... moins que ceux du bassin
Où les rayons brisés s'égrènent en étoiles !
La voilà, sous le ciel, qui frissonne sans voiles,
Les doigts ramenés vers son sein.

Craintive, elle a déjà, dans l'onde qui se moire,
 Presqu'à demi trempé ses petits pieds d'ivoire.
 Mais soudain, reflétée au pur cristal de l'eau,
 Elle voit s'allonger sa hanche qui se cambre,
 Et, rouge, d'un seul bond, la fille aux cheveux d'ambre
 Efface le riant tableau.

Longtemps, sous le rideau qu'a tissé la liane,
 La vierge folâtra comme autrefois Diane,
 Sans songer qu'Actéon pouvait l'apercevoir...
 Elle sortit du bain et chaque gouttelette
 Qui constelle, en glissant, sa gorge violette,
 Paraît un diamant du soir.

.

LE DATURA

La rose a des parfums qui font rêver d'amour.
 Plus d'un insecte d'or autour d'elle voltige.
 Le lis est une étoile où se fixe une tige ;
 Il se baigne des pleurs de la fille du jour,

Pour moi, je m'ouvre alors qu'au céleste séjour
 La lune, astre muet, qu'invoque le prestige,
 Sur quatre papillons liés à son quadrigé,
 Du zodiaque en feu va franchir le contour,

Le ver luisant se vient abriter en mon urne,
 Et des rêves légers la foule taciturne,
 Épanche mon arôme au monde qui s'endort.

Je fais un doux nectar des pleurs de l'âme en peine :
 L'homme, désespéré, trouve en ma coupe pleine
 L'oubli de tous ses maux, car il y boit la mort.

(1863)

LE FIGUIER MAUDIT

Malade et centenaire au fond de la forêt,
 Sans amis, sans parents, le figuier se mourait.
 « Ô ciel, si tu pouvais, disait-il, de ta voûte
 Pour apaiser ma soif, laisser choir une goutte ! »
 Le ciel inexorable, ouvrant son grand œil bleu :
 « Point de larmes sur toi, figuier, maudit de Dieu ! »
 Le paria se penche à la source prochaine,
 Mais l'eau, comme un serpent de glisser sur l'arène.
 « Soutenez votre frère, arbres, dit le chétif.
 Je meurs ». L'acacia montre ses piquants ; l'if
 Ne bouge pas. Alors, tendant son bras énorme :
 « Autour de moi, vieillard, enroule-toi, dit l'orme. »
 Une fois enroulé, notre arbrisseau caduc
 Se gonfle et de notre hôte absorbe tout le suc :
 « Malheur à moi ! dit l'orme exténué. Du crime,
 Je me suis fait l'appui : m'en voici la victime ! »

(1865)

FLEURS ET PLEURS

Manibus date lilia plenis.

VIRGILE.

Père, voici quatre ans que tu dors dans la couche
Que la commune aïeule offre à tous ses enfants,
Et depuis quatre ans, père, en vain j'ouvre ma bouche
Car mon âme toujours, en sa douleur farouche,
Pour te pleurer me refusait des chants.

Comme jadis, avril de sa molle verdure
Encadre les étangs qui dorment sous les bois,
L'azur du ciel sourit, et toute la nature
Aux rayons, aux parfums mêle le doux murmure
Des souvenirs si charmants d'autrefois.

Je me vois, jeune enfant, dans ma gâité profonde
Courir la joue en feu sous les marronniers verts,
Tandis que tout pensif tu regardais dans l'onde,
Au liquide cristal qui réfléchit leur ronde,
S'entre-croiser les ailes des piverts.

A l'âge où dans les yeux la passion s'allume,
J'allais, t'en souvient-il ? cueillant les fleurs des prés,
Vers le bonheur ravi, comme dans l'air la plume ;
Mon cœur naïf encore ignorait que la brume
Ote au soleil ses reflets empourprés.

Maintenant sur mon front se prolongent les ombres ;
 Mes jours, maigre filet, rampent sur les cailloux,
 Et l'astre du passé n'a que des lueurs sombres
 Qui tombent tristement sur le temple en décombres
 Où je pliais jadis les deux genoux.

O confiance, amour, anges du sanctuaire,
 Vous êtes remontés près du trône de Dieu !
 Jeunes illusions, dans l'affreux ossuaire
 Dormez, les bras croisés, sur les plis du suaire :
 La cendre est tout ce que laisse le feu !

Vous, mes strophes, de pleurs encor toutes mouillées,
 Au rivage français, déployez votre vol !
 C'est là que vous verrez, sous les jeunes feuillées,
 Une pierre... A genoux et les ailes ployées,
 Versez des pleurs et des lis sur le sol !

LES ANGES AU SÉPULCRE

Quand Jésus, expirant au milieu des ténèbres,
 Eut, par trois fois, au ciel jeté ces cris funèbres
 Dont tressaillit le Golgotha ;
 Quand les femmes longtemps de pleurs et d'aromate
 Eurent baigné ses pieds, vint Joseph l'Arimate,
 Qui prit le corps et l'emporta.

Alors, dans un sépulcre, — ô spectacle qui navre ! —
 Tout sanglant et meurtri l'on coucha le cadavre

Enveloppé d'un blanc linceul.

Chacun vint à son tour lui baiser la paupière ;

Et puis l'on entendit retomber une pierre ;

Puis il fallut le laisser seul.

Mais le sabbat passé, quand la troisième aurore

Eut paru, désirant de le revoir encore,

Marthe, Marie et Salomé,

D'un flambeau filial guidant leurs pas dans l'ombre,

Toutes trois s'avançaient vers le sépulcre sombre

Où dormait Jésus embaumé.

Or, voici que soudain, détaché de la tombe

Qu'il scellait, le bloc glisse et devant elles tombe

Avec un long gémissement : *

Aux froids degrés assis et le front ceint d'étoiles

Deux anges ont brillé, si muets sous leurs voiles

Qu'ils semblent en ravissement.

Les trois femmes tremblaient d'avancer sous le porche,

En voyant dans leurs mains la lueur de la torche

Pâlir devant tant de clarté.

L'un des anges alors, se voilant de ses ailes :

« Ne craignez rien, dit-il, vous, ses filles fidèles :

Sachez qu'Il est ressuscité. »

Et son doigt leur montrait l'Orient plein de flammes.

L'autre ange, tout en pleurs, se taisait. Les trois femmes

Songèrent à s'en revenir :

Car leur cœur n'avait plus qu'une douce souffrance,

De ces deux visions l'une était l'Espérance,

Mais l'autre avait nom : Souvenir.

PAUL LOCHARD

(Petit-Goâve, 15 juin 1835 — Port-au-Prince, juillet 1919.)

Un autre parnassien, dix ans après les Primevères, à l'influence de la poésie biblique et de Milton, de Victor de Laprade et de Hugo, joindra celle du créole Leconte de Lisle et donnera des poèmes amples, graves, monotones et lents, d'un spiritualisme évangélique élevé : Les Chants du soir en 1876, et en 1900, Les Feuilles de chêne (Paris, Ateliers Haïtiens). Je veux parler de l'austère pasteur protestant Paul Lochard. Les titres de quelques-unes des Feuilles de Chêne indiquent bien les sujets qu'il traitait d'habitude : La Création, L'Homme, Lucifer, La Vie, Élévation, Nos aïeux, Le chant du Patriote, La Paix, L'Évangile.

Né à Petit-Goâve le 15 juin 1835, il milita dans l'enseignement, puis dirigea avec probité la douane de Port-au-Prince sous la présidence du Général F. Hippolyte (1889-96). Il est mort directeur du Moniteur, journal officiel de la République (juillet 1919).

Sa saine et assez abondante production en prose consiste en conférences, sermons, discours et articles de journaux, tous marqués au coin d'une morale très haute.

LE FOU DE SAINT-MARC

L'ombre est partout au fond des choses.

Qui donc sait le secret de Dieu ?

Ces blonds enfants aux lèvres roses,

Que seront-ils sous le ciel bleu ?

Qui sait ce que le sort à cette heure en ordonne ?

Il fut enfant, maître infini,

Ce fou qui répétait d'une voix monotone :

« Qu'ai-je fait au bon Dieu pour être ainsi puni ? »

.....

Pauvre être ! il courait par la ville,

Vêtu d'affreux et noirs lambeaux ;

On l'eût pris dans sa course agile

Pour un échappé des tombeaux.

Sa voix avait l'accent de la trompe qui sonne.

Farouche et le regard terni,

Il fuyait et lançait ce refrain monotone :

« Qu'ai-je fait au bon Dieu pour être ainsi puni ? »

Les enfants le frappant de pierres

Parfois le blessaient en passant ;

Et ses pieds nus, sur la poussière,

Laissaient un long filet de sang.

Mais sourd, blême, stupide, et ne voyant personne,

Tel qu'un maudit par Dieu banni,

Il fuyait, et disait d'une voix monotone :

« Qu'ai-je fait au bon Dieu pour être ainsi puni ? »

Ainsi dans l'immense folie,
 Seigneur, où roulaient ses esprits,
 A ta loi toujours obéie,
 Sa voix jetait de sombres cris.

La Grèce l'aurait dit en proie à Tisiphone.

Ô deuil ! ô trouble indéfini !

Oh ! pourquoi lançait-il ce refrain monotone :

« Qu'ai-je fait au bon Dieu pour être ainsi puni ? »

Toi seul, ô Dieu, connais son crime,
 Puisqu'il porta ton châtement ;
 Je me courbe devant l'abîme
 De ton auguste jugement !

Ah ! pour manger le pain que lui jetait l'aumône,

Pas un instant, ô Dieu béni !

Car toujours il fuyait et disait, monotone :

« Qu'ai-je fait au bon Dieu pour être ainsi puni ? »

Un jour près d'une humide ornière,
 On le trouva sur le gazon,
 Les yeux tournés vers la lumière,
 Qui souriait à l'horizon.

Les moucheron sur lui tournoyaient en colonne,

Car, hélas ! tout était fini,

Puisqu'il ne lançait plus ce refrain monotone :

« Qu'ai-je fait au bon Dieu pour être ainsi puni ? »

(Les Chants du Soir.)

UN POÈME FANTASTIQUE

MILA

(Fragments)

I

LA SORCIÈRE

La lune roule, sombre, en la voûte d'opale,
Un vent froid et plaintif gémit par intervalle,
 Triste comme un dernier soupir,
Et tord d'un vieux figuier la tête colossale,
Tandis que, de partout, des voix semblent gémir.

Que l'heure de minuit est une heure sinistre !
Dieu ! pourquoi les rumeurs qui roulent dans ces bois ?
Gaulimain, de l'enfer implacable ministre,
S'y glisse avec Mila qu'elle tient sous ses lois,
Ainsi quand du damné le ciel éteint la flamme,
De ses crimes surgit un fantôme hideux,
Un monstre qui, hurlant, se jette sur son âme,
L'entraîne et, dans la nuit, ils s'engouffrent tous deux.
Tel entraîne Mila le spectre hasardeux,
La goule, l'Erinny, l'âpre sorcière infâme,
Et Mila s'abandonne à ses funestes nœuds.

.....

La voyez-vous là-bas, l'horrible Canidie ?
 Elle s'agite ; folle, elle dresse la main
 Contre Dieu qu'elle brave et qui la répudie,
 Puis adresse à Mila ce discours inhumain :

« Pourquoi donc craindre encor votre belle rivale ?
 J'ai dit, elle n'est plus !
 Son astre est éclipsé. Par mon âme infernale,
 Ses jours sont révolus !
 Jouissez à l'instant, oh ! jouissez, Madame,
 D'un triomphe certain.
 Mais songez qu'il faudra, quand je voudrai votre âme,
 Me la donner soudain. »

La sorcière, à ces mots, disparaît. Alors pâle,
 Mila semble frémir.

La lune roule sombre, en la voûte d'opale.
 Le vent pousse un soupir.

.

IV

LE CIMETIÈRE

Tout dort. Le Cimetière ! Ô crainte ! il est minuit.
 Pourquoi l'air s'emplit-il de ce sinistre bruit ?
 Quel est ce spectre affreux qui fuit dans les ténèbres ?
 Revêtu d'on ne sait quels ornements funèbres,
 Il marche l'air méchant, implacable, fatal.
 Un rayon bleu l'entoure. Arrière, esprit du mal !

C'est la sorcière ! Dieu ! les cheveux droits, farouche,
La haine au cœur, l'orage et l'éclair dans la bouche.
Elle entre au cimetière, et suit un noir serpent
Qui, gonflé de poison, siffle tout en rampant,
Tandis que dans sa main s'agite une clochette
Dont le lugubre son dans les bois se répète.
Elle s'arrête enfin, elle dresse un autel,
Puis d'un affreux couteau tourne la pointe au ciel.

Sa verte prunelle
S'agite au hasard :
Plus d'une étincelle
Sort de son regard,
Le serpent énorme
Que suivaient ses pas
S'enlace, difforme,
Autour de son bras.
L'immonde harpie
Se tient accroupie
Sur un tronc de bois,
Et, pleine d'audace,
Répand dans l'espace
Le bruit de sa voix.

La terre tremble. On voit plus d'un noir météore
Filer, serpent de feu, filer, filer encore.
Ô prodige ! Quelqu'un ricane dans les airs.
Soudain la foudre gronde, et le feu des éclairs,
Plus livide, plus noir, vole, se multiplie,
Et déchire le ciel qui tremble et se replie.

Les vents sifflent. Sortis de leurs vains monuments,
Les morts poussent partout d'âpres gémissements.
Leur cri se mêle au cri de la chouette sombre.
Des pas mystérieux retentissent dans l'ombre.
La nature, éperdue en ce moment d'horreur,
Semble, ô ciel, se vouloir dissoudre de terreur.

Le tonnerre éclate !
La flamme écarlate
Jaillit de son sein.
La noire sorcière
Baisse la paupière,
Frappe de la main.

De partout accourent
Des nains qui l'entourent
Voltigeant en rond ;
Et l'impie atroce
Au bord d'une fosse
Les entraîne, ils vont.

Sa voix infernale
Puissante, fatale,
S'élève sept fois.
Sept fois une plainte,
Qu'arrache la crainte,
Répond à sa voix.

Autour de la tombe,
Ainsi qu'une trombe,
Tournent ces maudits,

Et leurs cris funèbres
Sont, dans les ténèbres,
Par l'écho redits.

Tout à coup, comme un bloc s'arrête la sorcière.
Elle tire on ne sait quel philtre de son sein,
Le jette sur la tombe avec de la poussière
Et fait, en se cabrant, un geste souverain,
La tombe craque et s'ouvre : et voici qu'une femme,
Ô mystère ! en sort blême et hurle : « Me voilà ! »
Puis se renverse aux pieds de l'Erinnye infâme.
Miséricorde, ô Dieu ! c'est la belle Mila !
« Viens », lui dit ce démon, traînant sa voix stridente.
Et la flamme jaillit de sa prunelle ardente.
Il ricane de joie, il bondit, et, soudain,
Sur sa pauvre victime abat sa lourde main,
L'empoigne, la secoue, en sa rage étonnante,
Lui dit : « Ton âme, enfant ! mon philtre est souverain ! »
« Grâce », répond Mila, que le serpent enlace.
L'air frissonne. Sa voix murmure encore : « Grâce ! »
Et se perd dans le bruit des infernales voix
Dont le rire effrayant fait tressaillir les bois.

La lune roule, sombre, en la voûte d'opale,
Un vent froid et plaintif gémit par intervalle,
Triste comme un dernier soupir,
Et tord d'un vieux figuier la tête colossale
Tandis que, de partout, des voix semblent gémir.

(Les feuilles de chêne, 1900.)

VIRGINIE SAMPEUR

(Port-au-Prince, 28 mars 1839-juin 1919.)

Elle débuta dans l'art des vers à dix-sept ans, et collabora à plusieurs revues littéraires du pays ainsi qu'aux Morceaux choisis de M. Barutel (ouvrage exclusivement consacré aux femmes). Un de ses albums de vers s'est perdu. Son roman semi-autobiographique, Angèle Dufour, dort encore dans « les limbes de l'inédit ».

Institutrice, Directrice du Pensionnat National de Demoiselles de Port-au-Prince, pour la troisième fois de 1901 à 1909, époque où elle brûla ses papiers, M^{me} Virginie Sampeur ne connut la France qu'en 1876. Épouse divorcée d'Oswald Durand et mère du musicien Ludovic Lamothé.

Dans la remarquable notice sur la poésie haïtienne qui précède les Confidences et Mélancolies (1901), M. Georges Sylvain dira de ses sanglots qui se brisent.

« Et voici que, s'élevant au-dessus de ces symphonies lointaines, une plainte d'une mélancolie et d'une douceur infinies a retenti jusqu'à nous ! C'est la cantilène de Sapho, l'immortelle « abandonnée » que redit après l'héroïne grecque, mais avec une bien moindre sûreté d'expression, une des rares Haïtiennes qu'ait tentées la gloire d'Ana-Caona ».

PUISQUE LE CIEL T'ENVOIE

Puisque le ciel t'envoie
Fortune, amour et joie,
Tu peux bien m'oublier ;
Vis sans inquiétude,
Et dans la solitude,
Pour toi je vais prier !

Si le bonheur te quitte,
Reçois-tu la visite
De la sombre douleur,
Ami, pense à moi ; vole
Vers celle qui console,
Viens pleurer sur mon cœur.

L'ABANDONNÉE

Ah ! si vous étiez mort ! de mon âme meurtrie
Je ferais une tombe, où, retraite chérie,
Mes larmes couleraient lentement, sans remords ;
Que votre image en moi resterait radieuse ;
Que sous le deuil mon âme aurait été joyeuse !
Ah ! si vous étiez mort !

Je ferais de mon cœur l'urne mélancolique
 Abritant du passé la suave relique,
 Comme ces coffrets d'or qui gardent les parfums ;
 Je ferais de mon âme une ardente chapelle
 Où toujours brillerait la dernière étincelle
 De mes espoirs défunts.

Ah ! si vous étiez mort ! Votre éternel silence
 Moins âpre qu'en ce jour, aurait son éloquence ;
 Car ce ne serait plus le cruel abandon ;
 Je dirais : « Il est mort, mais il sait bien m'entendre,
 Et peut-être, en mourant, n'a-t-il pu se défendre
 De murmurer : Pardon ! »

Mais vous n'êtes pas mort ! ô douleur sans mesure !
 Regret qui fait jaillir le sang de ma blessure,
 Je ne puis m'empêcher, moi, de me souvenir ;
 Même quand vous restez devant mes larmes vraies,
 Sec et froid, sans donner à mes profondes plaies
 L'aumône d'un soupir !

Ingrat ! vous vivez donc, quand tout me dit : vengeance !
 Mais je n'écoute pas ! A défaut d'espérance,
 Le passé par instants revient, me berce encor ;
 Illusion, folie, ou vain rêve de femme !
 Je vous aimerais tant, si vous n'étiez qu'une âme.
 Ah ! que n'êtes-vous mort !

AU TEMPS

Médecin de mon cœur naguère si souffrant,
Qu'as-tu fait de mon mal que je regrette tant ?
Rends-le moi, je t'en prie ;
Rends-moi mon autre vie ;

Rends-moi des jours passés le langoureux soupir,
Et l'espoir décevant dont j'ai failli mourir,
Et mes douces chimères,
Et mes larmes amères !

Mon pauvre cœur va-t-il saigner encor, ô Temps ?
Connaîtra-t-il encor la foi de ses vingt ans ?
J'aurais trop peur d'y croire :
Cours à d'autres victoires !

OSWALD DURAND

(Cap-Haïtien, 17 septembre 1840 — Port-au-Prince,
23 avril 1906.)

Depuis 1860 les poèmes d'Oswald Durand rendaient un son nouveau dans « la suite » de notre poésie et original même relativement à des littératures étrangères.

Mais je ne connais que nos mornes
Où se penchent les bananiers,
Nos cieux, nos horizons sans bornes,
Nos bois, nos zéphyr printaniers,

dira-t-il lui-même.

Romantique sous l'ascendant de Musset surtout, de Victor de Laprade et de Lamartine, avec, çà et là, des vers d'un débraillé redoutable, parnassien sous celui du créole Leconte de Lisle et de son ami Coppée avec des poèmes d'une ferme plasticité, Baudelaire et Verlaine initieront ce poète du terroir, ce régionaliste, à l'alliciante musique des petites « chansons » symbolistes, et ses quadrilles de quatrains moroses seront ciselés comme des Stances de Jean Moréas. S'il a chanté Nos Payses sur un rythme cher à Ronsard, Hugo et Sainte-Beuve, les iambes de ce beau mulâtre aux hérédités paternelles languedociennes eussent plu à André Chénier et à Auguste Barbier.

Sa vie aura été pittoresque comme ses vers. Il naît au

Cap Haïtien (département du Nord), le 17 septembre 1840. Ferblantier en 1855, une fois ses études primaires achevées ; professeur au Lycée en 1860 et collaborateur à l'Avenir de Demesvar Delorme, le romantique disciple et fervent ami de Lamartine ; directeur des Bigaïlles en 1876 et en 1900 et collaborateur à l'Écho du Nord (1879), il frôle bientôt la fusillade pour cause... de conspiration vraie ou fausse, compose dans son cachot cette Choucouné (1884) dont les couplets en dialecte créole, d'une haïtianité savoureuse, ont valu à leur auteur d'être appelé notre Mistral (1). Il sort de prison pour rentrer en faveur auprès de ceux qui venaient de l'y mettre, devenir député du Peuple (1885), six fois réélu et même Président de la Chambre ; voyage une fois en France, y édite onze ans après, les Rires et Pleurs (1896, 2 vol. Corbeil, Imprimerie Crété) qui sont — odes, ballades, sonnets, fables, satires, iambes, contes, etc. — un choix de ses productions poétiques à partir de 1867 et dont peu sont de longue haleine. Publie en 1899 une plaquette : Quatre Nouveaux Poèmes (Cap Haïtien). Rédacteur des actes du Gouvernement, il meurt le 23 avril 1906, à Port-au-Prince, laissant trois volumes inédits : Dates et Nouveaux Poèmes, Primes Fleurs et Ballades, Les Mosaïques, après une vie païenne de faune impénitent, de bohème incorrigible et de grand enfant à l'âme peu compliquée.

En 1905, le Parlement lui avait voté une pension viagère, mensuelle et insaisissable de 225 gourdes (2). Ses funérailles eurent lieu aux frais de l'État.

O. Durand aura été le plus haïtien, le plus naturelle-

(1) Cf. *Choucouné*, in « La Muse Haïtienne d'Expression créole ».

(2) La gourde vaut 0,20 cts de dollar.

ment afro-latin, le plus original de nos poètes pour avoir su chanter nos fastes et pleurer nos misères, sentir et, sous une forme souvent heureuse, pittoresque et colorée, exprimer le charme prenant du pays, son âme.

Sa production en prose consiste en chroniques, discours, poèmes en prose. Il avait été aussi séduit par le théâtre.

SI !

A Isnardin Vieux.

Si je connaissais l'Italie
Où Raphaël fit ses tableaux ;
Florence, où la douleur s'oublie ;
Venise, où brillent les falots ;
Chantant alors la barcarolle,
Sitôt qu'arriverait le soir,
J'aimerais dire à ma frivole :
« Allons rêver dans ma gondole,
Là-bas, auprès du vieux manoir ! »

Puis, les castagnettes d'ivoire,
Des bois réveilleraient l'écho ;
Les filles au corset de moire
Viendraient chanter le boléro ;
Alors, dans ma crainte jalouse,
Voulant pour moi seul ses grands yeux,
Je dirais à mon Andalouse :
« Allons danser sur la pelouse
Là-bas, où les cœurs sont joyeux ! »

Ô Suisse, pays de mes rêves !
Si je connaissais tes villas,
Tes lacs et leurs riantes grèves,
Tes bois parfumés de lilas ;
Je pourrais oublier l'Espagne,
Venise aux somptueux palais,
Et je dirais à ma compagne :
« Allons dormir dans la montagne,
Là-bas, où sont les vieux chalets ! »

Mais, je ne connais que nos mornes
Où se penchent les bananiers ;
Nos cieux, nos horizons sans bornes,
Nos bois, nos zéphirs printaniers.
Le soir, quand le vent se pavane,
Courbant nos joyeux champs de riz,
Je dis alors à Marianne :
« Allons aimer dans la savane,
Là-bas, sous les manguiers fleuris ! »

NOS PAYSES

Si la Muse, un jour, me demande
Des vers, — une ode, un triolet —
D'honneur ! je lui ferai l'offrande
Du plus délicieux couplet.

Je n'irai pas, quittant le Nouveau Monde,
 Monter mon luth pour la blanche aux yeux bleus,
 Pour la châtaine, ou la rousse, ou la blonde,
 Pâles sous leur ciel nébuleux !...

Mais à ma négresse,
 Dont la folle caresse
 Verse en mon cœur l'ivresse,
 Vers aux doux sons,
 Chansons !

Je chanterai sa lèvre
 Qui jamais ne me sèvre
 Et qui donne la fièvre
 Et ses charmants
 Tourments.

Le feu dans nos veines circule
 Sous le ciel de notre pays ;
 Les rayons de la canicule
 Dorent les fronts et les maïs.
 Nous n'avons pas d'amour rempli de crainte,
 Chantant, le soir, pour deux brins de cheveux !
 De nos bras noirs la vigoureuse étreinte
 Vaut bien les plus tendres aveux.

La brune griffonne (1)
 Aime qu'on la chiffonne.

(1) Griffes ou griffonne, l'enfant d'un noir et d'une mulâtre ou d'un mulâtre et d'une noire.

Quand elle s'abandonne
 Sur notre cœur
 Vainqueur.

D'amour, elle se pâme,
 Et jamais nulle femme
 N'a fait frissonner l'âme
 De si charmants,
 Tourments !

Rien n'est beau comme nos payses,
 Au front bruni par le soleil !
 Aux dents blanches qu'on aurait prises
 Pour des perles dans du vermeil !
 Choune, la noire, a la bouche lascive ;
 L'or des doublons, voilà la peau d'Emma :
 Mais rien ne vaut ma griffonne rétive !
 Qui, pendant huit longs jours, m'aima !

Pour vous, mes maîtresses,
 Griffonnes et négresses,
 Et jaunes mulâtresses,
 Vers aux doux sons,
 Chansons !
 Payses, je vous donne
 Les fleurs de ma couronne,
 Et pour vous, je fredonne :
 A mes amours,
 Toujours !

IDALINA

Sur le rivage où la brise
Tord et brise
Les rameaux des raisiniers,
Où les merles font bruire
De leur rire |
L'éventail des lataniers,

Je m'en allais, triste et sombre,
Cherchant l'ombre
Propice aux amants jaloux ;
Écoutant la blanche lame
Qui se pâme
En mourant sur les cailloux.

Je me disais, la pensée
Oppressée :
« Quoi ! devant moi, nulle enfant,
Pour m'accueillir, n'est venue,
Ingénue,
M'offrir son front triomphant ! »

Je regrettais en mon âme
Cette flamme
Qui me brûle vainement,
Et désirais que ma lèvre,
Pour sa fièvre,
Trouvât un doux aliment !

Mais, tout à coup, sur la rive,
 Elle arrive,
 La gentille Idalina,
 La brune fille des grèves
 Qu'en mes rêves
 Le ciel souvent amena...

Sa légère chevelure
 A l'allure
 De nos joyeux champs de riz.
 Quand ses boucles, sous la brise,
 Qui les frise,
 Bondissent en petit plis...

Le vent entr'ouvrant sa robe,
 Montre un globe
 Double — telles l'œil peut voir
 Deux sapotes veloutées ⁽¹⁾,
 Surmontées
 De deux grains de raisin noir.

Sa lèvre qu'un dieu décore
 Est encore
 Bien plus brune que sa peau,
 Car de notre caïmite ⁽²⁾
 Elle imite
 Le violet pur et beau.

(1) Très savoureuse, la sapote ou sapatille est un fruit tropical de la forme d'une prune verte qui serait très grosse.

(2) Fruit tropical violacé et juteux.

J'étais caché sous les branches,
Ses dents blanches
Mordaient le raisin des mers,
Elle restait, l'ingénue,
Jambe nue,
Jouant dans les flots amers,

Sur le rivage où la brise
Tord et brise
Les rameaux des raisiniers,
Où les merles font bruire
De leur rire
L'éventail des lataniers.



Lorsque la première étoile
Vint, sans voile,
Briller dans le vaste azur,
Et que la nuit souveraine,
Sur la plaine,
Déploya son crêpe obscur ;

Quand la cloche aux sons funèbres,
Aux ténèbres,
Jeta le triste angélus
Que la brise, sur son aile,
Prend et mêle
Au bruit des bois chevelus ;

Ma nonchalante griffonne
Abandonne
Écume blanche et cailloux,
Et voit, en tournant sa tête
Inquiète,
Mes yeux sur ses yeux si doux...

Alors, avec un sourire,
Sans rien dire,
— Les amoureux sont des sourds ! —
Cet ange m'embrasa l'âme
De la flamme
De son regard de velours...

Et toujours à la même heure,
Elle effleure
Le sable de son pied nu ;
Regardant, toute pensive,
Vers la rive,
Attendant son inconnu...

Sur le rivage où la brise
Tord et brise
Les rameaux des raisiniers,
Où les merles font bruire
De leur rire
L'éventail des lataniers.

(*Saint-Louis du Nord*, 1870.)



LE FILS DU NOIR

I

Je ne puis plus aimer ; le souffle d'une femme
Ne fera plus frémir mon cœur maintenant froid,
Car, il a fui, ce temps où deux yeux en mon âme
Allumaient un désir mêlé d'un vague effroi :

Vieillard de trente étés, mon cœur n'a plus de flamme ;
Je m'en vais las, courbé, sans joie et sans émoi :
La colombe roucoule et l'amante se pâme,
Tout s'aime et se caresse en vain autour de moi...

Pourtant mon cœur est plein de sève encor ! Le monde
Ne l'a point desséché de son haleine immonde
Ni flétri des baisers impurs de ses Phrynés.

A vingt ans, j'aimai Lise ; elle était blanche et frêle ;
Moi, l'enfant du soleil, hélas ! trop brun pour elle,
Je n'eus pas un regard de ses yeux étonnés...

II

Pourtant ma mère était aussi blanche que Lise !
Elle avait des yeux bleus où s'endormaient les pleurs ;
Quand elle rougissait de crainte ou de surprise,
On croyait voir soudain une grenade en fleurs !...

Sa chevelure était blonde aussi. Sous la brise,
 Elle couvrait son front pâli dans les douleurs.
 Mon père était plus noir que moi. Pourtant l'Église,
 Dans un pieux hymen maria leurs couleurs...

Puis l'on vit — doux contraste — à sa blanche mamelle
 Pendre un enfant doré comme nos bruns maïs,
 Ardent comme un soleil de notre beau pays.

Orphelin, je vis Lise et je l'aimai comme elle ;
 Mais son front pur pâlit à mes aveux troublants :
 Le fils du Noir fit peur à la fille des Blancs...

(Rires et Pleurs.)

ORFÈVRERIE

Benvenuto Cellini cisèle avec calme
 La coupe d'or bruni que va toucher Diane.
 Il marie d'un trait, à l'exotique palme,
 Les enlacements suggestifs d'une liane.

Dans le lointain il burine une souple almée
 Érigeant ses bras comme deux anses d'amphore,
 Et faisant face, dans son profil de camée,
 — La manne au front — une indolente canéphore.

Et pendant qu'il creuse, plein d'amour, la sveltesse
 Des cols nus, son regard est baigné de tristesse.
 Le Maître souffre.

Ainsi, nous autres, milliardaires

De rimes et de rythmes, nos douleurs voilées,
 Nous les rendons en fines gemmes ocellées,
 Elucentes, celant, en gouttes myriadares,
 Des larmes d'or — comme l'huile des lampadaires.

(2 mars 1899.)

ABSINTHE

Fée aux yeux verts, ondine frêle, ô pâle absinthe
 Qui consolais Musset, comme je t'aime, ô pâle !
 Tu parfumes le cœur par ta candeur d'opale,
 Liqueur lactée, ô toi, la divine et la sainte !

La morne cantilène exhalée en l'enceinte
 Du temple ; le pavot émergeant du sépale
 Et le Léthé roulant son large cours d'eau pâle,
 Apportent moins d'oubli que la pâle hyacinthe !

Viens ! Une amour déçue a brisé chaque fibre
 De ma lyre endormie en qui plus rien ne vibre.
 Goutte à goutte, en mon âme, enveloppante ondine,

Verse le froid dédain des femmes et des roses,
 Fée aux yeux verts, absinthe pâle, smaragdine,
 Qui panses les meurtris et clos les yeux moroses !

(5 mai 1899.)

LES PAPILLONS

Je regardais, par la fenêtre mi-déclosée
Sur la campagne, un vol de légers papillons.
Jaune soufre, bleus, blancs, en joyeux tourbillons,
Ils virevoltaient, fous, dans l'atmosphère rose.

Et le soleil couchant en une apothéose
Avivait tous ces ors, ces blancs, ces vermillons,
Qui se fondaient en une gaze de paillons
Entre l'éther fluide et la terre morose.

Alors mes yeux que le dur hiver a voilés,
Revirent des papillons longtemps envolés,
A jamais plus !...

Par les persiennes décloses,
C'était des billets blancs ou bleus, ou verts, ou roses,
Miettes d'amour que j'égrenais au vent du soir,
Qui portaient, emportant la jeunesse et l'espoir !

(2 octobre 1901.)

LA MORT DE NOS COCOTIERS

(*Fragment*)

Grands palmiers panachés, hôtes des chauds rivages,
Géants des plaines et des monts,
Arbres des voyageurs, fils de nos bois sauvages,
Ô cocotiers que nous aimons !

Vos fronts n'accueillent plus la brise aux doux mur-
[mures,

Un mal inconnu vous atteint,
Un vent empoisonné touche vos chevelures,
Et les flétrit et les déteint ;

En vous voyant ainsi mourir sans que personne
Cherche à deviner votre mal,
En voyant vos fleurs d'or, au glas de mort qui sonne,
Perdre ainsi leur souffle anormal,

Et tomber à vos pieds avant que le fruit naisse,
En vous voyant vieillir ainsi,
Vous à qui je croyais l'éternelle jeunesse,
Il me vient un cuisant souci.

Dites-nous, phalange fidèle,
Pourquoi tombez-vous les premiers ?
Votre mort annoncerait-elle
La fin de nos autres palmiers ?
Et si nul de vous ne résiste,
Mourra-t-il aussi, le palmiste,
L'emblème de la liberté,
— Cët arbre dont le temps et l'âge
Embellissent le vert feuillage,
Et qu'ils couronnent de fierté ?

Deuras-tu périr, pur symbole
Que nos pères nous ont légué ?
Te verrons-nous, comme un vieux saule,
Courber ton grand front fatigué,

— Toi qui dardes aux cieux ta flèche
Que le soleil caresse et lèche
Sans la faner un seul instant,
— Toi qui ne crains que le tonnerre,
Et qui, comme l'aigle en son aire,
Te moques du terrible autan ?

Ces pensers m'assaillent sans trêve...
Faut-il trembler pour l'avenir ?
Voir la liberté comme un rêve ?...
Craindre un réveil qui va venir ?...
Faut-il, ô Toussaint-Louverture,
Devant cette belle nature,
Fière de tes premiers jalons,
Sentir, en moins de quinze lustres,
Sur nos fronts le pied de ces rustres,
Plus lourd que le pied des colons ?

Non, tu ne mourras pas, ô liberté ! — Quand même
Sous le souffle d'un vent mortel
Nous verrions se flétrir le palmier, ton emblème,
Nos cœurs resteraient ton autel !

Non, tu ne mourras pas ! Si des mains assassines
Osent couper ton noble tronc ;
Toussaint te nomme l'arbre aux vivaces racines :
Tes verts rameaux repousseront.

(Rires et Pleurs.)

A. FLEURY-BATTIER

(Port-au-Prince, 8 juillet 1841-1882.)

En 1882, la petite vérole emportait l'enthousiaste Fleury-Battier, très admiré alors, et dont le Sous les Bambous (Imprimerie Kugelmann, Paris) — fables, odes, poésies légères, poème épique — nous paraît, à l'heure présente, trop souvent d'un rococo intense. « Il n'a pas tenu, en effet, à sa bonne volonté qu'il n'immortalisât en des poèmes impérissables toutes nos gloires nationales, depuis les héros de l'Indépendance jusqu'au Ouanga-Négresse ⁽¹⁾, cette émeraude ailée ! Il a chanté, selon les règles classiques de l'épopée, la défense de la Crête-à-Pierrot. Il a revêtu d'un masque moderne, dans un drame dont la représentation fit du bruit, la physionomie touchante de la reine Ana-Caona. Il a fait parler, au milieu d'un décor de nuages, de palmiers et d'étendards, Luména, la déesse de la Liberté. Mais même quand Battier est soutenu par une grande inspiration — ce qui n'est pas rare chez lui, car il avait l'âme naturellement portée aux idées élevées — il est trahi par l'expression. Tel est encore ce poème où, évoquant le génie de la Patrie, il lui fait donner dans le style vieilli de la littérature du Premier Empire des conseils que gagneraient à méditer les fauteurs de nos discordes civiles. Battier, à qui l'insuffisance de nos

(1) Oiseau-mouche, en dialecte créole.

bibliothèques particulières ne permettait pas de suppléer à celle de ses premières études, n'est jamais plus à l'aise que quand, mettant de côté la lyre à dix voix, cruelle à ses doigts inexpérimentés, il dit, en accompagnant du rustique tambourin les battements réguliers de son cœur, son amour pour la terre natale, décrit sa rencontre avec Velléda, la naïve petite paysanne, déplore la perte de ses morts, ou fait appel à ses souvenirs d'enfant pour conter un de ces contes créoles qu'à aucun âge nous ne saurions nous lasser d'entendre ». G. SYLVAIN.

On est tout aise de pouvoir citer de cet apôtre, la Légende de la tige d'Amitié et des fragments de Bamboula, où il y a de la couleur locale, du naturel et du pittoresque.

D'abord instituteur, Fleury-Battier est mort chef de division au Département de l'Instruction publique.

LA LÉGENDE DE LA TIGE D'AMITIÉ

Colinette et Colin, dès leur tendre jeunesse,
De s'aimer à jamais avaient fait le serment.
Enfants des bois tous deux, gais, pleins de gentillesse,
Ils trouvaient le bonheur en chantant, en s'aimant.

L'amour, sous les bambous, leur versait l'allégresse.
Mais hélas ! le bonheur ne dure qu'un moment !...
Colin vint à mourir. Ô douleur ! ô tristesse !
Colinette ne sut que pleurer son amant.

Fidèle à son amour, elle allait à toute heure
Visiter l'endormi dans la sombre demeure
Et demander à Dieu pour lui grâce et pitié.

Sur la fosse adorée, en signe de détresse,
 Un jour, de ses cheveux, elle mit une tresse,
 Et de ce don naquit la tige d'amitié.

BAMBOULA

(Fragments)

Poètes, célébrez la vieille Andalousie,
 Terre où règne l'amour et vit la poésie.
 Prenez au plus haut point les fleurs de l'Orient,
 Les perles du Midi, séjour doux et riant,
 Où tout jette l'écho d'une vive auréole ;
 Moi, je ne veux chanter que la femme créole.

C'était un soir de juin. Le tambour résonnait
 Sous les doigts rapides d'un nègre à long bonnet.
 La gaité, douce et franche, animait la tonnelle,
 Et la danse donnait à chaque femme une aile.
 Roulante *Martinique* et grouillant « bamboula »
 Étaient ce qu'on devait *méringuer* ⁽¹⁾ ce soir-là.
 Huit cavaliers en rond dansaient avec leurs dames,
 Dont les yeux noirs et vifs brillaient de mille flammes.
 Elles faisaient couler la douce volupté
 En tous ceux qui voyaient leur grande agilité.
 Enfin sur le théâtre apparut Néréide,
 Fille belle à ravir et danseuse intrépide.

(1) C'est-à-dire danser sur le rythme de la *méringue*, danse nationale haïtienne, très gracieuse. Cf. la danse cubaine *méringa*.

Un madras de couleur couvrait ses beaux cheveux
Et faisait ressortir l'éclat de ses grands yeux.
La chemise à longs plis sur la poitrine ouverte
Laisait voir à demi ce qui fait notre perte :
Ces globes palpitants tombés le même jour,
Sous le même soleil et pleins du même amour.
Pour la voir, l'admirer, on arrivait en foule,
Comme font les enfants quand le pigeon roucoule.
Et la danseuse, alors, par des bonds continus,
Dans tous les cœurs jetait des charmes inconnus.
Semblable à la couleuvre, elle allongeait sa taille
Ou bien la réduisait pour gagner la bataille ;
D'autres fois on eût dit — c'est fait pour étonner —
Que, comme une toupie, elle savait tourner.
Néréide, à cette heure, inspirait tant d'ivresse,
Qu'on ne savait comment applaudir la négresse :
Sur des chaises, partout, on montait pour la voir ;
De l'applaudir chacun se faisait un devoir ;
Et depuis ce jour-là, la superbe sirène
Est élevée au rang de princesse et de reine.

Poètes, célébrez la vieille Andalousie,
Terre où chante l'amour, où vit la poésie.
Prenez au plus haut point les fleurs de l'Orient,
Les perles du Midi, séjour doux et riant,
Où tout jette l'éclat d'une vive auréole.
Pour moi, je veux penser à la femme créole.

(1875.)

ALCIBIADE POMMAYRAC

(Santo-Domingo, 22 novembre 1844 — Port-au-Prince,
4 décembre 1908.)

Ses plaquettes : Ode à la mémoire d'Edmond Paul, Ode à Jacmel, Ode à Victor Hugo (*primée au concours poétique ouvert à Paris, à l'occasion du centenaire de la naissance d'Hugo, 1902*), Les Martyrs du génie, Ode aux soldats morts pour notre indépendance, Souffrir, c'est vivre, etc., *dignes pour la plus grande gloire des lettres haïtiennes d'être rééditées en un bon volume, font d'A. Pommayrac, inégal cependant, et au tour oratoire, l'un de nos poètes les plus remarquables par la largeur du souffle et la beauté de la forme. Ses nombreuses poésies manuscrites et Abigaïl la sunnamite (drame en vers), méritent l'honneur de la publication en volume. Ses amis, admirateurs et héritiers, auraient dû déjà les avoir tirées des « limbes de l'inédit ».*

Sa production en prose comporte deux brochures : Conseils à mon pays, De la nécessité d'abolir en Haïti les droits d'exportation (1904), des articles de journaux et des discours.

A. Pommayrac est né à Santo-Domingo (Dominicanie), le 22 novembre 1844. Sa famille abandonna la partie de l'Est immédiatement après la Sécession (1844) et habita Jacmel qu'il devait chanter en vers éloquents. Fit ses premières études sous la direction de M. Berbeyer. Avocat

du barreau et directeur de la douane de Jacmel. Industriel. Mort à Port-au-Prince le 4 décembre 1908, ses restes furent transportés le 16 juin 1910 à Jacmel, où eut lieu une belle manifestation.

LE ROSEAU ET LE CHÊNE

Un jour le Roseau dit au Chêne :
 Je ne suis pas jaloux de votre Majesté ;
 Car, Seigneur, votre chute est peut-être prochaine,
 Bien qu'au vent furieux vous ayez résisté
 Jusqu'ici sans fléchir et sans courber la tête ;
 Vous dont le front superbe, au Caucase pareil,
 Non content d'arrêter les rayons du soleil,
 Brave l'effort de la tempête !

Oui, croyez-moi, quoique l'oiseau
 Qui, sur moi, pose d'aventure,
 Soit pour ma tête un lourd fardeau,
 J'ai moins que vous sujet d'accuser la Nature ;
 Car moi que courbe un papillon,
 A qui tout souffle est aquilon,
 Pour me défendre de l'orage,
 Pour m'épargner de moins souffrir,
 Je ne cherche pas l'abri de ce feuillage,
 Dont vous, pour qui tout est zéphyr,
 Couvrez toujours le voisinage,
 Et loin de naître à votre ombrage,

Je préfère, moi, le Roseau,
 De naître et vivre au bord de l'eau !
 Lorsque du Nord souffle la brise,
 Qui vous renverse et qui vous brise,
 Je n'ai qu'à me pencher bien bas ;
 Et tandis qu'il vous déracine,
 Vous dont l'Étoile est la voisine,
 Je ne ressens aucun fracas :
 Mais devant l'ouragan, je n'ai pas la folie
 De faire, ô Chêne, ainsi que vous...
 De refuser de fléchir les genoux...
 Je me courbe humblement et plie !
 Pliant ainsi, pliant toujours, moi, le Roseau,
 Je vis où périrait le Chêne le plus beau !

Et le Chêne orgueilleux répondit à l'arbuste :
 Cette façon de faire et de vivre, fort juste,
 Manque à mes yeux de noblesse, ô Roseau,
 Et part moins d'un grand cœur que d'un lâche
 [cerveau !

Quand nous avons, sous notre écorce,
 De la vigueur et de la force
 C'est pour en faire un noble emploi !
 C'est pour lutter contre l'orage,
 Toujours debout, bravant sa rage, !
 Et non pour plier comme toi,
 Roseau flexible et sans courage !
 Moi, Chêne, j'aime mieux combattre et succomber,
 Que de baisser la tête et toujours me courber !

Et quand un vent cruel sur nos fronts se déchaîne,
Que tout tremble et tout cède à sa puissante haleine,
 Qui donc ne trouvera plus beau
De résister ou de tomber, comme moi, Chêne,
Plutôt que de fléchir ainsi que toi, Roseau ?

ODE A NOTRE NOUVELLE CLOCHE

I

Oh ! sois la bienvenue en notre triste ville,
Toi dont la voix d'airain semble venir des cieus ;
Cloche qu'aucune main criminelle ou servile
 N'a fait vibrer pour de faux dieux !

Du tocsin alarmant, ton bronze vierge encore,
N'a pas, sur la Cité, répandu les terreurs ;
Et tu n'as pas, non plus, mêlé ton bruit sonore
 Aux chants des *Te Deum* flatteurs !

En des saluts honteux, tu ne t'es point souillée.
Devant aucun tyran tu n'as courbé le front ;
Tu n'as point invité la foule agenouillée
 A dévorer aucun affront !

On peut donc, devant toi, parler encore de gloire,
De cet amour sacré qui sauve les pays,
Du respect que l'on doit à la future Histoire,
 Comme aux aïeux évanouis !

Et puisque, dans les airs aujourd'hui tu t'élèves
Pour dominer Jacmel de ton haut piédestal,
Nous voulons que s'unisse, aux cris de tous nos rêves,
La voix claire de ton métal !

Nous voulons qu'elle soit l'écho pur de notre âme,
Une fibre vibrante attachée à nos cœurs,
Afin que dans l'azur, en tout temps, elle clame
Et notre joie et nos douleurs !

II

Tu ne dois, aujourd'hui, vibrer qu'avec tristesse
Puisque, dans un abîme immense de détresse,
Nous voici maintenant tombés ;
Ta voix, qu'on destinait à de splendides fêtes,
Doit tinter, aujourd'hui, comme un funèbre glas,
Jusqu'à ce que du ciel, il vienne des prophètes —
Si, parmi nous, il n'en est pas !

Car, nous avons perdu tout, hormis l'espérance —
Nos droits sacrés — les plus suprêmes biens —
Qui depuis les grands jours de notre Indépendance
Faisaient de nous des citoyens !

La pensée est, en nous, maintenant prisonnière,
Et ne peut, désormais, en montant vers les cieus,
Faire, au front de la foule, éclater la lumière,
En rayonnant à tous les yeux !

Et la parole d'or, son auguste interprète,
Étouffe bâillonnée en la même prison —
Et, du peuple outragé, la colère est muette —
Et tout est sombre à l'horizon !

Et, le vaisseau chargé de tes destins, Patrie,
Erre sans gouvernail, à la merci des flots !
Et, dans ces durs moments, pas une voix qui crie :
Debout ! les meilleurs matelots !

III

Jette donc tristement tes accents dans l'espace,
Ô cloche ! Il faut pleurer avec nous aujourd'hui,
Car Jacmel, héroïque au fond de sa disgrâce,
Trouve, en ton cœur, son seul appui !

Mêle à ton son pourtant un souffle de colère
Qui fasse les méchants vers Dieu se retourner.
Un de ces grondements de fureur populaire
Qu'on n'entend pas sans frissonner !

Car nous sommes lassés de souffrir, de nous taire,
Au point de croire, hélas ! que Dieu ne nous voit plus ;
Et que les vœux ardents qui partent de la terre,
Ne sont plus que des vœux superflus !

IV

Fais donc monter à lui nos voix avec la tienne,
Pour qu'à la fin, ô cloche, il ait pitié de nous ;
Et que bientôt, Jacmel, si malheureuse, obtienne
Ce qu'elle implore à deux genoux !

Et, quand ce jour béni, jour de joie et de fête,
Aura lui, dans le ciel, pour la pauvre cité,
Ô toi que pour vibrer, aujourd'hui l'on apprête,
Répands dans les airs la gaité !

Alors, aux quatre vents, sonne à toute volée
Pour que les vieillards même en deviennent joyeux,
Afin que des vautours la fête soit troublée,
Et qu'ils s'éloignent de ces lieux !

V

Si telle ne doit pas être ta destinée,
S'il faut prostituer ta voix dans l'avenir,
Souiller l'âme sonore à ton bronze donnée
Pour applaudir et pour bénir ;

Si tu dois saluer le crime et le parjure,
Ceux-là qui, dans les mains, ont des taches de sang,
Qui, sous les manteaux d'or, vont cachant leur souillure,
Dont les remords rongent le flanc,

Cloche, ne reste pas en ta tour, prisonnière,
Mais retourne au fondeur, en ta virginité,
Pour qu'il fasse de toi des croix pour la prière,
Des armes pour la liberté !

(Jacmel, 1899.)

ULTIMA VERBA

I

Déjà, déjà, pour nous sonne tristement l'heure
Des suprêmes baisers et des derniers adieux,
Où plus aucun espoir ne nous berce et nous leurre,
Où des biens les plus chers on détourne les yeux !

De nos bonheurs passés, il ne subsiste encore,
Comme un encens brûlant sur des débris sacrés,
Que l'Amour, tel qu'il fut au temps de notre aurore,
Unissant saintement nos cœurs désespérés !

Tout est anéanti de ce que nous aimâmes !...
Nos trésors de tendresse ont été dispersés !...
Et nous sentons, hélas ! dans le fond de nos âmes,
Saigner bien des liens cruellement brisés !

Durant l'orage affreux qui sur nous se déchaîne,
Nous n'avons pour appui, nous n'avons pour soutien,
Pauvres arbres penchés, dont la chute est prochaine,
Que nos rameaux unis... Toi, mon bras, moi, le tien !

Eh bien ! restons ainsi sous la foudre qui gronde,
Sans proférer d'outrage au ciel, jadis meilleur...
Qui laisse encore briller, en notre nuit profonde,
L'Amour, divin rayon, plus pur dans la douleur !

II

Lorsque des coupes d'or, dans l'ombre ou la lumière,
Pour d'autres que pour nous coule l'ivresse à flots,
N'en soyons pas jaloux !... Regardons en arrière...
Sans mêler à leurs chants le bruit de nos sanglots !

Dans ce passé riant qui flamboie et rayonne
A nos yeux, maintenant de tant de pleurs voilés,
Nous aussi, nous avons eu les biens que Dieu donne
Pour se faire bénir dans les cieux étoilés !...

Hélas ! comme pour nous, s'enfuirent pour les autres,
Les instants où l'on croit à l'éternel bonheur !
Ces coupes, dans leurs mains, sont sans doute les nôtres...
Où la liqueur peut-être a changé de couleur !...

Pourtant jours de jeunesse, inoubliables fêtes,
Qui ne verse une larme à votre souvenir ?
Qui de nous, quand les ans ont neigé sur nos têtes,
Vers vous, printemps enfuis, ne voudrait revenir ?...

Laisse encor sur ton sein reposer mon front pâle ;
Revivons ce passé si doux à nos amours ;
Et plus forts que le temps, trompons la loi fatale
Qui veut que les heureux ne le soient pas toujours !

CARL WOLFF

(Port-au-Prince, 1856.)

A publié dans les principaux journaux et revues du pays, souvent sous des pseudonymes, notamment celui de Carolus, des contes, des nouvelles et des vers émus et délicats, goûtés du public lettré. Son recueil de Fables locales sur des Proverbes créoles (1918, Port-au-Prince, Imprimerie de l'Abeille) fut bien accueilli.

Né à Port-au-Prince en 1856, commença ses études à l'Ecole Polymathique que dirigeait alors Louis Séguy-Villevalaix, les poursuivit au Lycée du « Prince Impérial » de Vanves et les acheva à Paris.

CONDOLÉANCE

Son cœur s'est donc fermé ! Ce n'étaient que mensonges,
Alors, tous ces serments d'un éternel amour ?
Et tu n'as que des pleurs, aujourd'hui que tu songes
A ce que fut ta joie en ce rêve si court !
Deux ans ! Oh ! que c'est peu, lorsqu'en visions roses,
S'évoquait l'avenir assurant le bonheur,
Et qu'on sentait en soi s'épanouir des roses,
A ce divin parfum que l'amour verse au cœur !
Des pleurs, rien que des pleurs ! Quelle détresse affreuse !
Tout fuit avec l'espoir que ton âme conçut,

Et tu portes en toi, profonde et douloureuse,
 La blessure qu'au cœur produit l'amour déçu !
 Et quand tombe la nuit, sous la nue obscurcie,
 Quand l'âme cherche une âme où bercer son émoi,
 Pauvre colombe, seule au fond du nid blottie,
 Tu refermes ton aile et tressailles d'effroi !
 Oh ! que j'ai peine, enfant, à t'entendre te plaindre,
 Toi, si riieuse ! Hélas ! j'ai senti ta douleur,
 Et je garde, d'avoir vu ta gaïté s'éteindre,
 Comme une impression de chant triste qui meurt !
 Comment te consoler ? Toute parole est vaine !
 J'épanche ma pitié dans ton cœur abîmé ;
 Reçois toute mon âme et mets-la dans ta peine ;
 Puisse nous moins souffrir ainsi d'avoir aimé !

RESSOUVENIR

Le parc a fleuri ; j'en viens portant dans l'âme
 Tout le ravissement de ces beaux jours, madame,
 De nos chers entretiens. Avez-vous oublié
 Ce jardin solitaire où de vive amitié
 Se lièrent nos cœurs ? Déjà vieille est l'histoire.
 Que n'emporte le temps ? Mais, de votre mémoire,
 Se peut-il qu'elle ait fui, l'exquise vision
 Des heures qui passaient dans la communion
 De nos esprits amis ? On s'est perdu, qu'importe ?
 Un passé de dix ans est-il donc chose morte !
 Moi, j'ai voulu revivre en ce matin si doux
 Les instants si charmants de nos chers rendez-vous.

A l'ombre du grand pin, tout enlacé de lierre,
Je suis venu m'asseoir sur le vieux banc de pierre,
Sous l'œil du dieu sylvain au sourire moqueur.
Quel trouble me saisit ! Oh ! qu'il battait, mon cœur !
Il me sembla vous voir en l'extase muette
De vos grands yeux rêveurs. Comme une eau qui reflète
Un coin d'azur du ciel, je revis ce regard,
Fidèle et pur miroir de votre âme sans fard ;
J'ai vu s'illuminer ces lieux de ce sourire
Si clair, si doux, si bon ! Que puis-je encor vous dire ?
Était-ce le passé ? Non. Tout, autour de moi,
Évoquait votre image, augmentant mon émoi.
Je me grisais des fleurs qui faisaient nos délices,
Œillets, roses, lilas, anémones, narcisses,
Fleurs aux parfums troublants, fleurs aux tons éclatants,
Fleurs de beauté, d'amour, sœurs de notre printemps !
Vous souvient-il encor des mûres du quinconce,
Ces mûres que j'allais vous cueillir dans la ronce ?
Des buissons d'aubépines où bouvreuils et pinsons
Mettaient des nids parmi les blanches floraisons
Et nous divertissaient de leurs gais babillages ?
Voici le clair jet d'eau qui baignait nos visages
D'une douche imprévue au caprice du vent,
Et voici le sentier où nous allions, rêvant
Sous la glycine mauve et sous le chèvrefeuille.
En ce doux clair obscur où l'âme se recueille,
Des parfums nous venaient comme d'un encensoir,
Et mon cœur s'enivrait du bonheur de vous voir.
Oui, c'était de l'ivresse, et quel motif avais-je ?

Je vous aimais sans doute, et comment vous aimais-je ?
 « Bannissons, disiez-vous, l'amour. Faisons serment,
 Entre nous, d'amitié. L'amour n'est qu'un tourment,
 Et mieux aime le cœur s'il n'est pas à la chaîne. »
 J'eus de vos yeux alors l'impression sereine
 D'une prière d'ange, et je me suis soumis :
 Vos désirs faisaient loi. Nous restâmes amis !
 Et pourtant, dans ce lieu tout plein de votre charme,
 A ces chers souvenirs m'est venue une larme.
 Si rien dans votre cœur n'est resté, si les ans,
 Par ce cruel oubli, me furent incléments,
 A cette larme, éveil de secrètes tendresses,
 J'ai ressenti l'espoir et toutes les ivresses
 Que, d'un mot, d'un regard, vous faisiez naître en moi.
 Qu'était-ce donc ? Comment définir mon émoi ?
 Oh ! ce trouble béni, que revient-il me dire ?
 La vie est fugitive et n'a qu'un seul sourire,
 Et je garde mon bien comme un droit au bonheur
 Pour avoir tant souffert ! Paix enfin à mon cœur !
 Et pardonnez : je viens de reflleurir mon âme
 Dans un rêve d'amour, en tout aveu, madame !

Fables locales sur des Proverbes créoles

LA REVANCHE DU CORBEAU

A l'esprit du renard si nous rendons hommage,
 Faisons cas du corbeau de nous trop méconnu.

Ayant pu chiper un nouveau fromage,
 L'oiseau s'en régalaît, sur l'arbre revenu.

Le renard reparut et lui cria : « Je gage
 Que ton chant est devenu bien plus beau ;
 Ne l'entendrais-tu pas ? — Volontiers, dit l'oiseau. »

Et, déposant avec grand soin, sur une branche
 Son fromage, il déclanche

De son gosier un long croassement.

« Ta voix ne me paraît plus si belle vraiment »,

Opina le renard. — Oui, j'en sais la cause.

C'est que sûrement

Mon chant s'accommodait alors de quelque chose

Qui vous manque. A bon entendeur

Salut ! Notre dernière histoire

Vit encore dans ma mémoire.

Et si pour vous, très aimable flatteur,

Cette aventure fut de digestion prompte,

Apprenez qu'il m'en est resté lourd sur le cœur.

Doux sont vos compliments, mon fromage est meilleur. »

Renard de repartir avec sa courte honte !

Jou pou sott ! jou pou l'esprit. Cé malè

Qui fait gé clè (1).

(1) Il est un jour pour la sottise, un jour pour la clairvoyance. C'est le malheur qui dessille les yeux (gé clè, yeux clairs).

TERTULLIEN GUILBAUD

(Port-de-Paix, 22 mai 1856.)

Emmanuel Edouard (1) (1860-1895) venait de publier ses jolies, correctes et assez froides Rimes Haïtiennes (Paris, 1882) et son Panthéon Haïtien (vers et prose, 1884), Thalès Manigat (1860), Les Antiléennes (1882), Solon Ménos (1859-1918), ses Mnémoniennes (Paris), Luzincourt Rose ses Soupirs (Paris), Edmond Héraux (1858-1920), ses Préludes (Paris, 1883), et Alfred de Musset était à la mode à Port-au-Prince. Les libéraux vaincus à Miragoâne (1883-1884), la paix des rues régnait de nouveau et il s'agissait de relever toutes les ruines stupides. Le lyrisme oratoire de Tertullien Guilbaud éclata dans les pièces éloquentes de Patrie (1885, Paris, L. Cerf), où il claironnait un beau rêve d'union, de paix et de lumière.

Pour dissiper l'erreur, en nuit noire amassée,
Je ferais en tous lieux rayonner ma pensée ;
Et je vous prêcherais à vous tous, citoyens,
Pour que règne la paix, l'oubli des torts anciens ;
La Justice, apaisant la vengeance farouche,
Aux partis affolés parlerait par ma bouche.

(1) Une *Anthologie* d'un siècle de *Poésie* Haïtienne ne peut forcément donner que l'essentiel, que le strict nécessaire.

Puis, dans mon vaste orgueil, je prendrais ton drapeau,
 Ô mon pays que j'aime, et monterais bien haut
 L'agiter dans l'azur, afin qu'au sein du gouffre
 D'où montent ses sanglots, l'esclave noir qui souffre
 Le voyant resplendir au-dessus de son front,
 Croie aux jours triomphants qui bientôt éclore !

Changeant bientôt de manière, il donnera en 1888, deux ans après Les Voix du Cœur (Paris) de Charles-D. Williams, Les Feuilles au vent (Paris, L. Cerf), d'une technique plus habile, d'une haïtianité délicate, et d'une finesse légèrement ironique, un peu dans le genre de Charles Le Goffic ou de Brizeux.

Signalons sa comédie satirique : Mœurs électorales et sa nouvelle indienne : « Higuenamota » (1876).

A fait ses humanités au Lycée Pétion de Port-au-Prince et son droit à Paris. Avocat au Cap-Haïtien. Inspecteur des écoles de cet arrondissement (1891-1894). Sénateur de la République (1900-1902). Ministre de l'Instruction publique et de la Justice (1911-1915), entama la réforme de l'enseignement. M. P. et E. E. d'Haïti à Paris (1916-1920) fut son représentant au Congrès de Versailles (1919), la République ayant déclaré la guerre aux Empires Centraux le 12 juillet 1918 (1).

(1) Le drapeau haïtien a été déposé à Verdun avec ceux des vingt autres nations alliées. L'armée française a compté 2.500 Haïtiens dans ses rangs.

COMME AUX BEAUX JOURS D'ANTAN

Ô muse, n'est-ce pas,
Gaie enfant des collines,
Que tes fines bottines
Gênent un peu tes pas ?

Que tu n'es pas à l'aise
Dans ce corset étroit
Qu'impose à ton sein droit
L'élégance française.

Et que tu souffres bien,
Toi qui n'es pas coquette,
De l'excès d'étiquette
Où le « bon ton » te tient ?

Il fut, ô ma brunette,
Un temps bien regretté
Où, de naïveté
Pleine, et toute jeunette,

Tu t'en venais, sans bas,
Pieds nus, — sous la tonnelle,
Où luit chaude prunelle,
Applaudir nos « sambas » ;

Où, relevant ta cotte,
Vive comme un lutin,
En courant, le matin,
Tu gravissais la côte...

Et ce qu'au fond des bois
Dit l'oiseau qui soupire,
Tu voulus le redire
En notre doux patois...

Conter sans artifice,
Sans pose et sans détours,
Les fantastiques tours
Du bonhomme « Malice » ;

Dire, pour nous charmer,
Comment la paysanne,
Qui n'est pas courtisane,
Vit, parle et sait aimer...

« Silence, péronnelle ! »
Fit un grave mentor,
Et toi-même eus le tort
De replier ton aile.

En des vers bien parlants
Faisant un rude esclandre,
Il te somma de « prendre
Le langage des blancs ».

(Vieille histoire connue
De ceux qui, comme toi,
Recevaient, sous sa loi,
Des leçons de tenue.)

Indocile à tout frein,
Au nez de ce grand homme,
Tu devais rire, en somme,
Et chanter ton refrain.

Mais craintive et timide,
Tu t'effrayas, hélas !
Et plus ne t'en allas
Courir dans l'herbe humide.

Revenant au bon ton,
Tu te serras la taille,
Dérobas, sous la faille,
Ton gracieux téton.

Ornas ta chevelure
De rubis éclatants,
Parlas du bout des dents,
Enfin changeas d'allure.

A dire franchement
Je te trouve l'air gauche
Sous ta folle débauche
D'or et de diamant.

Tu n'es plus bonne fille,
Et tu t'en vas marchant
Sur ta robe, n'osant
Plus montrer ta cheville...

Ah ! tu me plaisais mieux
Quand, le poing sur la hanche,
Tu passais sous la branche,
Lançant tes cris joyeux.

Dégrafe ton corsage,
Respire à pleins poumons,
Le souffle pur des monts,
L'air griseur de la plage !

Comme aux beaux jours d'antan,
Pieds nus, viens-t'en, ma belle,
Viens-t'en sous la tonnelle,
Où le bonheur t'attend !

BERTHITE

Petits pieds tout mignons, — des petits pieds d'enfant !
Petite bouche fine, au capiteux sourire,
Corolle épanouie où, folle abeille, aspire,
— Irrésistiblement — le baiser triomphant !

Petite taille souple et frêle, que le vent
 Courberait, si le vent, qui près d'elle soupire,
 Osait bien fort l'étreindre, en son fiévreux délire !
 Petits seins, que soulève un doux désir... souvent !

Petites dents cent fois plus belles que la perle,
 Que jette, en se brisant, la vague qui déferle !
 Petit nez retroussé, spirituel, railleur !

Sa main ? — Petite, mais divinement petite !
 Elle n'eût point, ma svelte et légère Berthite,
 En marchant, sous ses pas, fait souffrir une fleur.

ALLEZ-VOUS ME BOUDER

Allez-vous me boudier une semaine encore,
 Parce que je me suis mis à penser tout haut,
 Que vous êtes bien belle et que je vous adore ?
 Mais c'est être sévère un peu plus qu'il ne faut !

L'oiseau chante au buisson et ne se sent pas d'aise,
 Lorsqu'au front du matin luit le rayon vermeil :
 Pourquoi donc voulez-vous que mon âme se taise
 Quand s'ouvre votre œil noir, son splendide soleil ?

Laissez-moi vous aimer tout comme un enfant aime ;
 Riez, si bien vous plaît, quand je chante mon thème ;
 Et si je m'oubliais, n'en ayant pas le droit,

A prendre votre main pour y poser ma bouche,
Levez votre éventail, ô ma beauté farouche,
Et, sans plus vous fâcher, tapez-moi sur le doigt.

LÉGENDE

Dans la vallée ombreuse, où l'onde,
Parmi les « tchatchas » à fleur blonde,
Déroule en fuyant ses flots bleus,
Maïa, la brune fille, arrive.
Ses cheveux, crépés, onduleux,
Flottent en parfumant la rive...

Mais la fleur d'or
Tout bas murmure
Dans la ramure :
« Crains l'eau qui dort ! »

Le chaud soleil darde sa flèche ;
Et bien perfide est l'onde fraîche
Qui glisse sur les cailloux blancs,
A cette heure rude, inclémente,
Où, sous les rayons accablants,
Le val embrasé se lamente...

Et la fleur d'or
En vain murmure
Dans la ramure :
« Crains l'eau qui dort ! »

Partout dans le bois solitaire,
 Elle promène avec mystère,
 Ses grands yeux langoureux et doux ;
 Et bientôt la gente griffonne,
 Libre de tout voile jaloux,
 Dans sa beauté pure rayonne...

Mais la fleur d'or
 Toujours murmure
 Dans la ramure :
 « Crains l'eau qui dort ! »

Les bras tendus, au sein de l'onde,
 L'onde si bleue et si profonde,
 — Tel étend son aile l'oiseau
 Qui plonge dans l'azur limpide —
 Elle s'élance... Soudain l'eau
 Bouillonne en tourbillon rapide...

Et la fleur d'or
 Tout haut murmure
 Dans la ramure :
 « Crains l'eau qui dort ! »

Depuis, sa mère inconsolée,
 Errant le soir dans la vallée,
 Au flot la redemande en vain...
 Triste, sous le vent qui l'effleure,
 — Comme un glas lugubre, sans fin —
 Le « tchatcha » dans l'air vibre et pleure ;

Et la fleur d'or,
 Toujours murmure
 Dans la ramure :
 « Crains l'eau qui dort ! »

Et, tout bas, dans l'heureux village,
 On conte que le dieu volage
 Qui veille sur ces blancs galets,
 La voyant si belle, étant nue,
 Au fond des eaux, dans son palais,
 Emporta la vierge ingénue...

Mais la fleur d'or
 Toujours murmure
 Dans la ramure :
 « Crains l'eau qui dort ! »

(Feuilles au vent.)

TOUSSAINT-LOUVERTURE

A l'aspect de la flotte française (1802).

.....

 « Le Seigneur me tira, comme autrefois Moïse,
 De ces bas-fonds impurs où l'esclave croupit.
 Et j'ai pour mission, dans son cœur assoupi
 D'éveiller ces vertus dont la flamme électrise,

« J'ai déjà vu finir les injustes tourments :
 Déjà j'ai vu les miens redresser haut la tête :
 Déjà la liberté, leur sublime conquête
 Trouble leur sein ravi de longs frémissements...

« Et quel tyran frappé d'une étrange démence,
 Pense encor retrouver des êtres tout tremblants
 Dans un peuple grandi jusqu'au niveau des blancs,
 Rêvant un destin grand comme le ciel immense ?

« Ah ! ce n'est que trop vrai, ces vaisseaux que je vois,
 Ces vaisseaux dans leurs flancs ramènent l'esclavage...
 Se peut-il qu'en nos champs, du Commandeur sauvage
 Vienne encore tonner l'épouvantable voix ?

« Se peut-il que du bruit des chaînes que l'on rive
 Résonne encor l'écho de nos vallons en fleurs ?...
 Se peut-il que dans un destin gros de pleurs
 Mon esprit flotte ainsi qu'un navire en dérive ?

« Oh ! non, je combattrai. Les despotes m'ont dit :
 — Sur votre front pleuvront les faveurs de la France...
 Mais des Noirs, dans ma main, je tiens la délivrance :
 Si je trahis leur droit, je veux être maudit !

« Rangez-vous sous mon bras, nobles fils de l'Afrique !
 Dites si vous voyez pâlir notre flambeau :
 — Non, ce n'est qu'une éclipse, il renaîtra plus beau !
 Oh ! je sais que grande est leur force numérique.

« Grande aussi leur valeur ! Ces farouches guerriers
Qui savent à les suivre obliger la victoire,
Sans doute, en s'éloignant des rives de la Loire,
A leur patrie ont dit : « Tressez-nous des lauriers ! »

« Pourtant je ne crains pas, en leur livrant bataille,
De hâter pour les Noirs l'heure du talion,
D'opposer ma poitrine à ces cœurs de lion,
A ces soldats géants de mesurer ma taille !

« J'ai foi dans mon étoile et je serai vainqueur ;
Quand le péril lui jette un défi gros d'orages,
L'homme dont le cœur passe en hauteur les outrages,
Voit sa taille grandir au niveau de son cœur...

« Malheur à qui s'avance en nos gorges profondes !
Dans mes vastes projets, j'ai pour complice... Dieu !
Et je sens bouillonner dans mes veines en feu,
Ce pouvoir créateur qui fait surgir des mondes. »

(*Patrie.*)

MACDONALD ALEXANDRE

(Aux Cayes, août 1862.)

Garde en carton un volume de vers émus, Les Chants intimes, qui évoquent Eugène Manuel et François Coppée et où il extrait « la poésie des choses quotidiennes. »

Commença ses études au séminaire Saint-Martial (Port-au-Prince) et les acheva au Lycée Philippe-Guerrier des Cayes. Licencié en droit. Professeur (1881-1902). Député (1907-1914).

Fonda en 1891 la Bibliothèque de la Jeunesse et des Familles, détruite en 1911 par un incendie, la Petite Revue, organe littéraire (1891-1900) et contribua au développement de l'art musical dans sa ville natale. La poésie haïtienne à l'école et dans la famille, recueil de morceaux choisis à l'usage des écoles primaires et secondaires (en collaboration avec Arsène Chevre), est encore manuscrite.

LE CHANT DU DRAPEAU

C'est une âme que le drapeau,
Immortelle comme notre âme.
Il guide au combat, il enflamme
Et dans la lutte, il est plus beau :
C'est une âme que le drapeau.

C'est une âme que le drapeau.
A ses pieds, vient mourir, en fête,
Le régiment, tambours en tête,
Sans une plainte, et le front haut ;
C'est une âme que le drapeau.

C'est une âme que le drapeau.
Oui, le drapeau, c'est la Patrie
Que nous aimons, même meurtrie !
Pour nous, qu'est-ce alors le tombeau ?...
C'est une âme que le drapeau.

LE RETOUR DES CHAMPS

« Longue vie au bon laboureur. »

G. LAFENESTRE.

C'est le soir. Les chemins sont bruyants de chansons ;
Le soleil a fermé tout net ses grands yeux rouges ;
L'insecte s'est blotti dans les profonds sillons ;
En la plaine, plus rien ne bouge.

Les paysans au pas lourdement cadencé,
Par groupes regagnent leur demeure rustique,
Jetant à l'unisson, au ciel violacé
Leur couplet grivois et rythmique.

Déjà la nappe est mise. Au seuil la femme attend.
Des enfants sont venus portant des panerées
Débordantes de fruits d'un jaune d'or tentant :
Blonds ananas, figues dorées.

L'homme est rentré, content de l'effort accompli.
 Et, puissance du rêve ! Sublime merveille !
 Il aura vu, la nuit, tout de gerbes rempli,
 Le champ ensemencé la veille !

VIEILLE FILLE

« Oh ! ne l'interrogez pas,
 En levant les yeux sur elle ! »

Eug. MANUEL.

Elle n'en parle plus, son âme en est guérie ;
 Avec l'âge est venu le grand apaisement ;
 De l'amour la source en elle n'est point tarie,
 Mais plutôt refoulée, et courageusement.

Toute jeune, elle avait, un jour de rêverie,
 Choisi le mari qu'elle eût aimé follement ;
 Ce qu'elle caressa son rêve — ô l'ironie !
 Bouton d'or resté sans épanouissement !

C'est fini. Maintenant, son âme en est guérie.
 Broyé son idéal ! elle en a pris le deuil
 Et marche désormais sans trouble dans la vie.

Paix à la vieille fille ! honneur et bon accueil !
 Aimons-la, plaignons-la, cette fleur de tendresse
 Qui pâle, lentement, se meurt de sécheresse !

JEUNES FILLES

Au foyer familial, elles sont sept, je crois,
Toutes aidant du mieux les bons vieux père et mère ;
Car rudes sont les temps, et pour porter la croix,
Il faut que plus d'une âme unisse sa misère.

Et chacune s'active en sa petite sphère,
Combine, s'ingénie à faire ce *que dois*.
L'une est cuisinière, une autre ménagère ;
Ainsi l'on vit, l'on va sans plainte dans la voix.

Quand la tâche est remplie on passe à la toilette ;
Corsages, boléros, mainte jupe coquette
Sont tirés des rayons parfumés de muguet.

La romance jaillit de leur voix de sirène...
Mais la mère est songeuse et le père inquiet ;
Car, déjà, pour plus d'une a sonné la trentaine !

RONDE D'ENFANTS

Regarde. Sur un pied la bande
Sautille, clamant un refrain ;
Ces bambins, pour leur sarabande,
Se tiennent en rond par la main.

Une idéale clarté dore
De ses reflets leurs fronts, leurs yeux
Frais comme les fleturs de l'aurore ;
Ces angelets, qu'ils sont heureux !...

C'est aux enfants qu'échet la joie,
Le rire sonnante, tel un cor :
Qu'importe la douleur qui ploie !
Leur rire perle en gerbes d'or.

C'est pour eux que l'oiseau bleu chante,
Que la fleur s'irise là-bas ;
Même si la vie est méchante,
L'enfance rit et ne sait pas...

Regarde. Sur un pied la bande
Sautille, clamant un refrain ;
Ces bambins, pour leur sarabande,
Se tiennent en rond par la main.

LOUIS BORNO

(Port-au-Prince, 20 septembre 1865.)

L'actuel Président de la République, qui se distingue par la plénitude de ses vers d'amour et la sonorité de ses poèmes de chrétien social, n'a pas réuni ses poésies en volume.

Code civil annoté (1892) ; Code de commerce annoté (1910) ; Études juridiques dans la Revue de la Société de Législation. *Une brochure* : La Crise morale ; *direction du journal politique* Patrie, sous la présidence du Général F. Hippolyte ; *collaboration à* La Fraternité, etc., à des revues, La Jeune Haïti, La Ronde, etc. *Conférences au Cercle catholique de Port-au-Prince.*

Né le 20 septembre 1865 à Port-au-Prince, M. Borno y fit ses études à l'École Polymathique et au Petit-Séminaire des Pères français du Saint-Esprit. Licencié en droit de la Faculté de Paris, avocat à Port-au-Prince et professeur à l'École de Droit ; chargé d'affaires (1899-1903), puis ministre plénipotentiaire (1903-1908) près le gouvernement dominicain ; membre du Tribunal arbitral de La Haye ; juge au Tribunal de cassation (1912-1914), ministre des Relations extérieures (1908, 1914-15-16) ; ministre des Finances et du Commerce (1918) ; directeur de l'École nationale de Droit (1919-1922) ; président du Comité haïtien de l'Alliance française (1919-1922) et enfin le 10 avril 1922, élu par le Conseil d'État, vu l'absence des Chambres Législatives, Président de la République pour quatre ans.

MARBRE ET VERS

I

Sur le marbre orgueilleux que son poing violente,
Farouche, le sculpteur s'est acharné sans trêve.
Il est vainqueur, enfin ! L'Idéal qui le hante
Est là, vivant, captif ! Oui, le voilà, son rêve !
Son rêve qui se dresse et palpite et rayonne !...
Mais hélas ! l'heure fuit, le temps passe et moissonne,
Et le marbre déchu n'est plus qu'un bloc de pierre.

II

Plus puissante, ô Poète, est ton œuvre idéale !
Car le dur métal où tu sculptes ta chimère,
L'amour, l'espoir, le bien, la gloire triomphale,
C'est l'immortel métal, c'est l'or incorruptible,
L'or des Mots, le Verbe fulgurant et sonore.
Vainement l'heure fuit. Sur son socle infrangible,
Ton rythme souverain trône, nimbé d'aurore !

(Santo-Domingo, 25 octobre 1900).

CLAIR DE LUNE

Calme divinité, trônant sur son pilastre,
 Sur mon cœur asservi règne sa beauté brune.
 Elle a de grands yeux doux, noirs comme un ciel sans
 (astre.
 Elle a de grands yeux noirs, doux comme un clair de lune,
 Toujours sombres, toujours doux. Et c'est comme un
 (clair
 De lune qui serait noir.

LES BAGNES

Dans un lieu quelconque des ténèbres !

V. HUGO.

I

Rêve

Le cachot surgissait, énorme. Où ? Je l'ignore.
 Oscillant lourdement sous les houles de l'air,
 Dans le vague du Rêve où je le vois encore,
 Fauve, il dresse l'orgueil de ses membres de fer.

Là s'exaspère un peuple illustre que dévore
 L'implacable désir du soleil, du ciel clair,
 La nostalgie immense et folle de l'aurore...
 Ils sont là, dans ce piège infâme, en cet enfer,

Tordant leurs bras, hagards, éperdus, plus tragiques
 Que tous les torturés des géhennes antiques.
 Et tandis que du front ils frappent les barreaux,

 Qu'ils brisent sur le fer leurs poignets intrépides,
 Lui, le ténébreux Monstre où pleurent ces héros,
 Triomphe, en le dédain de ses muscles solides.

II

Réalité

Il est de hauts Esprits que l'orgueil aveugla.
 Ils ont voulu saisir, dévoilée, asservie,
 La toute Vérité, cachée en l'au-delà.
 Ils sont les tourmentés du bagne de la Vie.

Oh ! qui délivrera ces grands et fiers damnés ?
 Quel Christ mystérieux sera donc leur Messie ?
 Car il ne se peut pas qu'ils soient abandonnés,

Ô clarté, ces esprits que ton mal supplicie ;
 Car s'ils sont, Vérité, captifs de la douleur,
 C'est que ton fol amour leur flagelle le cœur...

III

Et ces esprits sont là, dans l'antre du problème !
 Ils scrutent l'invisible ! Ils ont le mal de Dieu !
 Les yeux obstinément ouverts, la face blême,
 Ils dardent sur la nuit leurs prunelles de feu.

« Au secours, Spinoza, Kant ! Par quel stratagème,
 Par quel signe, forcer le Mystère à l'aveu !
 A nous, Socrate, Hegel, Leibnitz, groupe suprême !
 Déchirez ce rideau d'Isis, le grand ciel bleu. »

Et tandis que leur âme, en proie à la torture,
 Assaille éperdument de ses cris l'infini,
 Pas un frisson n'émeut l'impassible Nature,

Rien ne trouble l'oiseau qui chante au bord du nid !
 Oh ! toi qui dois sauver ces damnés de la vie,
 Oh ! quand donc viendras-tu, Mystérieux Messie.

(Novembre 1889.)

QUESTION SOCIALE

« *Ils m'ont haï sans cause.* »

(Saint JEAN, XV, 25).

I

Ô Christ, les faux savants, parmi leurs vains éclats,
 Aveugles, t'ont jeté, comme un défi, leurs haines.
 La Sainte Vérité que tu nous révélas,
 L'Évangile épandu de tes lèvres sereines,

Tes exemples divins déroulés sous leurs yeux,
 Ô Maître, tes leçons graves et fraternelles,
 Ton cœur si secourable et doux aux malheureux,
 Urne de paix tendue à nos soifs éternelles,

Le sanglant diadème où ton front se meurtrit,
Ton martyr, la croix, les clous, ton dernier cri,
Rien, hélas, n'a touché leur stupide colère.

Ils ont prêché les champs, harangué les cités,
Et fous d'orgueil, chassant de partout tes clartés,
Amassé leur venin dans l'âme populaire.

II

Mais voici que soudain l'arbre a donné son fruit;
Ils ont dit à l'enfant, ils ont dit à la femme,
A l'ouvrier, au riche, au pauvre, à tous que l'âme
Est un vain mot, que Dieu n'est qu'un mythe qui fuit

Devant le regard calme et profond de l'Idée,
Une chimère, un songe éclos dans nos frayeurs.
Eh bien ! la foule a cru. La voilà fécondée
Par vos doctrines, fiers savants, nobles penseurs !

Et l'Europe aujourd'hui chancelle, épouvantée
De voir — hurlant, terrible ainsi qu'une montée
De lave — le courroux du peuple des Souffrants !

Ce peuple avait son Christ, Pain de Concorde, Eau Vive.
Il n'a plus rien ! Or, vous êtes vainqueurs, très grands,
Tout puissants ! Parlez. Il veut vivre, il faut qu'Il vive !

GEORGES SYLVAIN

(Puerto-Plata, Dominicanie, 2 avril 1866.)

Féconde collaboration à nombre de revues et de journaux haïtiens, entre autres : La Revue de Législation, La Ronde, La Vérité, Le Bulletin de l'Instruction Publique, Le Nouvelliste, Haïti littéraire et scientifique, La République (1917), Le Courrier Haïtien (1920), quotidien anti-américain de M. Jolibois fils. Direction de Patrie (1915). A publié l'Œuvre morale (conférence) ; Confidences et Mélancolies (1901 Paris), volume de vers précédé d'une remarquable notice sur la poésie haïtienne ; Cric ? Crac ? (1901, Paris), fables de La Fontaine racontées par un montagnard haïtien et mises en vers créoles savoureux ; Morceaux choisis des Auteurs haïtiens (prose et vers, 2 vol., 1904, Port-au-Prince), en collaboration, ouvrage couronné par l'Académie française (1905) ; Un recueil de Causeries sur la lecture (1908, Port-au-Prince). Sa production critique est intéressante. Ses conférences et ses discours prononcés à Paris et dans le pays n'ont pas été réunis en volume. M. Sylvain a contribué à faire paraître Les Années Tendres et les Poèmes de la Mort d'Etzer Vilaire et les Sonnets-Médaillons d'Edmond Laforest dans la Collection des poètes français de l'Étranger, publiée sous la direction littéraire de M. Georges Barral. Son style se distingue par sa

correction, son élégance, sa clarté. M. Sylvain est un des apôtres d'une littérature haïtienne utilisant « la langue créole ».

Né le 2 avril 1866, en Dominicanie, d'une famille originaire de Port-de-Paix, Département du Nord-Ouest, il acheva au Collège Stanislas (Paris) ses études secondaires, commencées à Port-au-Prince, au collège Saint-Martial. Attestation d'études supérieures à la Faculté des lettres et licencié en droit de la Faculté de Paris. Avocat. Professeur à l'École de Droit de Port-au-Prince. Chef de division au département de l'Instruction publique (1894-1896). Juge au Tribunal de cassation (1900-1909). M. P. et E. E. d'Haïti à Paris et au Vatican (1909-1911). Officier de l'Instruction publique. Officier de la Légion d'Honneur et membre de la Société de Sociologie de Paris, élu en remplacement d'Anténor Firmin. Bâtonnier de l'Ordre des Avocats de Port-au-Prince (1923.)

Depuis 1920, administrateur-délégué de l'Union Patriotique d'Haïti, association nationaliste anti-américaine, forte de plusieurs milliers d'adhérents et fondée dans le but de « travailler dans une étroite union, par tous les moyens pacifiques, à hâter le moment où le peuple haïtien recouvrera sans équivoque la direction de ses destinées, et reprendra, sous sa responsabilité propre, la faculté intégrale de gérer lui-même ses affaires en pleine souveraineté, en pleine indépendance. » M. Sylvain a contribué à la fondation de la Société de Législation, de la Société des Amis du Théâtre, de l'Œuvre des Écrivains haïtiens. Ancien délégué général de l'Alliance française à Haïti.

LES VAGABONDS

Les pauvres chiens errants, les chiens qu'on abandonne,
Et qui vont mendiant un regard d'amitié
Dans tous les yeux, hélas ! sans attendrir personne,
Ont toujours eu le don d'émouvoir ma pitié ; -

Et pour en avoir vu quelquefois sur la route
Passer, j'ai le cœur triste encore en ce moment.
Comme un soldat blessé, qu'une armée en déroute
Roule dans le torrent de son effarement,

Ils courent, allongeant leur patte endolorie.
Leur toison, qu'une douce et caressante main
Jadis peignait peut-être avec coquetterie,
Flotte lugubrement aux ronces du chemin.

Avec leur col pendant et leur échine basse,
On les dirait honteux de leur abjection,
Pour franchir une cour, traverser une place,
Quels regards de côté, quelle hésitation !

Ils se glissent, furtifs, et, frôlant les murailles,
Disparaissent, tandis que s'exhale en brouillard
Le parfum capiteux des chaudes victuailles...
Pas de nom, pas de gîte ; ils mangent au hasard,

Ranimant leur vigueur pour un plus long supplice.
 Vainement la forêt, où s'égareront leurs pas,
 Offre à ces bohémiens son ombre protectrice :
 Le repos les attire et ne les retient pas...

Partout la même angoisse humecte leurs paupières,
 S'ils s'attardent au seuil d'une ferme, contre eux
 Chacun s'arme à l'envi de bâtons et de pierres ;
 S'ils tentent d'aborder leurs frères plus heureux,

La meute les pourchasse avec des cris de haine
 Et s'acharne en hurlant sur ces tristes vaincus
 Jusqu'à l'heure où, les reins brisés, à bout d'haleine,
 Ils tombent, et du coup ne se relèvent plus !

Or l'homme, qui de loin voit s'accomplir ce crime,
 S'en va du même pas, disant : « Ce n'est qu'un chien ! »
 — O pèlerin du rêve, ô vagabond sublime,
 Poète, sois-leur doux : Car leur sort est le tien !

PERSPECTIVE

Dans la molle langueur des tièdes soirs d'été,
 — Tandis qu'à l'horizon tremble encor la clarté
 Du soleil fugitif — souvent, d'un pas tranquille,
 Je reprends, par les bois, le chemin de la ville.
 Comme l'onde qui dort au milieu des roseaux,
 L'heure coule sans bruit. Sur la nappe des eaux
 Où l'ombre des grands bois vaguement se reflète,
 Le crépuscule étend sa brume violette.

Un frisson court dans l'air, furtif comme un adieu.
Les palmistes debout, dressant vers le ciel bleu
Leur fier profil, l'aboi lointain d'un chien de garde,
Un passant attardé, qui s'arrête, et regarde
La fuite d'une chèvre au fond des noirs halliers,
Ces spectacles, ces bruits qui me sont familiers,
Il semble que soudain leur charme se révèle
Dans cette paix du soir presque surnaturelle !
Et le jour sans rayons à mon rêve apparaît
Sous les traits d'un vieillard au sourire distrait,
A l'œil trouble, au front las, qui, penché sur la terre,
Comme au bord de la route un arbre centenaire,
Y voit l'ombre s'épandre en flots calmes et lourds,
Et songe que demain, et plus tard et toujours,
Tenant un doigt posé sur ses lèvres mi-closes,
La Nuit lui voilera le mystère des choses...

(Port-de-Paix, 1895.)

CRÉPUSCULE

Le jour baisse. A loisir, de l'air frais je m'enivre.
Comme un duvet d'oiseau ballotté par le vent,
Sous le souffle du cœur mon esprit va rêvant,
Prisonnier du réel que le rêve délivre.

Sur la place, où tantôt on voyait fourmiller,
Alerte et bourdonnant, l'essaim des paysannes,
Voici le défilé pacifique des ânes,
Qui reprennent, chargés du fardeau familial,

L'âpre chemin des monts, dont la cime se dresse
A l'horizon lointain, là-bas, vers le ciel gris.
Bien que dans leurs regards vaguement attendris
Vacillent par instants des lueurs de détresse ;

Que la faim et la soif frissonnent dans leurs flancs ;
Que sous le poids des coups, dont retentit peut-être
Leur pensée en travail qui s'efforce de naître,
Le sol semble manquer à leurs pas chancelants,

Ils vont, insoucieux de l'ignorance humaine,
Semant par les sentiers où s'égoutte leur sang,
Aux funèbres clartés du soleil pâlisant,
Leur dévouement candide et leur bonté sereine !

Or, martyrs et bourreaux, ânes et paysans,
— Frères par la douleur — se lèguent d'âge en âge
Et des pères aux fils, un semblable héritage
De misère et d'effroi. Depuis quatre-vingts ans,

C'est aux mêmes chemins la même multitude,
— Qui de la main du Maître a pareillement peur, —
Pêle-mêle roulant vers le même labeur,
Que doit payer demain la même ingratitude !...

— Oh ! qui donc nous dira si le voile des cieux
Ne cache pas un jour plus chargé d'épouvante ;
Ou si, perçant la nue épaisse et décevante,
L'arc-en-ciel du matin va surgir à nos yeux ?...

Mais la ville assourdit ses murmures sans nombre.
 La dernière lueur du jour s'évanouit.
 Au fond des airs muets, comme un voleur, la nuit
 Se glisse à pas furtifs, couvrant tout de son ombre.

L'immense horizon fume, ainsi qu'un encensoir.
 Un doux calme s'épand sur la terre assombrie,
 Tandis que, l'œil distrait, je suis ma rêverie,
 Qui se perd lentement dans la brume du soir.

(*Confidences et Mélancolies*, Port-au-Prince, 1895.)

RANMIÉ AC TI ZOUÉZEAUX

Longtemps, longtemps,
 Té gangnin gnou vié ranmié,
 Vié, vié !
 Tett li té vini tout blanc,
 A foç'li té voïagé.
 Sou la-tê, nan point gnou viç',
 Gnou doub, gnou feintt, gnou coup-d'-ba,
 Qui té prend sou grand-moun'là.
 Connin tropp, pas bon. Con ça
 L'esprit li té toujou triss...

— Gnou jou, étant li nan lè,
 Li ouè nan gnou champ coton
 Gnou tonton,

Qui, caché pou tett chalè
 En bas gnou grand chapeau-paill,
 T'apé simain gnou bagay'
 Fin, fin... Con pou t'a dit
 Piti-mi.

Ranmié fait gnou tou pa déyé,
 Proché, posé... vancé nett ;
 Louvri gé, souqué tett :
 « Mauvé Zaffé ! »

Sans pèdi temps, li volé
 Sou gnou pié bois-cheinn, rhélé
 Côté-là toutt ti zouézeau,
 Et pi, lo yo toutt semblé,
 Dit con ça : « Ti moun' moin yo
 Moin si rainmain,
 Ti moun' ! Zott ouè ça qui nan main
 Nhommm qu'apr' allé là-bas lâ ?
 Cé gnou grainn zhèb moin connin.
 Blancs, avec ça,
 Lo ça poussé, vini bel,
 Fait gnou qualité ficel
 Pi fo passé latangnin,
 Passé pitt, passé zorin.
 Yo tressé li bien tressé,
 Jouq'temps li bail gnou privié
 Longg ! laj ! — sans boutt ! — blancs yo tann
 Pou prend zouézeau.
 Mé zenfant,

Couè moin, pin'ga tann
 Lô zhèb va fini grand,
 Pou empêché li levé !
 Becqué grainn yo : pas misé !
 A lhè qui lé, yo ra tè,
 Con di ri sou gnou laïo,
 Cé va plaisi mangé yo !
 Si zott vlé paré malhè,
 Profité quand yo con ça ! »

Atô, bon matin ça-là,
 Té fait gnou ti temps clè,
 Sans nuaj', ni gros soleil.
 Doussment, com'si li tè pè
 Lévé branch'yo nan sonmeil,
 La briz' t'apé soufflé.

Lô ranmié fini palé
 Ti zouézeau yo prend chanté :
 « Cui ! cui ! cui ! Ça l'apé dit ?
 Cui ! Cui ! Coté li soti ?
 Laissez bon mangé nous rainmain,
 Pou valé grainn nous pas connin ?
 Alà t'a bobass !
 Grand moun', pas prend nous fait faç !
 Cui ! Cui ! Côté li soti ?
 Cui ! Cui ! Cui ! En-nous ri li ! »

Jou passé.

Tout pa'tout, zhèb commencé

Crévé nan tè. Ranmié

Tounain sou pié bois-cheinn-là :

« Mé Zenfant ! li p'encô trô tã.

Çé pou bien zott m'apé palé.

N'impott qui bagay' qui rivé,

Ça ça fait moin' ?

Moin vié dija ; et pi,

Moin vallé viv'gnou lott pays !

Main pou zott qui tout piti,

Qui pas capab' volé bien loin,

Zhèb ça yo qu'apé fait tett,

Si zott pas pressé raché yo,

Sans tambou ni trompett',

Anvant fléch'yo monté pi rhaut,

Çé lan-mô ! ». Toutt ti zouézeau

Nan bois-là mété cuippé :

« Alà grand moun' qui rainmain

Palé pou pas dit angnin !

Tonton, pouqui ou pas pé ?

Nous cé gnou bann bef pêt-ett,

Pou fait nous mangé zhèb vett ! »

Ça qui té doué rivé, rivé.

Gnou bon coup, zhèb lévé.

Ranmié-là, sans posé,

Dit yo : « M'apr'allé, mé z'enfant.

Ça qui v'lé viv' suiv' moin pi bas. »

Fois cila-là, yo toutt prend

Rhélé nan tett grand moun'là :
 « Ou vini encô, tonton ?
 Allé chimin ou ! zaffè
 Cabritt pas zaffè mouton :
 Nous va fait ça nous doué fait.
 Ou nui moun' trop' à la fin ! »

Ça yo fait ? Nan privié,
 Nan carabann, nan pèlin,
 Douvant gé ranmié,
 Yo tombé gnoun'après lott.

Ti moun', malhè yo, pou zott
 Cé gnou leçon.
 Quand vié moun' apé palé,
 Louvri z'oreill pou couté !
 Couté, cé remèd cō ! Pouesson
 Soti nan d'leau, li dit :
 « Caïman malad ! » Couè li !

(Cric ? Crac ?)

LE RAMIER ET LES PETITS OISEAUX

Au temps jadis,
 Il y avait un vieux ramier,
 Très vieux.
 Sa tête était devenue toute blanche,
 Tellement il avait voyagé.

Ici-bas il n'est pas un mauvais tour,
Une carotte, un piège, une fourberie
Qui pût atteindre le vieillard.

Il n'est pas bon d'en savoir trop long : aussi
Son esprit était-il toujours triste...

— Un jour, des airs où il était,

Il vit dans un champ de coton

Un bonhomme

Qui, abrité à cause de la chaleur

Sous un large chapeau de paille,

Était occupé à semer quelque chose

De bien menu, comme qui dirait

Du millet.

Le ramier fit un tour en arrière,

S'approcha, se posa, avança tout à fait,

Ouvrit les yeux, secoua la tête :

« Mauvaise affaire ! »

Sans retard il s'envola

Sur un chêne, appela

De ce côté tous les petits oiseaux,

Et quand ils furent tous réunis,

Dit ceci : « Mes enfants,

Mes bien-aimés,

Voyez-vous ce qui est dans la main

De l'homme qui s'en va par là-bas ?

Ce sont les graines d'une herbe que je connais.

Les blancs avec cela,

Quand cela a poussé, que c'est devenu beau,
Font une espèce de ficelle
Plus forte que le latanier,
Que le pite, que le *sorain*.
Ils la tressent comme il faut,
Jusqu'à ce qu'elle donne un épervier
Long ! large ! sans fin, — que ces blancs tendent
Pour attraper les oiseaux.
Mes enfants
Croyez-moi, gardez-vous d'attendre
Que l'herbe ait fini de grandir.
Pour l'empêcher de germer,
Becquetez ces graines sans retard !
Maintenant qu'elles sont au ras du sol,
Comme du riz sur un *laïo*,
Ce sera plaisir que de les manger.
Si vous voulez éviter une catastrophe,
Profitez du temps où elles sont ainsi ! »

— Et donc, ce matin-là,
Il faisait un petit temps clair,
Sans nuages, ni frais soleil.
Doucement, comme si elle craignait
D'éveiller les branches en sommeil,
La brise soufflait.

Quand le ramier eut fini de parler,
Les petits oiseaux se prirent à chanter :
« Cui ! Cui ! Cui ! Que vient-il dire ?
Cui ! Cui ! Non ! Mais d'où sort-il ?

Laisser la bonne nourriture que nous aimons,
 Pour avaler des graines que nous ne connaissons pas,
 Quels nigauds serions-nous !

Vieillard, ne te moque pas du monde !

Cui ! Cui ! Non ! mais d'où sort-il ?

Cui ! Cui ! Cui ! Gaussons-nous de lui ! »

Le temps passa.

Partout les herbes commençaient

A crever la terre. Le ramier

Retourna sur le chêne :

« Mes enfants, il n'est pas trop tard !

C'est pour votre bien ce que j'en dis.

Quoi qu'il arrive,

Que voulez-vous que cela me fasse ?

Je suis déjà vieux ; au surplus,

J'irai vivre dans un autre pays.

Mais pour vous, qui êtes tout jeunets,

Qui ne pouvez voler bien loin,

Ces herbes dont la tige point,

Si vous ne vous hâtez de les arracher,

Sans tambour ni trompette,

Avant que cette tige s'élève davantage,

C'est la mort ! » Tous les petits oiseaux

Qui étaient dans le bois se mirent à *cuipper* :

« En voilà un vieux qui aime

A parler pour ne rien dire !

Bonhomme, pourquoi ne pas vous taire ?

Nous sommes apparemment un troupeau de bœufs

Pour nous faire manger de l'herbe verte ! »

Ce qui devait arriver arriva.

Un beau jour l'herbe leva,

Le ramier, sans se poser,

Leur dit : « Je m'en vais, enfants,

Que ceux qui veulent vivre me suivent plus bas ! »

Cette fois, tous se prirent

A interpeller à grands cris le vieillard :

« C'est encore toi, vieux bonhomme !

Va-t'en ! Les affaires

Du cabri ne sont pas celles du mouton.

Nous ferons ce que nous avons à faire.

C'est trop ennuyer les gens, à la fin ! »

Que firent-ils ? Dans les éperviers,

Dans les *carabanes*, dans les lacets,

Sous les yeux du ramier,

Ils tombèrent l'un après l'autre.

Enfants, que leur malheur vous soit

Une leçon !

Quand les vieux parlent,

Ouvrez l'oreille pour écouter !

Écouter, c'est le salut du corps ! Si un poisson

Sorti de l'eau, vous dit

Que « le caïman est malade », croyez-le !

(Traduction de l'auteur.)

ARSÈNE CHEVRY

(Port-au-Prince, 14 juillet 1867 — 16 février 1915.)

Les Areytos (1892) *poèmes indiens*. Les voix perdues (1896). Les voix du centenaire (1905), *poèmes héroïques où palpite, sans déclamation, une âme pleine de l'amour du sol natal*. *Inédits* : *Causeries sur la Littérature haïtienne* ; *saynètes créoles* ; La poésie haïtienne à l'école et dans la famille, *en collaboration avec Macdonald Alexandre* ; *plusieurs cahiers de beaux vers évocateurs et même profonds qu'il retouchait sans cesse*.

Né à Port-au-Prince le 14 juillet 1867, y fit ses études en partie à Saint-Martial. Soldat. Employé au département de l'Instruction publique ; professeur de 4^e (1912), puis de rhétorique au Lycée Pétion (1914-1915) ; Directeur du Devoir en 1902 et du Bulletin du Commerce en 1904. « On ne verra plus passer ce frêle et doux poète, mince, court, comme effacé, qui portait cependant une âme d'acier qui ne plia jamais. Il laisse des vers délicats et travaillés, toujours issus de la plus pure inspiration », écrivait Clément Magloire au lendemain de sa mort.

LE PORTE-DRAPEAU

I

N'entends-tu pas sur la colline
Le tambour ?... Oui le tambour bat ;

Écoute, Mère... Ah ! Dessaline
Appelle les Noirs au combat !
Mon fusil !

— Non, reste ici, Pierre !
Songe que tes jours sont à moi !
Les Blancs m'ont déjà pris ton père,
Mon unique espoir est donc toi !

— Mon père, du fond de sa tombe,
M'a parlé ; je dois le venger !

— Mais que peux-tu, pauvre colombe,
Contre les vautours, l'Étranger ?

— Que fait la digue aux avalanches,
La force aux virils désespoirs ?

Non, le tombeau des hordes blanches
Sera le sol brûlant des Noirs !

Lorsque le courage et la haine
Sont enracinés dans un cœur
De nègre, il peut avec sa chaîne,
Terrasser, broyer l'opresseur !

.....
.....
— Seul fils ! et mes pleurs, ma prière,
Mon vieil âge sont superflus !
Il est parti quand même... et Pierre
Peut-être ne reviendra plus !

II

L'aube éclore sur les sommets des Gonaïves
 Dore le front bronzé d'un des nouveaux convives
 De la civilisation.

C'est la fière Haïti dont le cri d'aigle vibre,
 C'est le troupeau d'hier qui, sur sa terre libre,
 Se transfigure en nation !

Couverts de cicatrices et blancs de poussière,
 Tous rayonnent là, ces beaux géants de Vertière,
 De Charrier, des Trois-Pavillons !
 Pierre, saintement, porte comme des reliques
 Les loques du drapeau criblé de trous épiques
 D'où semblent sortir des rayons !

Parmi les baïonnettes qui brillent sans nombre,
 Une femme à cheveux blancs s'en va, telle une ombre.
 Elle fouille les rangs des yeux,
 Palpitante d'émoi, d'inquiète espérance :
 Puis, voyant soudain Pierre, elle saute, s'élance
 Au cou du soldat radieux.

« Ah ! voilà mon Pierre s'écrie
 La Négresse folle d'amour,
 — Tu me donnes une patrie !
 — C'est toi qui m'as donné le jour,
 Et j'ai de mes aïeux toute l'âme aguerrie ! »

Et le drapeau versait la gloire de ses plis
 Sur le groupe enlacé de la mère et du fils.

LES AIGLES

Les aigles assemblés sur la plus haute cime
Entre eux parlaient ainsi, hautains, gonflés d'orgueil :
« Nous sommes de la terre et, cependant, sublime,
Notre envergure atteint de l'Infini le seuil.

« Le Mont natal qui vit croître nos ailes,
N'a pu nous retenir sur son faite vermeil ;
Tous nous allons plonger le feu de nos prunelles
Dans l'étincellement de ton orbe, Soleil !

« Nous allons aux confins des horizons voir l'Aube
Sortir des cachots noirs de la Nuit, notre essor
Frôle légèrement la bleue et vieille robe
Du ciel qui flotte avec ses déchirures d'or.

« Que l'Orient pâlisse ou que l'Occident saigne,
Notre extase voyage au sein du gouffre clair ;
Hourra ! plus haut toujours l'on monte et l'on dédaigne
Les éclats de la foudre et les dards de l'éclair.

« En violant des Cieux étonnés le mystère,
Nous écrasons d'un coup les nuages hargneux ;
Nous voyons faiblement que s'agite la Terre,
Petite fourmi sombre au fond des lointains bleus.

« Et lui, l'Homme, enchaîné sur ce globe, se traîne
Dans la fange, parmi d'horribles visions ;
Ses yeux noyés de nuit qu'emplit la boue humaine
Se lèvent en vain vers nos hautes régions.

L'ombre l'enveloppe et nul effort, nulle audace
Ne peut l'emporter hors de l'ombre qui grandit.,
A lui l'abîme noir, l'azur à notre race ? »
L'Homme qui, pensif, les écoutait, leur dit

« Je ne suis pas le ver qui dans l'horreur se vautre !
La chair n'est pas tout l'Homme, aigles, vous oubliez
L'âme dont l'essor va haut, plus haut que le vôtre,
Plus haut que ces soleils errants que vous voyez.

« Votre fierté s'arrête au sommet des étoiles ;
Vous ne pénétrez point au sein du Temple bleu !
Moi, lorsque du Réel je déchire les voiles,
J'erre de ciel en ciel, je monte jusqu'à Dieu !

« J'ai contemplé des sept Cieux l'éternelle gloire,
J'ai savouré leurs chants, leurs parfums impollus ;
Moi Dante, moi Milton, je vous dirai l'histoire
Des tragiques damnés, des anges, des élus !

« Que valent vos altiers essors baignés de flammes,
Lorsque vous ne pouvez franchir le divin seuil,
Quand jamais vous n'aurez les saints transports de l'âme,
L'âme qui laisse en bas votre impuissant orgueil ?

« Sur le globe, la chair croule et l'esprit monte !
Qu'êtes-vous donc auprès de moi ? » Dans l'éther bleu
Les aigles, d'un coup d'aile, et frémissant de honte,
S'enfuirent, laissant l'Homme incliné devant Dieu.

PROMENADE

(*Coin de Nature.*)

Et souvent nous faisons des courses éperdues,
Tels deux enfants, au fond des vertes étendues
Dont le luxe éternel émerveille les yeux.
Parfois nous gravissions, agiles et joyeux,
Le Mont couvert d'arbres et d'ombre solennelle,
Où d'un silence mort plane la majesté.
Les oiseaux devant nous s'envolaient à pleine aile,
Leur fuite froufroulait sous le dôme agité.
Toujours plus haut nous ascendions, le cœur en fête,
Comme si nous allions au ciel voisin du faîte.
De longs cris jaillissaient de nos ravissements,
Lorsqu'au bout d'un sentier, à nos yeux, brusquement
Se montrait, là-bas, sous la céleste coupole,
Port-au-Prince qui dort comme une nécropole,
Entre l'onde sonore et les massifs profonds :
L'azur orne ses pieds, l'émeraude son front !

Nous admirions, assis sur le velours des mousses,
La ville où la pensée arde et l'âme s'émousse,
Où le rire insensé, parmi de sourds sanglots
Et des pleurs douloureux, agite ses grelots ;

La ville qui bruit, marche, lutte, acharnée,
 Et nous paraît ici, froide, morte, abandonnée,
 Couchée en la blancheur d'un immense linceul.
 Pas un bruit, le soir tombe, et toujours là-haut, seuls,
 Nous laissons voyager, tels des oiseaux avides,
 Nos pensées parmi l'or dont s'empourpre le vide ;
 Sur l'onde et les vallons, gouffres larges ouverts
 Dont roulent jusqu'au ciel les frissons bleus et verts,
 Les palmistes secouent leurs cimes échevelées
 S'élançant des fouillis des riches frondaisons
 Qui courent ça et là, grimpent entremêlées,
 Et semblent des tapis de laine aux fols frisons.

Un dernier reflet lutte encore sur la cime ;
 L'ombre monte du fond de ces vastes abîmes,
 S'étend et s'élargit de moment en moment.
 Le clair-obscur est frais, harmonieux, charmant !

Nous dévalons enfin avec, en nos prunelles,
 La grande vision des beautés éternelles
 Que déroule sans fin l'espace illimité :
 Comme on se sent petit devant l'Immensité !...

LA PRIÈRE

Le voile bleu du soir s'étend sur la colline,
 Et tu poses déjà ton front sur l'oreiller.
 Déjà ton œil se clôt ! Réveille-toi, Francine,
 Avant de s'endormir, il faut toujours prier !

Les enfants qui ne prient pas ont l'âme sevrée
De l'amour du petit Jésus et du bon Dieu.
Le démon cornu clame en leur nuit effarée,
Darde sur eux l'éclat de ses yeux pleins de feu.

Pour que tes songes soient des mondes de merveilles,
Oh ! pour qu'à ton chevet descendent par essaims,
De beaux anges avec des fleurs dans leurs corbeilles,
Viens prier ! A genoux, joins tes petites mains !

Ta lèvre, mon enfant, ta lèvre si candide
Est un encensoir d'or qui parfume les cieux.
Ta voix monte vers Dieu plus sûre, plus rapide
Que la voix de nos cœurs trop souillés, trop fangeux.

Lorsque de la blancheur de ton âme s'élance
La prière, le ciel rayonne, le courroux
De Dieu s'apaise au doux hymne de l'Innocence,
Un peu de sa pitié s'éparpille sur nous.

Quand le voile du soir s'étend sur la colline
Et que tu veux poser ton front sur l'oreiller,
Agenouille-toi, dis ton oraison, Francine,
Avant de s'endormir, il faut toujours prier !

MASSILLON COICOU

(Port-au-Prince, 7 octobre 1867 — 15 mars 1908.)

Le plus connu des poètes qui naquirent vingt ou vingt-cinq ans après Oswald Durand devait être Massillon Coicou (1). Les Poésies Nationales (Paris, 1892), Passions (Paris, 1903), Impressions (Paris, 1903) aux vers sonores — quelques-uns teintés de symbolisme — où il chante ses amours et ses tristesses, exalte les gloires haïtiennes et la beauté diverse de la nature tropicale, nous confie ses idées esthétiques ou sociales, de régénération nationale ou raciale, sont des livres d'une tenue inégale, pas toujours évocateurs et suggestifs, et parfois d'une rhétorique monotone, mais pleins de l'obsession du pays. Massillon Coicou eût mérité de trouver et de s'appliquer le vers magnifique de M^{me} Lucie Delarue-Mardrus :

Ah ! je ne guérirai jamais de mon pays.

« *Après Oswald Durand, Massillon Coicou adapte le mieux son talent poétique à son origine* », a très bien vu J. Valmy-Baysse.

(1) Les quelques poèmes qu'ont laissés Amédée Brun (1863-1896) et Arnold Laroche (*Les Bluettes*) font vraiment regretter leur mort prématurée...

M. Henri Chauvet (1863) est surtout le fondateur du *Nouvelliste* et l'auteur de *La Fille du Kacik*, drame indien en cinq actes et en vers, et M. Isnardin Vieux (1865), l'auteur de deux drames historiques de valeur : *La fille de Geffrard* (vers) et *Mac Kandal* (prose) (1917).

D'une ampleur oratoire, d'un lyrisme sonore à la Richépin, à l'instar de Vigny il aura le bonheur de faire vivre une ou deux « idées poétiques », et quelques-unes de ses dernières productions, Sagesse du « poor Lélian », Verlaine, les impressionnera heureusement.

Ce doux missionnaire de l'Art périt à la façon d'un héros romantique. Pour cause politique, il tomba, un soir de mars, sous les balles d'un peloton d'exécution. Ancien élève de l'École des Sciences morales et politiques, membre de la Société de Sociologie de Paris, il avait été, de 1900 à 1903, secrétaire de la légation et chargé des affaires d'Haïti en France. Il avait commencé ses études chez les Frères de l'Instruction chrétienne et les avait achevées au Lycée Pétion où il fut professeur de 1891 à 1897 et de 1904 à 1908 (philosophie).

Le dramaturge a donné : L'Oracle (1893), beau poème symbolique aux vers sonores, resté au répertoire ; Liberté, drame en quatre actes et en vers joué au Théâtre Cluny (Paris, 1904) ; Les Fils de Toussaint, drame en deux actes en vers ; L'Empereur Dessalines, drame en 2 actes en vers (1906) ; L'Alphabet, drame en cinq actes en prose (1905) ; Vincent de Paul, drame en quatre actes en prose (1907). Féfé candidat, Féfé ministre, l'École Mutuelle, L'art triomphe, heureuses comédies satiriques, ont eu aussi l'honneur très rare chez nous de plusieurs représentations.

Le prosateur a publié : Le génie français et l'âme haïtienne, conférence faite à Paris, sous la présidence du bon poète de la Jeunesse Pensive, Auguste Dorchain ; un roman, La Noire (paru dans Le Soir) ; des conférences, etc.

Collaboration à La Ronde, au Nouvelliste, etc. Direction de l'Œuvre (1904) : a publié des articles dans la Presse, La Revue de Sociologie, La Nouvelle Revue

Moderne de Paris. Président de l'Association du Centenaire de l'Indépendance (1896) et fondateur à Port-au-Prince de la Bibliothèque Amica et du Théâtre Haïtien, Massillon Coicou, qui a écrit des Poésies créoles charmantes, a été l'un des protagonistes du créole, « langue littéraire ».

COLOMB

Où le conduira donc la hantise d'un songe ?
 Au fond de la science a sombré sa raison !
 Perdu dans le mystère où son espoir le plonge,
 Il croit d'un nouveau monde entrevoir l'horizon !

Mais nous, faut-il nous perdre au gré de son délire ?
 « Vous errez » ! crions-nous ; lui, de cet œil subtil
 Où dort je ne sais quoi qu'on ne peut vraiment lire,
 Perçant l'horizon bleu : « Ce monde est là ! » dit-il.

« Soit ! partons ! Mais, quand Dieu pour punir le rebelle,
 Déchaînera les vents et les flots contre nous,
 Ô mon roi Ferdinand ! Ô ma reine Isabelle !
 Pour vous maudire, alors, nous mourrons à genoux ! »

Ainsi, chacun, poussé par un instinct rapace,
 Trouvait ton rêve obscur, — trouvait le chemin long,
 Mais toi, toujours debout, toujours sondant l'espace,
 Calme, impassible et fort, tu t'en allais, Colomb !

En vain l'on te raillait de ta sainte folie.
 L'outrage, amer levain, faisait monter la foi ;
 Car l'ivresse qui naît d'avoir bu trop de lie,
 Fait que le regard tend plus loin que nul ne voit !

Par moments, tu voulais, quand ces soupçons tenaces
Arrivaient jusqu'à toi, braver leur cri hurleur,
Tu voulais par la mort, étouffer ces menaces,
Mais ton génie, en toi, disait : « Pardonne-leur ! »

Et c'est ce doux parfum qui rendit indécise
La volonté du mal jusqu'à l'heure où brilla,
Là-bas, la trinité dans les flots bleus assise ;
La Gouanahani, Cuba, puis Quisquéya !

« La terre ! » Oh ! quelle ivresse a coulé en ton âme,
Ce cri du cœur, que tous ont fait jaillir soudain !
Quel orgueil, en tes yeux, illumine sa flamme,
Pour te faire encore mieux voir ton nouvel Éden !

Quelle extase devant ce ciel, ces monts, ces rives !
Tous croyant maintenant, toi, seul, ne croirais pas,
Si l'Indien remis de ses terreurs naïves
N'accourait pour baiser les traces de tes pas !

Alors, te voilà beau d'une splendeur d'archange !
L'étendard du croyant ondule dans ta main,
Et dans un rêve immense, aussi divin qu'étrange
Un immense avenir passe, — sans lendemain !

Mais la réalité va dissiper le rêve,
Et tandis que, là-bas, s'étale la primeur
De ta conquête, ici, la Croix fait place au glaive :
C'est l'Espagnol qui frappe, et l'Indien qui meurt !

Ô le réveil cruel et le sanglant baptême !
En entendant monter le long cri des martyrs,
Tu te sens accablé du poids de l'anathème
Que jette le sauvage en ses derniers soupirs.

Tu parles, mais en vain ! nul n'entend plus l'apôtre
Dont la voix maintenant se perd sous les clameurs !
L'on te charge de fers, et, sur ton œuvre, un autre
Vient imprimer son nom, tandis que toi, tu meurs !...

Mais l'injure est passée, et la gloire est venue.
L'honneur est grand, autant que le malheur fut long ;
Et beau de ta beauté si longtemps méconnue,
L'idéal des chercheurs, tu l'incarnes, Colomb !

Et ce rêve animé, cette œuvre grandiose,
Qu'étouffa si longtemps l'ombre des sombres jours,
Dans l'enseulement de ton apothéose,
Sur les temps éblouis va resplendir toujours !

(Impressions.)

OUBLI

J'aime d'un grand amour les tombes délaissées,
Je ne sais pas pourquoi, mais il me serait doux
D'avoir, pour endormir mes dernières pensées,
Un de ces coins perdus, bien oubliés de tous.

Là je me sentirais plus vraiment mort ; la vie
 Semblerait plus éteinte au foyer de mes sens ;
 Car je n'entendrais pas ces paroles d'envie
 Que sur les grands tombeaux font tomber les passants.

Là ce ne serait plus la banale prière
 Qui fait souffrir les morts, quand on la dit pour eux ;
 Ce serait le néant dans sa paix plénière,
 L'oubli, ce grand linceul où l'on doit être heureux !

TANTALE

Qu'as-tu donc fait aux dieux pour tant souffrir, Tantale,
 Et quand donc finira leur cruel châtement !
 La vie, autour de toi, se prodigue et s'étale,
 La nature se livre, en son enivrement,

Et du tout, tu n'as rien ! Seule, ton âme est veuve
 Des prodiges amours qui font battre les cœurs ;
 Seule, une angoisse amère et profonde t'abreuve !...
 Que leur as-tu donc fait, Tantale, aux dieux moqueurs!

En ton ardente soif, pas une heure assouvie
 Oh ! tu sens qu'une goutte, une seule, en tombant
 Sur tes lèvres, viendrait te redonner la vie ;
 Mais les dieux restent sourds à ton rêve absorbant !

Et lorsque sous les coups d'aile du vent qui passe,
 Les flots, en leurs bonds fous, montent jusqu'au ciel noir,
 Lorsque les gouttes d'or, brillantes dans l'espace,
 Retombant lentement, te redonnent l'espoir,

Toi, tu bénis, disant : « Il en est un qui m'aime,
De tous les dieux méchants, jaloux de ma vertu ;
Puisque, malgré tout, tu me sauves quand même,
Viens donc, qui que tu sois ! viens et béni sois-tu ! »

La goutte brille. Alors, tendant tes lèvres blêmes,
Et tes grands yeux ternis et tes beaux bras lassés :
« Je meurs, dis-tu, je meurs ! Qui que tu sois qui m'aimes,
Une goutte ! une goutte ! une seule, et c'est assez ! »

Alors, pour que ton être étreigne mieux l'espace,
Tous les cris de ta voix vers le ciel sont tendus,
Cependant que toujours le grand fleuve qui passe,
Roule en ses flots railleurs les échos éperdus.

Alors, l'on voit s'enfler tes veines en leurs fièvres,
Pour tomber jusqu'à toi, la goutte prend un temps ;
N'importe ! Vers l'espoir tu tends toujours tes lèvres
Et tes regards éteints, et tes bras, tu les tends !

Et la goutte qui brille, et qui te vient si belle,
Descend, descend toujours, descend et tombe... ailleurs,
Ailleurs, mais près de toi, dans le fleuve rebelle,
Le fleuve qui, plus sourd, roule ses bruits railleurs...

Ne reviendra-t-il pas, ce dieu vu dans tes songes,
Le sauveur qui, d'un coup, rompant le carcan vil,
Saura te retirer du supplice où tu plonges ?...
S'il existe vraiment, pourquoi donc ne vient-il ?

(Impressions.)

REPROCHES DE TI YETTE

(Dialecte créole)

Cété gnou jou ossouè, ciel là té plein zétoèks.

Mou té sel sou lan mè,

Et pi, deyè, pi loin, gnou quantité p'tit voèks

Tapé dansé nan lè.

Jou là, — moin songé ça ! — ou té nan you tristesse,

Moin même sel té témoin !

Et pi jôdi ou riche, ou rélé moin guiableness :

Bon Dié ca vengé moin !

Lô moin té gan l'argent, ou té trouvé moin belle

Tancou gnou ti bijou ;

Mais l'argent moin fini : moin cé gnou azizouelle

Jouqu'à temps ou dit m'chou !

Eh ben bon ! Ma pralé ! Bon Dié prend, bon Dieu baille,

Ma joinn gnou l'autt' gnou jou !

Gnou l'autt' qui pap' connin ni jouré ni bataille ;

Min ca connin rinmin !

LES REPROCHES DE LA PETITE HENRIETTE

C'était un jour, vers le soir — le ciel était plein d'étoiles.
J'étais seule sur la mer.
Et puis, derrière, plus loin, une foule de petites voiles
Qui dansaient dans l'air.

Ce jour-là — je m'en souviens bien — vous étiez dans
[une tristesse
Dont j'étais, moi-même, seule, le témoin.
Et puis aujourd'hui que vous voilà riche, vous me traitez
[de diablesse.
C'est le bon Dieu qui me vengera !

Lorsque j'avais de l'argent, vous me trouviez belle
Tout comme un petit bijou ;
Mais mon argent est fini. — Je suis une pas — grand-chose
Au point que vous me dites de m'en aller !

Eh bien ! c'est bon ! Le bon Dieu reprend, le bon Dieu
[donne.
J'en trouverai un autre un jour,
Un autre qui ne saura ni injurier ni battre,
Mais qui saura aimer !

LEON LOUHIS

(Lascahobas, 4 décembre 1867.)

Prix d'honneur du Lycée de Port-au-Prince, où il devait professer plus tard quelque temps ; Inspecteur des Écoles des Gonaïves ; Directeur de la douane d'Aquin (1905) ; Député de Mirebalais (1902-1905 et 1914-1916), Léon Louhis a collaboré notamment à Haïti littéraire et sociale de F. Marcelin (1904), où ses vers et ses deux nouvelles, dont Voix de femme, furent remarqués. Collaboration au Courrier Haïtien (1920.)

Outre Fleurs des Tropiques, poèmes à l'harmonieuse et pittoresque fraîcheur, il garde en portefeuille Rivalité, pièce locale en cinq actes et en vers, précédée d'un prologue également en vers.

DÉSOLATION

Il est des jours d'angoisse et de tristesse amère,
Où l'on se coucherait volontiers pour mourir ;
Où l'esprit, atterré de l'humaine misère,
Voudrait dans le néant pour toujours s'endormir.

A quoi bon s'épuiser en l'ardente carrière,
A poursuivre toujours désir après désir,
Puisque tout dans nos mains doit tomber en poussière,
Et que nul, ici-bas, ne peut rien retenir.

Dans la fuite incessante où tout passe et s'écroule,
 Les générations et les siècles en foule
 A l'horizon du monde entassent leurs débris

Après un long labeur illusoire et servile
 Et l'on se sent tout plein d'un immense mépris
 Pour l'existence vaine et l'effort inutile.

(Gonaïves, 29 août 1902.)

RÉSIGNATION

Eh bien ! non, cependant, il faut vivre, alors même
 Que le courage est mort et l'espérance à bout,
 Vivre et s'évertuer, vivre en dépit de tout,
 Et porter l'endurance à la limite extrême.

Qui donc a jamais su ce que sa droite sème
 Dans les champs infinis du possible, où, partout,
 La sève du mystère éternellement bout,
 Et la moisson promise avant l'heure suprême.

Le spectacle du monde, incessamment divers,
 Est le même en tous lieux, dans notre humble univers ;
 L'aspect change, le fond est toujours identique.

Le printemps clair et doux suit l'âpre et sombre hiver,
 Les vainqueurs d'aujourd'hui sont les vaincus d'hier,
 Et la vie est, alors, sublime et magnifique.

(Port-au-Prince, 14 janvier 1915.)

UN SOUVENIR

(Les « Icaques ») (1)

A l'ombre, au fond du bois, dans le sentier étroit,
En jupe bleue et corsage blanc, devant moi,
Tu t'en allais pieds nus, leste et silencieuse ;
Ah ! que j'avais l'âme joyeuse !

Parfois, un long rayon de soleil, à travers
Les rameaux, sur ton cou tombait en baisers clairs
Et rapides ; parfois, quand la branche était basse,
Tu courbais la taille avec grâce.

Nos compagnons causaient allégrement entre eux ;
Moi, je ne parlais point : Tout mon être en mes yeux
Se fixait attentif sur toi, calme et muette,
Marchant sans détourner la tête.

La nuque couleur d'or et le torse élégant,
Les doigts fins soutenant la robe, chastement,
Et le pied délicat touchant sans bruit la terre,
Enchaînaient ma pensée entière.

Ah ! comme c'était bon de s'en aller ainsi,
De tout autour de soi n'ayant plus nul souci,
De ne point se parler et pourtant de s'entendre
Au milieu d'un silence tendre.

(1) Tout près de la ville des Cayes ; les icaquiers y abondent, d'où son nom.

Mais nous fûmes bientôt hors du bois, et, baignés
De soleil, nous marchions parmi les raisiniers,
Dans du sable où, parfois, l'on foulait des épines,
En grappes blondes et très fines.

Déception ! les *icaquiers* étaient sans fruits,
Et tandis que la mer se brisait, à grand bruit,
Sur le sable fin, humide et doré du rivage,
On mit les raisins au pillage.

Des crabes tout menus avec d'énormes dents
Se glissaient tout peureux au fond des trous béants ;
Et les flots balançaient là-bas, dans un tangage,
Des « grands-gosiers » au gris plumage.

J'entrai dans l'eau jusqu'aux genoux, me promettant
D'accomplir cet exploit inutile et méchant
De tuer un de ces grands oiseaux ; mais ma poudre
Se perdit en vains coups de foudre.

Seule, à distance, tu m'avais suivi, pourtant.
Comme je revenais bredouille et mécontent,
Tu te mis à courir dans l'eau, soudain moqueuse,
Venant à moi, folle et rieuse ;

Puis tu te détournas, vive et riant toujours,
En me jetant un clair et doux regard d'amour.
Mais on partait déjà ; nous reprîmes la voie,
Le cœur plein d'une immense joie.

PSYCHOLOGIE

Les négresses de la Plaine au « caraco » bleu,
Qui viennent, chaque jour, conduisant devant elles,
Des ânes chargés d'herbe ou de chardon et telles
Que dans sa toute-puissance il plut au bon Dieu,

Dans leur sein d'ébène aux généreuses mamelles,
Sous leur crâne de bronze au court et dur cheveu,
Où circule un sang jeune, ardent comme le feu,
Parmi l'obscurité des ténèbres charnelles,

Ont des désirs confus, des rêves indistincts
De choses dépassant la sphère des instincts,
Comme au-dessus de nous scintillent les étoiles.

Et leur âme, à travers leur corps aux grossiers voiles,
A des frémissements d'appel voluptueux
Vers un bonheur très haut, dans les infinis bleus.

PAYSAGE

Comme un regard d'amour, comme un tendre sourire,
Le couchant, doucement, bleuit dans le lointain,
Doré d'invisible et clair soleil au déclin.
La mer gémit, le vent, de temps en temps, vient bruire.

Des rameaux balancés tombent des perles d'eau ;
Dominant de leur front superbe la verdure,
Les palmiers ont de grands frissons de chevelure.
En volutes de neige aux flancs bleus des coteaux,

Des nuages légers avec lenteur cheminent...
Mais, tout à coup, du large accourt l'invasion,
Folle, tumultueuse et noyant l'horizon,
D'une averse battant à grand bruit l'eau saline.

Les gouttes, maintenant, crépitent sur les toits,
Et c'est, de toutes parts, bientôt, tombant des nues,
Un fouillis blanc d'acier de longues lames nues.
Puis tout se fond en un déluge aux torrents froids.

Cependant, lentement, d'un bandeau de nuage
Dégageant son front pur, un soleil triomphal
Paillette d'or luisant l'averse de cristal ;
En même temps, le clair soleil de ton visage,

A ta fenêtre, apparaît doux et radieux :
Au regard attendri que ton amour m'envoie
Ai-je assez de mon cœur pour contenir ma joie,
Ô Clairette ! lumière et charme de mes yeux !

ETZER VILAIRE

(Jérémie, 7 avril 1872.)

Entre les années 1894 et 1900, une génération intéressante était venue au monde littéraire, à laquelle on peut adresser l'hommage d'avoir ramené, en partie, dans la « suite » de notre littérature et notamment de notre poésie, la notion d'art et même des préoccupations d'analyse psychologique. Touchée de la grâce symboliste, imprécise, suggestive et musicienne de Verlaine, etc., elle essayera aussi de ciseler des sonnets sur le modèle parnassien des Trophées (1893) du créole cubain Heredia.

Liés par une solide amitié, mettant en commun leurs rêves et leurs aspirations, « les jeunes » de la Jeune Haïti (1894-1896) ⁽¹⁾ et de La Ronde (1898-1902) ⁽²⁾, deux petites revues intéressantes, subirent des influences identiques.

La première aura été celle du pessimisme littéraire de Vigny, Byron, Baudelaire, Sully-Prudhomme, Leconte de Lisle, etc. ; du pessimisme philosophique de Renan, Taine, Schopenhauer, sans oublier « le psychologisme » de M. Paul Bourget, à qui Etzer Vilaire d'ailleurs devait dédier ses Nouveaux Poèmes (1912).

Une mission universitaire française, les Pères du Saint-

⁽¹⁾ Dirigée par le poète et amusant nouvelliste Justin Lhérisson (1873-1907), Directeur-fondateur du quotidien *Le Soir* (1898-1907).

⁽²⁾ Dirigée par Pétion Gérôme (1876), mort si jeune en 1902.

Esprit, et deux ou trois excellents professeurs haïtiens ⁽¹⁾ leur avaient appris le goût de la correction et de la mesure, les beautés de la discipline et la soumission fructueuse à la règle.

Et comme des circonstances économiques et politiques malheureuses assombrissaient l'horizon haïtien, ils en profitèrent pour se donner un air fatal, se réfugier en des tours d'ivoire, arborer les bannières changeantes du dilettantisme, affirmer que « l'action n'est pas la sœur du rêve », quittes à se détourner bientôt des lettres pures pour devenir qui ministres, qui députés, qui diplomates, etc., et se révéler sans idées bien nettes, bien fortes, ni bien suivies.

Deux ou trois seulement d'entre eux laisseront « dans les barques humaines » quelques livres précieux et trop rares ⁽²⁾.

Je ne peux forcément considérer que ceux-là, et d'abord M. Etzer Vilaire (1872), le sommet de notre parnasse contemporain et dont la caractéristique est d'être un philosophe, un penseur, un directeur de conscience.

Né de parents protestants, familiarisé très tôt avec le sombre lyrisme biblique, pasteur lui-même et, partant, se fermant des fenêtres sur le monde extérieur, avocat et professeur en province, à Jérémie (département du Sud), M. Etzer Vilaire est un cérébral, un intellectuel qui s'est donné une culture livresque étendue et diverse, et qui vit en solitaire. Il ne connut Paris qu'à 38 ans. Il avait révisé son œuvre vers 1907 et publié (Collection des poètes

⁽¹⁾ Notamment M. Aug. Bonamy.

⁽²⁾ L'étude inachevée de M. Seymour Pradel (10 juillet 1875), *Les Deux Tendances* (1890-1910), parue dans *Haiti Littéraire et Scientifique* du 5 mars au 20 septembre 1912, nettement emphatique et vieillie, est maintenant inutilisable.

En vers, M. Pradel a publié quelques sonnets plus ou moins à la manière de Heredia.

français de l'Étranger, sous la direction de M. Georges Barral), Les Années Tendres, volume qui contient, en outre, Page d'Amour, le Flibustier et Miscellanées ; Poèmes de la Mort qui comprennent Les Dix Hommes Noirs, Les Tristesses Ultimes, Amour, Les Étoiles, Poème à mon âme, Homo, le tout à la Librairie Fischbacher. En 1912, ses Nouveaux Poèmes, couronnés par l'Académie française, lui obtenaient des Chambres législatives haïtiennes une récompense de deux mille dollars qu'accompagnait un message de félicitations. En 1920 enfin, Messein et Vanier (Paris) livraient au public une édition définitive et complète de ses poésies en trois volumes. Son poème dramatique, Éveline, date de 1918.

Un poète aime une jeune fille qui lui avoue en aimer un autre. Il connaît les affres de l'amour non partagé, pleure, a des velléités de se tuer, mais se console parce que la musique lui est un refuge. C'est Page d'Amour.

Quelques hommes noirs galopent sur des chevaux blancs, par une nuit sombre, vers un vieux manoir situé dans l'espace et le temps. Dans la salle où, farouches, ils ont pris place, pénètre le vent froid de la nuit. Ils vont d'abord souper fastueusement, puis mourir. Car ce sont les vaincus de la vie, les méconnus, les byroniens désenchantés. L'un après l'autre, en tirades d'une romantique sonorité, d'une fougue colorée et lyrique à la Richopin, ils s'analysent, disent leurs espoirs et leurs révoltes, leurs mélancolies, leurs rêves, leurs décevances, flagellent nos Homais grotesques, flétrissent les politiciens infâmes,

Vils faucheurs de têtes et de lois.

Ils décident de se suicider. L'un plutôt tuera l'autre. Le dixième pourtant aime encore la vie. Soit, qu'il vive !

mais fou, car sa raison sombrera dans l'inconscient, devant les cadavres accumulés de ses frères d'âme. Voilà le poème des Dix Hommes Noirs (1901), examen de conscience d'une génération.

Si le Flibustier (roman en vers) est relevé et purifié par l'amour, l'amour d'une femme, Homo le sera aussi, mais par celui de Dieu. Au cours de cette apocalyptique « Vision de l'Enfer » où se décèle l'influence du lyrisme biblique, du Victor Hugo de La Légende des Siècles, et de Baudelaire, l'impie va paraître devant le Seigneur.

Ô l'ogre dégoûtant, ô le satyre immonde
Qui se tapit en nous, que nous cachons au Monde.

Mais Dieu est amour, bonté infinie, miséricorde. Pour Homo, l'homme, l'humanité, le rachat est possible.

Mais la douleur n'est rien qu'un feu qui purifie.
L'Éternel est amour, et vous pouvez, maudits,
Entrevoir, à travers l'Enfer, des Paradis !

Le poète recherche, sinon un paradis, du moins un temple serein où reposer son âme.

La voilà sur un lit d'hôpital.
Sur chaque fibre en elle une souffrance crie.

Les Tristesses ultimes, — très caractéristiques, — le poète les a ressenties. Le siècle a troublé son âme en proie à l'angoisse. Il lui faut le calme, la sérénité. C'est le long monologue, l'introspection profonde parfois de Poème à mon âme.

Au doute doit succéder une certitude. La nature est « tutélaire ». Elle cesse d'être

Un jeu cruel et vain des forces et des causes.

« *Nul effort n'est perdu* ». *Le monde n'est pas « une hallucination vraie », ainsi que l'enseigna Taine.*

... Esprits, semeurs des lendemains,
 Nous avons confié tour à tour aux chemins
 L'espoir de nos hivers dans la graine féconde.
 Non, cette œuvre de l'homme au sein de la nature
 N'a pas pour seuls témoins le vide et le néant !
 Tout n'est pas englouti dans l'abîme effrayant.

.
 Non, ce n'est pas le souffle éperdu de la mort,
 C'est la poussée ardente et l'invincible essor
 De la vie éphémère en l'immuable vie !

*Les cieux ne sont donc plus mornes et vides. Resurrectio
 et vita. Un arbre symbolique s'épanouit magnifiquement ;*

Sa cime monte en fleurs et se perd dans l'azur.

*C'est l'Humanité. Perdons-nous dans l'azur, dans
 l'idéalisme le plus transcendant. La parole de vie est de
 se dévouer, de pratiquer la grande religion de la pitié, de
 dire comme Vigny :*

J'aime la majesté des souffrances humaines,

*de descendre de sa tour d'ivoire, et, sous le chaud soleil,
 parmi les lazzis, les sourires, les rires imbéciles du vulgum
 pecus, de se conduire en homme, c'est-à-dire en combattant
 ou en apôtre.*

Ô mon âme ! va donc en paix, crois, aime, marche.

Ce qui est d'un spiritualisme élevé sans doute, noble, bien pensant, avec des traces de panthéisme, mais d'un spiritualisme bien imprécis et monocorde et pas trop neuf relativement à des littératures étrangères.

Le poète marche dans la lumière. Il croit. Et puisqu'il croit, le passé peut essayer de le reprendre, les faux dieux auxquels il avait sacrifié, tenter sur lui le prestige de leurs sortilèges. Vainement ! La Vérité, la Bonté, la Pitié règnent, souveraines maîtresses, en son cœur apaisé qui se plonge dans le sein de Dieu.

Et vers Dieu monteront les musiques humaines
En hosannas reconnaissants !

Décidément c'est la « Voix » qui prêche l'amour et l'union que le poète écouterait et non point celles du Doute, du Remords, de la Désespérance, et c'est bien la philosophie de Terre et Ciel, le long poème dont, avec les Voix, Au delà, Les Fantaisies poétiques, se compose le troisième et dernier recueil de M. Vilaire qui, dirait Rachilde, « à des diamants déjà taillés aura voulu ajouter des facettes nouvelles ».

Admirez l'ampleur du souffle, l'étendue de l'œuvre, la hauteur et la variété de l'inspiration, regrettons que le lyrisme de ce protestant libéral soit parfois oratoire, âpre, clair-obscur et tourmenté, et déplorons que, nouveau Sully-Prudhomme, il n'ait point su éviter tout prosaïsme et toute monotonie dans ses poèmes philosophiques.

Comme « le monde visible existe » aussi pour ce prophète, sous le romantisme duquel sait courir, en une éclatante forme parnassienne, un symbolisme morbide, visionnaire ou grandiose, louons ce subiectif de laisser parfois planer sa

pensée sur nos mornes incendiés de soleil ou baignés d'une jeune lumière heureuse, d'écouter le ressac de notre mer des Caraïbes si souvent échevelée, et d'avoir parfois dans les yeux, non point comme Victor de Laprade, des chênes centenaires, énormes et magnifiques, mais la silhouette trapue des manguiers vert et or, svelte des palmiers plumuleux, grêle des cocotiers élancés, foudroyés quand ils dépassent trop les autres arbres, la silhouette rugueuse des grands flamboyants aux larges fleurs pourprées, rouges comme des cœurs trop ardents et qui saignent.

*La production du prosateur, qui n'est pas l'égal du poète, consiste en études philosophiques, sermons, discours, nouvelles, préfaces, un roman, Thanatophobe, paru en partie dans *Haïti littéraire et scientifique*, In Memoriam, étude sur Ed. Laforest parue dans la *Revue de Jérémie*, etc. Etzer Vilaire est aussi musicien.*

Né le 7 avril 1872 à Jérémie (département du Sud), il y commença, sous la direction de son père, des études achevées au Collège Saint-Martial (1890-1892). Avocat. Instituteur. Commissaire du gouvernement près le tribunal civil de Jérémie (1904) et enfin directeur du Lycée Nord-Alexis depuis sa fondation en 1905. Juge au tribunal de cassation de la République (1922). En 1910, en compagnie d'Edmond Laforest, Etzer Vilaire fit un unique voyage à Paris où les deux poètes reçurent un sympathique accueil.

L'ÉTANG DORMAIT

L'étang dormait dans l'ombre. Une mousse argentée
S'épanchait sur les bords de sa coupe bleutée.

La brise, errant dans la rosée et le gazon,

Chantait pour l'âme éparse et muette des choses,
L'aurore allait sourire et de célestes roses,
D'un or pâle et léger, décoraient l'horizon.

La berge sommeillait. Les ondes somnolentes
Fredonnaient un refrain semblable aux notes lentes
Qu'une nounou soupire à l'enfant au berceau.
Dévoilant la pâleur de son front qu'elle incline,
Phébé, dans la lueur qui blanchit la colline,
Éteignait chaque étoile et cachait son flambeau.

SOIR TRISTE

Les choses, les maisons, tout est silencieux ;
Il pleut. On ne voit nulle part, sur la route,
Ame qui vive. Il pleut, il fait triste. J'écoute
La chanson qui descend, monotone, des cieux.
La nuit tombe.

C'est un de ces soirs froids et sombres,
Comme une ombre expirant sous de plus grandes ombres.

PAYSAGE

Une onde, un pâle éclair sur un sombre gazon
Où le vent joue... Au loin, le nocturne horizon
Sur la sérénité sublime des montagnes,
Dans l'ombre veloutée où dorment les campagnes,

Arrondit ses lambris d'argent et d'or brunis.
A travers la feuillée, on voit, tels de grands nids,
Des huttes. Sur cela, la brume se diffuse,
Et tout semble trembler en image confuse.
La terre, sous les plis d'un voile nuptial
Dort, le sein agité d'un frisson musical,
Et pressent le réveil. La lune plane et rêve,
Et caresse le flot qui caresse la grève.
Sur la mer en sommeil vient danser un rayon.
L'aube promène au ciel son lumineux crayon.

CRÉPUSCULE

La vallon fume au loin comme un vaste encensoir.
Le soleil meurt et lègue au couchant sa parure.
Dans la lueur flottante et dans la paix du soir,
Mon âme aspire en soi l'âme de la nature.

La lune d'étain fruste et morte auparavant,
Se redore et revit. Le scir fonce ses voiles.
Vénus sort du lointain, sentinelle rêvant
Dans le champ vague où vont bivouaquer les étoiles.

(Les Années Tendres.)

MON AME

I

Tristesse

Sur un parvis désert, antique, où le gazon
Croît autour de tombeaux poudreux, mon âme râle,
Dans l'ombre d'une froide et vaste cathédrale
Presque infinie, et triste ainsi qu'une prison.

La nef s'étend si loin, si loin, qu'à l'horizon
Se perd sa colonnade immense et sculpturale.
Un vieil orgue soupire une hymne sépulcrale ;
Puis tout se tait, nul ne murmure une oraison.

Et le dôme est si haut que dans l'espace il nage
Et se perd sous les plis d'un funèbre nuage.
Sur chaque autel désert, je verse un pleur de sang.

Nul croyant, dans ce temple ; et sous les sombres arches,
Je marche solitaire ; ô mon âme, tu marches
Sans jamais rencontrer le Dieu toujours absent !

II

Ennui

Mon âme est un désert. Une lueur nocturne
Éclaire à l'infini sa face taciturne.
Pas un son, pas un bruit, pas une haleine, pas
Un bruit dans le chemin vague où s'usent mes pas.

Goutte à goutte, le ciel a tari sa vieille urne
Pour la terre altérée et marâtre, Saturne
Dévorant ses enfants mort-nés. Tout seul, hélas !
Je vis pour contempler l'universel trépas.

Je vais, ayant le cœur usé d'un centenaire.
Ma vie en ces lieux morts plus qu'un site lunaire,
C'est l'insomnie au sein d'une éternelle nuit.

Ô monde aride et terne, où l'avare atmosphère
S'étend comme un désert sur un désert !... Que faire
En cette immensité de glacial ennui ?

III

Douleur

Mon âme est malade, infirme, endolorie,
Car dans sa fleur céleste un ennemi fatal
A mordu. La voilà sur un lit d'hôpital.
Sur chaque fibre en elle une souffrance crie.

Elle semble une amante abandonnée, aigrie,
Hâte et les yeux rougis comme un brûlant métal.
Rayon perdu, chassé de son astre natal,
Mon âme est nostalgique en ma chair amaigrie.

A son lit de douleur, venez ! marchez sans bruit,
Sur la pointe des pieds ; venez ; elle agonise
Et la mort, dans ses yeux a déjà fait la nuit !

Silence ! Un mot serait le réveil de la crise,
Et des frissons nouveaux pour l'être qui se brise,
Attendez, pour pleurer, que tout le souffle ait fui !

A...

L'effluve de ton être a passé dans le mien.
Je dors dans une odeur de chairs fraîches et mates
Comme un mort étendu dans un bain d'aromates...
Ton sein, telle une fleur, palpait sur mon sein ;

Tes lèvres sur mon front brûlaient, folles d'ivresse ;
D'une chaîne d'amour tes bras pressaient mon cou,
Et tu m'as embaumé de ta longue caresse...
Il m'en reste un parfum, un parfum... et c'est tout !

Ah ! quand, hier, tu t'es penchée, ô pauvre femme !
Sur mon cœur en ruine où la mort a passé,
Sais-tu dans quel néant, sur quel marbre glacé,
Dans quel abîme noir tombait ta tête en flamme ?

J'avais pensé pleurer de pitié ; mais ces pleurs !
Que feraient ces pleurs froids à ton âme affolée ?
Pauvre veuve ! Mon corps n'est plus qu'un mausolée
Où ton amour suspend des guirlandes de fleurs !

NAUFRAGE

A MON FRÈRE

Combien vite s'engouffre un peuple
au grand naufrage.

Fernand GREGH.

Ô mon frère ! souvent j'ai cette vision :
Un vaisseau follement battu par l'Atlantique,
Dans la bourrasque, au large est en perdition.
La tempête en plein jour fait une nuit tragique
Et met, dans l'air troublé, de si pleurantes voix
Qu'on croit entendre, avec des hurlements funèbres,
Des esprits poursuivis par les pâles effrois
Passer comme la foudre, en un vol de ténèbres.

Ses mâts, où les agrès rompus tourmentent l'air,
Semblent deux bras levés au ciel dans la détresse ;
La coque vibre toute aux sursauts de l'éclair
Et du flot ennemi qui l'enlace et la presse.
L'eau montagneuse monte et s'écroule à l'entour,
Ruisselle et tourbillonne, affolée, écumante.
Le navire en péril craque comme une tour
Que le bélier arrache à sa base fumante.

Et bientôt il n'est plus qu'un grand corps foudroyé,
Roulant sans gouvernail, sans hunes et sans voiles...
L'équipage est surpris de n'être pas noyé.
Sous le soleil de feu, sous les froides étoiles,

Il vogue à la dérive et s'efface. Plus d'eau,
Plus de pain ; et l'épave, avec son peuple d'ombres,
Vers la mort lente flotte ; on dirait un radeau
Nu dans la solitude immense des eaux sombres.

Sur ses flancs attristés les flots clapotent, sourds ;
Un souffle d'ironie, après l'âpre colère,
Traverse l'océan, où recule toujours
L'horizon sans pitié que chaque aurore éclaire,
Pour en montrer, plus vide aux regards éperdus,
Le vaste et morne cercle. Et les signaux s'élèvent
Sans réponse, au hasard... Pauvres marins perdus!...
Ivres et souriants, quelques-uns pourtant rêvent.

Le mirage des eaux forme un pays pour eux,
Un sol de délivrance et d'ivresses prochaines,
Des éblouissements d'oasis, des coins bleus
Où claironnent des flots vifs et clairs de fontaines.
Le mobile désert miroite et s'est paré
Pour l'angoisse et la faim, d'enchantements suprêmes ;
Et la mort caressant leur esprit égaré,
D'un linceul merveilleux couvre les ondes blêmes.

Comme un vin qui gargouille en fuyant les goulots,
Dans le vide affolant et le trouble des têtes,
Le vertige chantonne ; et de brusques sanglots
Crispent ces réchappés sinistres des tempêtes.
L'un pleure, moribond ouvrant un œil hagard ;
Un autre rit et, fou, comme un fauve se glisse,
Horrible, brandissant sur son frère un poignard
Pour un festin affreux dont l'abîme est complice.

Solitude agitée et profonde ! océan,
Que tu fais quelquefois de longues agonies !...
Et toi, dans ta mouvante image du néant,
Quel spectacle offres-tu de douleurs infinies,
Tumultueuse histoire ! Autour de tes écueils,
Quels drames ! Comme on voit des cortèges d'épaves
Sur tes flots noirs rouler, pareils à des cercueils
Qui flottent découverts, emplis de spectres hâves !

Regarde, les voilà parmi tes naufragés,
Ceux qui sont méprisés et qui furent esclaves !
Quel destin fut le leur, dans les affres plongés
Dès qu'ils eurent brisé leurs honteuses entraves !
Leur frêle esquif essuie, en détresse toujours,
Ou l'orage hurleur, ou la morte accalmie.
Manquant de tout, en vain, pour implorer secours,
Il chercherait au loin une puissance amie.

Depuis les premiers jours, le vide autour de lui
S'était fait... Que de noms, de vertus inconnues,
Que d'esprits, si sur elle une étoile avait lui,
La nef enflant sa voile eût portés jusqu'aux nues !
Que d'espoirs pour le beau, la justice et le droit,
Au bord où maintenant notre force succombe,
Naguère florissaient !... Qui le sait ? Qui le croit ?...
Tout se perd, ballotté sur la mouvante tombe !

Après l'assaut de l'onde et la haine des vents,
Un sinistre repos où l'espérance s'use,
Et qui suit comme un sourd les souffles émouvants,
Répand l'horreur sur toi, Radeau de la Méduse.

Cette fin lente et sombre est ton suprême affront.
Le flot passe jetant comme un éclat de rire
A travers l'agonie où, se frappant le front,
Sur l'infâme plancher l'équipage délire.

DERNIER VŒU

Je voudrais, loin du monde, en un froid monastère,
Échappant aux regards outrageux des humains,
Écouler dans l'oubli mes derniers lendemains,
Choir dans l'ombre et, vivant, habiter le mystère.

Comme une ville morte au pied d'un vieux cratère,
— Avec ses mille aspects, ses tortueux chemins,
Les spectres apeurés tordant leurs roides mains —
Mon âme dormirait dans un silence austère.

Entre les murs noyés d'une éternelle nuit,
Empreints des fleurs du temps et de la moisissure,
Mon cœur glacé verrait se figer sa blessure.

Sous la cendre stagnante et le deuil de l'ennui,
J'aurais — en ce désert de ma vaste demeure —
La douceur de mourir lentement à chaque heure.

(Les Poèmes de la Mort.)

CONVERSATION D'OISEAUX

Sur la cime éployée en fines tiges grêles,
 Qui semble, au front de l'arbre, un éventail ouvert,
 Un groupe matinal d'oiseaux aux noires ailes,
 Grappe de fruits vivants dans le branchage vert,
 Se reposent du vol ; une troupe tranquille
 D'amis tendres et sûrs, de l'aile se touchant.
 Ils ont, d'un même accord, pour leur sublime asile
 Élu la branche extrême ; oiseaux de même chant
 Qui vivent, en plein ciel, d'amour et d'harmonie,
 C'est l'heure du réveil heureux dans les buissons
 Où tout salue en chœur la lumière bénie,
 Ceux-ci par des soupirs et ceux-là des chansons,
 Dans la vive gaîté des êtres pacifiques
 Et libres, respirant l'air suave, l'essaim
 Jouit de l'heure exquise, achève ses cantiques
 Et le culte instinctif au Père, au Dieu très saint ;
 Puis, bercé d'une molle et lente rêverie,
 Regarde la cité qui dans l'aurore étend
 Tout près ses toits épars. Et cette causerie
 Entre eux commence au bois qui se tait, écoutant
 Ses hôtes expansifs et doux.

« Quels avantages

A vivre ainsi, dit l'un, en cet isolement
 Au-dessus des humains dans leurs vilaines cages !
 Qu'on est à l'aise ici ! Les cieus, que c'est charmant !

Les hommes, que c'est laid ! Et quand on les compare
 A ceux qui naissent purs, bons et mélodieux,
 Ce peuple infortuné, comme on sent qu'il s'égare !
 Comme on serait tenté de se croire des dieux,
 Si voisins de l'azur !... C'est qu'ils sont bien moroses ;
 Ils ne demeurent pas, comme nous rapprochés.
 Nous ne voyons ici de joyeux que les choses
 Et nous. Mais eux ? — Ils ont, les pauvres, leurs péchés.
 Ils semblent haleter sous des fardeaux énormes.
 Enivrés de parfums sous ce vert parasol,
 Tandis que dans les airs nous rêvons, eux, difformes,
 Êtres lourds, les voilà quasi cloués au sol...
 Combien dans les hauteurs la brise est fraîche et bonne !
 Qu'il fait doux près du ciel ! Les hommes savent-ils
 Le prix de cette vie ailée où l'on moissonne
 A la course, égayés, se moquant des exils
 Et des chaînes ?.. Ô joie ! on vient, on va, l'on vibre
 Comme on veut, quand on veut ; on est toujours au
 [frais.

Oh ! la légèreté sainte de ce qui vit libre !
 On n'a pas de cité, mais l'on a les forêts,
 Le mobilier des monts, l'urne des lacs, le monde !
 On est logé, nourri, l'on vit aux frais du ciel.
 Mais l'homme, esclave, a mille horreurs ; la soif im-
 [monde

De l'or, et le besoin de l'artificiel.

Je ne les comprends pas, aucun de vous, mes frères,
 Non plus ; et c'est pourquoi, leur ressemblant si peu,
 Et chez nous regardant de si haut leurs misères,

J'éprouve tant de joie en face de l'air bleu,
Sur cet arbre voisin de cette affreuse ville. »

A cette voix, avec une exquise douceur,
Un autre ainsi répond :

« L'oiseau n'est ni servile

Ni tyrannique. Il a le secret du bonheur,

Secret délicieux : la tendresse suave !

Nous avons plus de cœur, si l'homme a plus d'esprit.

On ne trouve chez nous nul maître et point d'esclaves.

Toute notre pensée est mise dans un cri ;

Pur comme une lumière et vrai quand il palpite,

Avec l'amour en lui, notre être a l'infini.

Quelque part où l'oiseau pose l'aile ou l'agite,

Dans le feuillage en fleurs, sur le duvet du nid,

A force de veiller aux lueurs des étoiles,

Il garde quelque chose en lui de constellé.

Le ciel remplit son cœur quand l'ombre étend ses voiles

Et que tout au mystère éternel l'être ailé

Se blottit dans la paix nocturne et le silence ;

Quand, à l'horizon de splendeur revêtu

Comme un grand aigle d'or l'astre royal s'élance...

Mais l'homme, c'est l'oiseau sans ailes, qui s'est tu,

Le mutilé qui cloche et qu'un serpent fascine.

Il s'est pris au lacet d'un farouche oiseleur,

Au lieu d'avoir l'amour, nourriture divine,

La haine le possède, et l'éternel malheur. »

« De la tendresse, certes ! et l'extase sacrée,

Nous avons tout, ajoute un oiseau maternel ;

La patience aussi qui veille, et lutte et crée !...

Dans le secret du nid, sous le ciel solennel,
 Lorsqu'un couple d'oiseaux muets, d'une aile émue
 Protège une couvée endormie et rêvant,
 Gardiens qu'une ombre, un bruit, une haleine remue,
 Que n'enseignent-ils pas à l'homme, ce savant ?
 Amour, espoir et foi, ce que peut l'être tendre,
 La force d'âme immense épanouie en lui !
 Mais l'homme en vain regarde, en vain il croit entendre
 Quand le nid a parlé, quand le soleil a lui.
 Tous aveugles et sourds, les humains sont à plaindre !»

.

« Comprendre l'être humain, c'est chose malaisée »,
 Module gravement un orateur ailé,
 Qui souvent s'interrompt pour boire la rosée.
 « Son maître est, comme on sait, un désir déréglé ;
 Et son cœur se disperse en la vile poussière.
 Sait-il vraiment que croire et faire et, dans la nuit,
 A quoi se prendre ? On dit qu'il cherche la lumière.
 Je crois qu'il la pressent, mais aussitôt la fuit.
 L'homme, c'est, voyez-vous, quelque chose qui tombe
 Et se torture. Ayant le mal il perd l'essor.
 Le seul bonheur pour lui peut-être est dans la tombe ;
 Mais trompé par la vie, il a peur de la mort...
 C'est un sot personnage, et fort énigmatique.
 Le lourd pingouin vaut mieux sous un ciel sans rayons.
 Et même ne sachant rien que notre musique
 Avec l'art de planer, ma foi, nous lui serions,
 Sur bien des points encor obscurs, de fort bons maîtres,

Si l'homme, comme nous, voulait vivre en chantant.
Mais ce prince du monde est le premier des êtres
Qui ne sache jouir, vivre et mourir content. »
Ce ton de philosophe, où perçait l'ironie,
Sans trop la refroidir, distrait la compagnie.
Chacun jase, en railleur bavard, et les taillis
Retentissent du bruit des sonores lazzis.
Puis l'essaim, par pitié d'oiseau, s'émeut encore
Des laideurs de nos maux, qu'il commente et déplore.
Le premier dit: « Comment peuvent-ils être heureux,
Les hommes, en ce monde ? Ils n'y sont pas chez eux. »
— « Vont-ils, demande un autre, aux sphères éternelles ? »
L'un d'eux pense : « Il faudrait à ces êtres des ailes. »
— « Heureux ? chante une voix. Non pas ! Ils sont trop
[fous,
Et jamais ces messieurs ne seront comme nous. »
— « Ils ont, dit un dernier, l'ambition sublime ;
Quelques-uns fuient la fange et rêvent une cime.
Le Dieu bon recevra ces douloureux passants...
Peut-être seront-ils un jour oiseaux pensants ! »

‡(*Nouveaux Poèmes.*)

CHARLES MORAVIA

(Jacmel, 17 juin 1875.)

Roses et Camélias, *vers* (Port-au-Prince, 1903), La Crête-à-Pierrot, *drame historique en vers* (Port-au-Prince, 1907). *Collaboration au Matin* (1), où, à son retour de France, il donna des poèmes animés de lyrisme et chaque semaine, sous le pseudonyme de René Darlouze, Une lettre à mon cousin (1912-1913). *Direction de La Plume* (1^{re} série, 1914); (2^e série, 1915); Au Clair de la Lune, *féerie en un acte en vers* (1915); Le fils du Tapisier, *un acte en vers* (1922) à l'occasion du tricentenaire de Molière; L'Amiral Killick, *pièce héroïque locale en 4 actes en prose* (en collaboration, avec M. André Chevalier, 1923.)

La poésie de M. Charles Moravia rend un son de fantaisie émue, empanachée et spirituelle qui manquait un peu chez nous. Sa facilité et sa souplesse lui ont permis de traiter les sujets les plus divers en une langue coulante et courante. L'adaptateur en vers français de L'Intermezzo et des Autres Poèmes d'Henri Heine d'après la traduction en prose de Gérard de Nerval (2 vol. New-York, Librairie haïtienne, 1918) est l'auteur de certain poème réaliste, La Femme en Bleu, où « la peinture des odeurs devient

(1) Le Matin de M. Clément Magloire fondé en 1907, particulièrement brillant en 1908, 1910, 1912, a exercé une influence littéraire et politique.

odorante à force d'être vécue et où, comme certain nez fameux, M. Charles Moravia exagère » (1).

Envoûté par Edmond Rostand, M. Charles Moravia décèle aussi l'influence de Lamartine, de Coppée et de Théodore de Banville.

Sa production en prose comporte des contes, des articles politiques et des discours.

Études classiques à Saint-Martial. Instituteur. Employé au cabinet du Président Nord Alexis. Délégué des Finances aux Cayes (1907-1908). Secrétaire du Conseil des Secrétaires d'État (1913-1914). Député (1914). Consul général à New-York (1915-1919). M. P. et E. E. à Washington (1919-1920). Officier d'Académie (1919). Co-directeur du journal Le Temps (1922).

LA FEMME EN BLEU

Pour John Antoine Nau

Il faisait doux, c'était l'heure du crépuscule ;
 Il faisait beau, le ciel était limpide et bleu,
 Et dans la fin du jour, tout le couchant en feu
 Paraissait une ville aérienne qui brûle.

Soir merveilleux ! Il faisait doux, il faisait beau,
 Et les souffles de l'air étaient lourds des arômes
 Envolés des jardins, où tant de fleurs embaument,
 Qu'on longe en descendant des hauteurs de Turgeau (2).

(1) Louis Dantin : *Étude sur l'Anthologie Haïtienne des poètes contemporains* in *Revue Moderne de Montréal*, 15 décembre 1920.

(2) Faubourg de Port-au-Prince.

Elle était dans la rue et j'allais après elle,
Je la suivais... Sur ce début, ne croyez pas
Qu'il s'agit d'une dame ou d'une demoiselle
Et que c'est par amour que j'emboîtais le pas !

C'était bien une femme, oui-dà ! mais plutôt laide !
Et si je la suivais, c'était tout simplement,
Comme en marchant, on suit tout ce qui nous précède,
Comme elle m'eût suivi si, moi, j'étais devant.

J'allais le front baissé comme lorsqu'on médite,
Quand une odeur, soudain, me fit lever le nez...
Non pas un parfum, mais une odeur composite
De bouquin, de pétrole et d'huile combinés !

Car c'était — cette femme — une de ces marchandes
De pétrole qui vont, empuantissant l'air,
Dont le corps imprégné de l'huile qu'elles vendent,
Mêlent l'odeur du « gaz » au relent de leur chair !

Elle puait beaucoup d'odeurs de maintes sortes,
Le rance, le moisi ; mais de même qu'un son
Domine en un accord, l'odeur du bouc, plus forte,
Se distinguait surtout dans son exhalaison !

La lubrification d'une épaisse tignasse
Faisait plus sale encore un sordide chiffon
Dont elle était coiffée ; et de sa manche grasse,
A défaut de mouchoir, elle essuyait son front...

Un quadruple collier de grains multicolores
Entourait son cou plein et grasseyé ; on eût dit,
Tant sa peau reluisait, humide, que ses pores
Exsudaient du pétrole et du palma-christi...

Pour vêtement unique, elle avait une robe
Grossière, retroussée à la ceinture et qui,
Rapiécée aux endroits où pointe un double globe,
Disait quels mamelons la crevèrent ainsi !

Des pieds larges et plats, aux vivantes semelles,
Soutenaient des mollets qui paraissaient d'airain,
Et sa croupe, évoquant des croupes de femelles,
Roulait au rythme souple et puissant de ses reins !

La garce fleurissait — jeune, vingt ans à peine —
Comme en son élément, dans la malpropreté...
Quelle négation des lois de l'hygiène
Que sa belle vigueur et sa bonne santé !

D'un pas égal et ferme, elle s'en allait, droite,
Les bras ballants, cambrée et pointant les tétons,
Tandis que les flacons « clinquaient » dans une boîte
En équilibre, à plat sur l'ignoble « tignon ».

De l'accent nasillard et caractéristique,
Elle criait : « *Main guèz !* » Je souffrais de sa voix...
Cette femme blessait mon sens de l'esthétique
Par l'odorat, la vue et l'ouïe à la fois !

Malgré moi respirant l'odeur qui dans l'air nage,
 Faite de sueurs, d'huile et d'effluves épars,
 Je suivais la marchande, allant dans son sillage,
 La suivant plus du nez encor que du regard...

Quel suave parfum dont une âme s'inonde,
 Évoquais-tu, Coppée, en ce beau vers subtil :
 « Quelque chose comme une odeur qui serait blonde. »
 Et pourquoi, maintenant, ce vers me revient-il ?

C'est que l'étrange odeur que cette femme exhale
 M'envahit : je la sens, je l'entends, je la vois ;
 Elle est dans cette robe, elle est dans cette voix...
 Quelque chose comme une odeur qui serait sale !

(Turgeau, 3 avril 1914.)

MARINE

Dolce farniente ! La pensée indolente,
 Mollement étendu sur le sable mouvant,
 Le visage au soleil et les cheveux au vent,
 J'écoute la rumeur de la vague chantante.

Des barques, au lointain, coupant l'horizon clair,
 Des barques de pêcheurs demeurent immobiles,
 Si bien qu'elles ont l'air de minuscules îles
 Dont les flancs escarpés se dressent sur la mer.

Auprès d'elle, un brick étend sa triple voile,
Grise sur le fond blanc du ciel et l'on dirait,
Érigeant trois clochers, que soudain apparaît
La façade sur l'eau de quelque cathédrale.

Là-haut tachant l'azur, planent deux goëlands
Qui paraissent dans l'air aller à la dérive,
Et moi, comme eux, au fil de l'heure fugitive,
Je laisse errer mon âme à coups d'aile indolents.

Ma songerie est imprécise, ma pensée
Ne se dirige pas vers un but défini ;
Elle se laisse aller, plane dans l'infini,
Par le vent des hauteurs et du large bercée...

Et ces barques, là-bas, me parlent du retour
Vers mon île lointaine où règne la lumière ;
Le brick aux trois clochers m'invite à la prière,
Et le couple d'oiseaux me fait rêver d'amour...

Mon âme émue, en eux, contemple le symbole
De l'hymen de deux cœurs, car leur amour unit
Deux êtres dans le ciel, sur l'onde, au bord du nid :
Avec quatre ailes, c'est un seul oiseau qui vole !

Ensemble ils ont pêché sur la mer tout le jour,
Ils se sont reposés en nageant côte à côte,
Et maintenant, lassés, ils planent sur la côte,
Vers l'aire où des petits sont nés de leur amour...

Je reste là, songeur, jusqu'à l'heure où sur l'onde,
 Le soleil, fatigué de sa course, descend,
 Où colorant le ciel, le disque incandescent
 Met des reflets changeants sur la nappe profonde.

Oh ! le soir, quand palpite à peine un souffle d'air,
 Comme un lazzarone s'étend sur la grève,
 Et sans bouger, pendant des heures, comme en rêve,
 Regarder se moirer la robe de la mer !

(Ault, 9 septembre 1913.)

RHAMPS NIT

A Fernand HIBBERT.

Quand le roi Rhampsénit entra dans les salons,
 Dans les salons dorés de sa fille très belle,
 La très belle riait, ses femmes avec elle,
 Le palais résonnait d'éclats de rire longs.

Les eunuques aussi riaient ; les noirs esclaves,
 Au rire féminin, au rire insexué
 Mélaient leur rire mâle et le corps secoué,
 Les sphinx mêmes riaient, d'ordinaire si graves...

La princesse disait : « Oui, j'ai cru, cette nuit,
 Que j'avais arrêté notre voleur ; mais, Sire,
 Ce que j'avais saisi n'était qu'un bras de cire,
 Et cette fois encor, notre homme s'est enfui.

Je comprends maintenant, ô mon père, ô mon maître,
Comment, malgré crochets, serrures et verroux,
Ce voleur aisément dans le palais pénètre,
Déroband à son gré nos plus riches bijoux :

Il possède une clef telle que toute porte
Doit s'ouvrir devant lui, si sûre qu'elle soit...
Comment aurais-je pu résister, si peu forte ?
Je n'ai rien d'une porte en fer, on le conçoit !

« Tandis que je gardais tes trésors dans la salle,
Père cher, ce voleur pour qui rien n'est sacré,
M'a ravi, dans l'écrin merveilleux et secret,
Tous les bijoux de ma couronne virginal ! »

Marquant des pas de danse et les cheveux au vent,
Ainsi parle en riant la princesse très belle !
Femmes, eunuques, noirs, éclatent de plus belle
Et le roi rit aussi dans sa barbe, en rêvant...

Tout Memphis sut l'histoire et rit ; les crocodiles
Rirent, montrant sur l'eau leurs têtes amusées ;
Les rires s'égrenaient ou partaient en fusées ;
Le rire, de Memphis, gagna les autres villes.

Et dans l'Égypte entière on s'égayait encor,
Lorsque la foule, un jour, entendit ahurie,
Par la voix du crieur de la chancellerie,
Publier un rescrit royal au son du cor ;

Et ce rescrit disait : « Rhampsénit, par la grâce
Des dieux, roi de l'Égypte et des Égyptiens,
Fait savoir aux vassaux ainsi qu'aux sujets siens
Ce qui suit : Un voleur, d'une incroyable audace,

Pénétra plusieurs fois dans le palais royal,
Enlevant nos bijoux en dépit de la garde.
Nous, que la sûreté de l'Égypte regarde,
Espérant arrêter cet escroc génial,

Nous avons fait coucher dans la pièce secrète
Notre fille elle-même ; or, le madré filou,
S'introduisant, la nuit, d'une façon discrète,
A la princesse a pris son intime bijou...

Dans le but d'enrayer un pareil brigandage,
Afin de l'honorer, cet artiste accompli,
Pour lui montrer le cas que nous faisons de lui,
Nous décidons qu'il peut avoir en mariage

Notre fille et voulons que ce maître voleur
Soit fait noble, qu'il vive auprès de notre trône,
Et qu'il ceigne après nous la royale couronne,
Oui, qu'il soit notre gendre et notre successeur !

Dans quels lieux inconnus, au fond de quelle crypte,
Est-il caché ? Quel gîte abrite sa valeur ?
La police l'ignore... Eh ! bien, nous, roi d'Égypte,
En face du pays, et jurant sur l'honneur,

Nous déclarons, s'il veut en nos mains se remettre,
Que nous tiendrons fidèlement à son endroit,
Ce que dans ce rescrit nous venons de promettre !
Fait par nous, en notre palais, Rhampsénit, Roi ! »

L'homme, après cet appel, ne se fit pas attendre ;
Pour qu'on le reconnût, il rendit des objets ;
Aux acclamations de ses féaux sujets,
Rhampsénit le fit prince et le choisit pour gendre.

Le roi mort, du voleur on vit l'avènement.
L'histoire, où la justice envers les grands s'exerce,
Montre qu'il protégea les arts et le commerce,
Et qu'on vola très peu sous son gouvernement.

(*Autres poèmes*, de Henri Heine,
mis en vers français.)

EDMOND LAFOREST

(Jérémie, 20 juin 1876 — Port-au-Prince,
17 octobre 1915.)

Le cœur d'Edmond Laforest aura saigné dans des vers travaillés, imprégnés d'une mélancolie distinguée, d'un profond pessimisme, et aussi dans la vie, s'il est vrai que deux ou trois mois après l'occupation de la République Haïtienne par les marines américains, M. Laforest qui, en vers et en prose, avait défendu le sol natal, mettait fin à ses jours (1).

(1) L'année 1915 aura été notre Année Terrible. On dira sans doute la génération haïtienne de 1915, comme on dit la génération française de 70. En fait, deux mentalités étrangères l'une à l'autre se trouvaient brusquement et violemment en contact. Notre idéalisme se heurtait au pragmatisme yankee et notre conception de la vie, latine en somme, à un néo-saxonnisme très peu épris de finesse et de nuances.

Cf. de M. Moravia Morpeau, *l'Inconstitutionnalité de la Convention américano-haïtienne* (Port-au-Prince, 1915), et la *Résolution Morpeau* (1916), brochures d'une intuition quasi prophétique et qui résument sa courageuse campagne patriotique de 1915 au Sénat de la République ; de M. Georges Lechartier, *L'Impérialisme américain*, d'une documentation précise et sûre et où il montre bien qu'à Haïti, « c'est le plus terrible régime d'autocratie militaire qui a jamais été mis en œuvre au nom de la grande démocratie américaine », in *Le Correspondant* du 25 février 1923 ; de M. Franck L. Schœll, *La question des noirs aux États-Unis*, chap. ix (1923, chez Payot, Paris) ; de MM. Johnson et Seligman, tous articles de *The Nation*, *The Crisis*, *The Negro World*

« Quoique souffrant toujours d'une noire mélancolie dont les racines sont dans ma nature et les causes dans le milieu où je vis, je goûtai néanmoins quelques moments de consolation et de foi... La religion acheva l'œuvre de la bonté », écrivait-il très justement au Directeur des Annales Politiques et Littéraires, M. Adolphe Brisson. On peut d'ailleurs suivre cette évolution à travers son œuvre.

Du symbolisme clair-obscur et harmonieux des Poèmes mélancoliques (Port-au-Prince, 1894-1900), il atteint dans les Sonnets-Médailleurs du XIX^e siècle (Paris, Fischbacher, 1909), consacrés aux gloires de ce siècle et dont « les appréciations en quatorze vers condensent des volumes de critique », à une précision de pensée et à une plasticité parnassienne qui font de lui un excellent tenant du maître Heredia, quitte dans Cendres et Flammes (Messein, Paris, 1913), à adorer une dernière fois, musicalement, les anciennes idoles.

Comme son intime ami, collègue et coreligionnaire Etzer Vilaire, il aboutit à un spiritualisme évangélique élevé.

La production du prosateur n'est pas à dédaigner : L'Œuvre poétique d'Etzer Vilaire (conférence, 1907) ; L'Œuvre des Poètes (conférence, 1908) ; Alibée Féry, sa vie et ses ouvrages (conférence, 1909) ; A propos de culture allemande (brochure, 1914).

Collaboration à La Ronde, au Nouvelliste, à la Petite Revue, à Haïti littéraire et sociale de Frédéric Marcelin et de son frère Antoine ; direction d'Haïti littéraire et

(New-York, à partir de 1920) ; de M. Louis Morpeau, *La France Antilienne de Haïti*, 3^e partie (*Le Monde Nouveau*, du 15 novembre 1923) ; de M. Charles Maurras, *Le Martyre d'Haïti* (*L'Action Française* des 30 mars, 5 et 10 avril 1925).

scientifique (1912-1914), *suite de la précédente ; collaboration à La Plume (1914) où il publia une série d'articles francophiles de premier ordre : Le grand conflit, qu'une main pieuse, espérons-le, recueillera un jour en volume. Collaboration à La Patrie (1915), où parurent ses articles contre la Convention Américano-Haïtienne et qui sont d'une belle valeur.*

Ses inédits comportent de nombreux poèmes manuscrits, Mon vieux cahier (dont les extraits ont paru dans Haïti littéraire et scientifique, sous la signature de E), Les Sonnets haïtiens et une correspondance littéraire intéressante. Edmond Laforest a laissé de jolies compositions musicales.

Professeur. Chef de bureau à l'Administration des Finances de Jérémie. Chef de division au Ministère de l'Intérieur (1911-1914). Inspecteur général de l'Instruction publique (1915).

HORA LACRYMARUM

Dans les bois recueillis où les arbres sont vieux
 Et dont les troncs noueux se dressent sous les cieux,
 Le pas lent des rêveurs froisse les feuilles jaunes
 Qui tombent tristement des chênes et des aunes.
 Ils aiment l'ombre douce où l'on rêve toujours,
 Où le cœur se nourrit de profondes amours
 Et verse quelquefois le sang de ses blessures.
 C'est là que dans les yeux ils ont des larmes pures,
 En effeuillant les fleurs mortes du souvenir
 Sous les blêmes clartés du jour qui va finir.

Car les plus vifs rayons s'adoucissent dans l'ombre
Dont le rideau bleui se déroule plus sombre ;
Le regard du soleil mourant est si discret !
Seul, tourmenté, l'Amour, passant dans la forêt,
Peut chanter les douleurs tragiques de son âme
Qui dans les passions enlaçantes se pâme.
Il peut répandre ses plaintes dans les sentiers
Dont les sauvages fleurs ont parfumé ses pieds ;
Le silence l'entoure et l'oiseau sur la branche,
Ne se réveillera qu'à l'heure douce et blanche
Où l'aube ouvre le ciel au matin qui sourit,
Dans l'azur joyeux où la lumière fleurit...
A la grise clairière, une silhouette fine
De lente jeune fille apparaît, se dessine,
Légère comme sur sa tige un frêle épi
Sur le fond clair-obscur du grand bois assoupi.
C'est une forme pâle, onduleuse, rêveuse,
Comme une ombre de femme errante et vaporeuse,
Ses contours font penser aux tristes visions
Peuplant la sphère des hallucinations,
Aux fantômes vitreux, impalpables du songe,
A tout être spectral qui dans le vague plonge.
Rien n'est vivant en elle et rien n'est limité,
Sinon de ses grands yeux les foyers de clarté ;
On dirait — dans la mort, le mystère des voiles,
Le silence des nuits — deux naissances d'étoiles !
On sent que la souffrance, hélas ! souffle des feux
Consumants dans le cœur dont s'éclairent ces yeux.
Elle passe, elle va, d'un pas lent et tranquille

Recherchant pour pleurer la paix d'un sûr asile.
 Oh ! qui pourra sonder ses muettes douleurs
 Et dire quelle main d'homme arracha les fleurs
 De cette âme de femme avide de silence !
 Au fil du souvenir son amour se balance ;
 Il tremble, il se lamente et saigne à chaque heurt.
 C'est de ne pas pouvoir oublier qu'elle meurt !
 Son cœur est une grotte aux froides stalactites
 Que la douleur forma par d'invisibles fuites
 De larmes s'écoulant très longuement, sans choir !
 Il est creusé, profond, éternellement noir...
 Ah ! pauvre, pauvre enfant, que d'odieux mensonges
 Jadis ont dû bercer ton âme dans les songes.
 Le fantôme est passé. Dans le lointain bleui
 Il s'éloigne, imprécis ; il s'est évanoui...
 Ô grands bois, confidents des peines amoureuses,
 Combien vous ont parlé d'amantes malheureuses ?

(Poèmes Mélancoliques.)

GCETHE ET SCHILLER

I

A Weimar, lieu sacré, le grand sculpteur Rietschel,
 Voulant symboliser l'art et la poésie,
 Et le reflet d'une âme en une âme choisie,
 Dans un paros vivant fit un groupe immortel.

Ce sont deux dieux amis nés pour le même autel,
 Pour le même nectar et la même ambroisie.
 Ils ont ensemble un mot profond de fantaisie
 Sur la bouche, et l'un dit : Faust, quand l'autre dit : Tell !

Car, ainsi que la foule imposante des arbres,
 Le soir, s'anime aux yeux du poète rêvant,
 Il est dans l'ombre une heure où se parlent les marbres,

Où le moindre soupir mélodieux du vent
 Transmet avec des sons de voix inattendues
 Les graves entretiens des sublimes statues.

II

« Ô Schiller — dit le marbre de Gœthe — ô Schiller !
 Voix formidable, vent qui soulève les ondes,
 Souffle de liberté, tu chantes et tu grondes,
 Tu berces les sommets et tu déchires l'air ! »

« A toi l'immensité des cieus et de la mer !
 Gloire à toi, Gœthe ! dit Schiller. Tu meus des
 [mondes ;
 Du haut des astres d'or, par des chutes profondes,
 Tu descends d'un vol sûr jusqu'au sein de l'Enfer.

Tu goûtas le meilleur et tu connus le pire.
 Roi des penseurs, ton nom domina l'univers,
 Et le grand Empereur salua ton Empire. »

Ô Schiller ! donne-moi la flamme de tes vers.
Ô Gœthe ! donne-moi l'ampleur de ton génie !
Nous avons l'amitié, c'est toute l'harmonie !

FRANÇOIS MILLET

Dans la pénombre douce et la clarté du soir,
L'*Angélus* fait monter sa limpide harmonie ;
Le lointain clocher dont l'âme au ciel est unie,
Souffle un son parfumé, comme un frêle encensoir.

Les paysans, que l'ombre invitait à s'asseoir,
Implorant le pardon, parmi l'heure bénie,
Sont debout, inclinés, dans la paix infinie,
Sur le sillon où traîne un léger voile noir.

La femme joint les mains, l'homme est plein du mystère ;
Croc, brouette et panier reposent sur le sol ;
Tout se tait, écoutant l'oraison de la terre.

Et là-bas, la clarté qui s'éloigne d'un vol
Crépusculaire et lent baigne de molles ondes
Le mystique repos des campagnes profondes.

(*Sonnets-Médailles du XIX^e.*)

LE SOIR

A. N. CHASSAGNE.

Voici la nuit et la brise de terre !

L'ombre a mis sur mon front un baiser vague et noir.
Le bois mystique entonne un chant crépusculaire,
Comme une basilique où fond l'encens du soir,

Où je m'arrête solitaire

Sur le mou tapis des feuilles mortes du seuil ;

Oh ! j'aime infiniment ce deuil

Ephémère de la Nature.

Les fleurs qui ne sont plus ont un riant cercueil

De mousse tendre, rousse et mûre.

Le soir porte le deuil des beaux soleils couchants

Où la clarté décline en des adieux touchants

Et, mourante, s'affine en nuances d'opale.

Qu'il est doux, le soir au teint pâle

Qui s'en vient si discrètement.

Le cœur battant si lentement,

Dans la minute brève et le furtif moment,

Dans le temps fort et grave, où sa mélancolie

S'effeuille avec les fleurs dans l'air muet,

Avec la rose et le bleuet !

Une tombe où s'endort quelque humaine folie,

Un suaire de pierre — Oh ! livide, parlant, —

Entouré d'ombres végétales,

De palmiers verts penchés sur les funèbres dalles,

Un caveau frôle l'ombre avec son marbre blanc.
 Il semble que de l'air des cendres inconnues
 Pleuvent dru sur mon cœur tremblant,
 Et qu'il est tout poudré de poussières émues.
 Oh ! ces villages morts pleins de restes humains,
 Où les pas sont plus sourds et plus froides les mains !

.....

La lune a dans la nuit des reflets bien étranges
 Sur les tombeaux silencieux !
 Elle a de ces rayons où la bonté des cieux
 Mêle à l'or d'un jet gracieux
 Le pénétrant parfum du charme pur des anges...
 Un bruit siffle, strident : c'est un lutin qui rit,
 Un murmure y répond : c'est la sainte prière
 Que, triste, exhale un doux esprit,
 Dans le morne mystère, au fond des cimetières
 Où le plus humble nom s'écrit,
 Il pleut de ces rayons d'une lune si pâle,
 Rayons lents et moelleux,
 Rayons délicieux
 Du ciel d'opale...

.....

Le soir est imprégné de l'adieu du soleil
 Et rêveur, se souvient de son baiser vermeil.
 Il s'attendrit à ce rappel crépusculaire ;
 Car l'ombre a la lueur intime d'un œil noir.
 Un lumignon flottait dans l'abside du soir.

Il s'est éteint. Les fleurs font un obscur rosaire
Sur le tapis feuillu du seuil.
On ne sent que l'odeur de l'ombre et que le deuil.
Ne restons pas là, solitaire,
Comme un triste fantôme exilé d'un cercueil.
Vers la lampe, fuyons le sommeil de la terre.

RÊVE JAUNE

Je vis son cœur : c'était un chrysanthème
Doré de rayons d'un jaune bruni.
Je chantai : « Ton cœur est un chrysanthème »,
Elle chanta : « Les larmes l'ont jauni. »

J'y lus ce rêve en traits de feu : je t'aime !
Mots immortels que les cieux ont bénis !
Elle soupira : « Tu sais que je t'aime ! »
Je soupirai : « Notre amour soit béni ! »

Depuis, aux clartés de la lune molle,
Son bras sous le mien, nous errons le soir.
Je lui dis : « Allons sous la lune molle, »
Elle me dit : « Allons-y chaque soir. »

Sur la dune jaune où la lame folle
Brille en paillons d'or, seuls on va s'asseoir.
L'Amour danse sur l'eau comme une folle ;
Et l'on s'oublie à très longtemps s'asseoir...

(*Cendres et Flammes.*)

DAMOCLÈS VIEUX

(Port-au-Prince, 14 novembre 1876.)

Ce poète subtil de la « vie intérieure », de la lignée d'Auguste Dorchain ou d'André Rivoire, aura entendu, lui, le précepte de Verlaine :

Prends l'éloquence et tords-lui son cou.

Il n'y a rien d'oratoire dans son Aile captive (Paris, 1913, Messein), recueil

Humble à la vue et léger à la main,

distingué par la discrétion du sentiment, la pureté de la forme et aussi une translucide couleur locale, mais que déparent quelques légères taches de préciosité ou de mièvrerie.

Prix d'honneur de philosophie du Lycée Pétion. Répétiteur, puis professeur de latin et de grec au même établissement. De 1911 à 1922, chef de division au département des Travaux Publics, puis à celui de l'Instruction publique et enfin au Ministère de l'Agriculture. Directeur du Lycée de Port-au-Prince (juillet 1922).

L'ATTENTE

J'ai cru que tu viendrais dans le matin léger,
En robe blanche, avec ton chapeau de dentelle,
J'ai cru que tu viendrais tendrement m'apporter
L'Amour, comme une fleur éclose en ta prunelle.

J'ai souhaité te voir, belle sur mon chemin :
Je t'ai, dans le jour clair, fervemment attendue
Pour te donner mon âme en te donnant la main,
L'or du couchant pâlit, et tu n'es point venue.

Avril étend déjà son ombre à l'horizon.
Le soir, furtivement, se hâte dans la nue,
La solitude en deuil entre dans ma maison,
Je me sens froid au cœur, car tu n'es pas venue.

CORRESPONDANCES

A Amilcar DUVAL.

Il pleut, le ciel est blanc ; la plaine est sans soleil ;
Les mornes longs voilés sont au ciel blanc pareils ;
Les cocotiers ont froid et les palmiers tressaillent ;
L'heure, dans le jour gris, se lamente et défaille.

La pluie, âpre, inondant les prés et les vallons,
Crible de ses grains lourds l'ombre des frondaisons,
L'eau nombreuse ternit l'éclat des cannes lisses ;
Les parfums sont mouillés dans l'urne des calices.

Les bois ne vibrent point de chansons et de cris ;
Les rigueurs de l'averse ont désolé les nids ;
Un colibri, fuyant l'orage, dans l'air passe
Et fend, en chancelant, les ondes de l'espace.

La tristesse s'enroule aux pentes des coteaux,
Fléchit l'herbe des champs, plane sur les rameaux
Et s'étend sur mon cœur sans rayons et sans flamme ;
Le ciel blanc est en pleurs et pèse sur mon âme.

Ah ! quand l'orbe vermeil éclatant dans l'azur,
Illuminant soudain l'air balsamique et pur,
Ramènera le vol léger des hirondelles
Et fera resplendir et chatoyer les ailes ;

Quand, au miroir du jour prismatique et changeant,
Les heures passeront, d'or, de pourpre ou d'argent,
Quand s'éparpillera dans les hautes ramures
L'allégresse du vent, des chants et des murmures.

Quand flotteront mêlés l'odeur du vétiver,
Les aromes des pins et des orangers verts,
Les senteurs de la terre ardente et maternelle,
Du kénépier en fleurs et de la citronnelle,

Je tendrai vers l'azur limpide et chaque fleur,
 Vers la plaine en éveil, comme un vase, mon cœur,
 Pour qu'il soit dans le jour qui bleuit et se dore,
 Un centre lumineux, odorant et sonore.

AMOUR

Tu m'aimes beaucoup ? Dis. C'est vrai que tu m'a-
 [dores ?

Tu me l'as dit cent fois, dis-le cent fois encore.

Tant de tendresse, alors, te monte dans la voix,

Que mon âme défaille, exquisement, d'émoi. §

Tu m'aimes ? — Dis encor : « Je t'adore » — Ô délice !

Le vocable enchanteur en un murmure glissé

De ta lèvres à mon cœur insatiable et vain :

Je me sens caressé de tout l'amour humain !

L'HEURE PROFONDE

Sur les caïnès s'épand l'ôr fluide des rayons ;

Et leur verdure pâle a de si clairs frissons

Qu'on ne sait plus vraiment à cette heure profonde

Si le soleil est vert, si les cannes sont blondes ;

La brise a des accords si doux dans les palmiers,

Si purs dans les rameaux luisants des lataniers

Qu'on croit dans l'air léger entendre qui s'accorde

Une lyre divine aux verdoyantes cordes,

Un parfum si troublant tombe des orangers
 Et des dômes fleuris et lourds des quénépiers
 Que le cœur se demande, ému, pour quelle fête,
 Dans les prés odorants fument des cassolettes.

Ô soleil qui, montant les degrés de l'azur,
 Illuminez aux champs la tige et le fruit mûr,
 Rayons qui baignez d'or le front altier des cimes,
 Brises qui, franchissant les mornes, les abîmes,
 Mettez votre harmonie aux arbres murmurants,
 Effluves embaumés, aromes enivrants,
 Chœurs d'esprits répandus dans le ciel tutélaire,
 Le chantre émerveillé vous aime et vous vénère,
 Car vous entretenez la candeur et l'espoir,
 Le goût de l'effort âpre au cœur des enfants noirs
 Qui, fièrement courbés sur la glèbe natale,
 Creusent les flancs féconds des forêts tropicales.

COTT-PLAGE

Un coin de mer, un pan d'azur, un vol d'oiseaux ;
 Une ombre violette aux flancs de verts coteaux ;
 Des teintes d'or léger au couchant oubliées ;
 Des *coralins* étroits aux voiles déployées
 Comme des papillons, sur les vagues posés ;
 Des toits sombres ou clairs, au loin superposés ;
 Et sur la plage brune où le flot lourd se brise,
 Auprès d'un chêne en fleurs où tresseille la brise,

Loin des brusques remous et de l'embrun amer,
Des rocs et des écueils sans nombre de la mer,
Dans le suprême éclat d'un jour d'été qui passe,
Ivre d'âcres senteurs, d'air salin et d'espace,
Toi-même retenant ta chevelure au vent,
En amazone rouge, avec un béret blanc.

TAIS-TOI

Ne me dis rien. Tais-toi. Toute parole est vaine.
Je connais tous les mots de tendresse et de foi
Qu'ont murmurés des voix chères comme la tienne.
Les mots sont vains et les serments sont faux. Tais-toi.

Je ne veux rien du cœur peu sûr. Offre tes lèvres.
Ta bouche brune est vraie et bonne comme un fruit,
Qu'elle soit, dans l'accord passager de nos fièvres
La fleur mystérieuse éclore dans la nuit.

Tais-toi, pour que demain, après nos heures folles,
D'un éphémère lien il ne subsiste en moi
Que le cher souvenir de lèvres sans paroles
Et d'une âme enivrée et muette. Tais-toi.

FURCY

Un sentier s'étendant rouge sur un plateau ;
Des pins dressant leur faite altier sur un coteau ;
Des mamelons baignés de vapeurs opalines ;
De fins bégonias fleurissant des collines ;

Des vallons, des ravins veloutés de gazon ;
 Un pan de nue, en blanche écume, à l'horizon.
 Un jeu lent de lumière et d'ombres alternées
 Sur des mornés changeants aux cimes inclinées,

Et sous l'azur serein d'un ciel illimité
 Dans le rayonnement d'un matin enchanté,
 Comme la voix des flots d'une mer sans rivage,
 Prolongeant ses échos dans un site sauvage,
 Mettant des frissons verts au front des monts lointains,
 L'ample clameur du vent déferlant dans les pins.

L'OMBRE

L'ombre calme du soir entre dans ton salon :
 N'allume pas encor ta lampe familière.
 Dans tes yeux imprégnés de ton amour profond,
 L'adieu divin du jour laisse un peu de lumière —
 N'allume pas encore la lampe, — pour mon cœur,
 L'ombre illusoire augmente et doux est son mystère
 Qui s'étend sur ton âme et sur notre bonheur.
 N'allume pas encor la lampe. Oh ! non. J'espère.
 Dans le soir recueilli, tendrement enlacés,
 Goûtons éperdument l'enchantement extrême
 Qui nous vient de nos cœurs, l'un par l'autre bercés.
 Je ne vois plus tes yeux. Embrasse-moi. Je t'aime.

(L'Aile Captive.)

ADRIEN CARRÉNARD

(Bainet, 10 janvier 1879.)

Les journaux port-au-princiens ont assez souvent publié de ses articles et des chroniques vivantes de Roger Bon-temps mais, plus rarement, de ses vers dont une jolie plaquette, Les Pervenches (1917), fut bien accueillie.

Instituteur. Percepteur des finances à Bainet, puis Substitut du Commissaire du Gouvernement à Jacmel. Ancien conseiller municipal de sa ville natale. Collaboration au Matin, à La Poste, journal antiaméricain de M. Louis-Édouard Pouget.

A VOUS QUI FÎTES 1804

Quand vous fîtes couler votre sang, à longs flots,
Pour de nous faire un peuple, à la fois libre et sage,
Vous ne vous doutiez pas, ô valeureux Héros !
Que l'instinct du mal dût nous rester en partage.

Votre plus cher vœu fut que par la liberté,
La jeune Nation pût se sentir bien forte,
Que nous eussions à cœur de voir avec fierté
Nos âmes aspirer au bien qui réconforte.

Nous devons honorer, pour ne jamais déchoir,
 Le travail, grâce auquel un pays est prospère.
 Dans nos actes toujours le souci du devoir
 Devait nous guider comme il vous guida naguère.

Mais nous crûmes, trop fiers d'un passé glorieux,
 Ne devoir rien tenter, par nous-mêmes rien faire.
 Pour nous, c'était assez de descendre des Preux,
 D'avoir à notre actif, et la « Crête » et « Vertières ».

Nous blessâmes le Droit, dès qu'il fut né chez nous,
 Pour donner libre cours à nos passions viles.
 Le siècle nous surprit, déplorant à genoux,
 Les néfastes effets de nos luttes civiles.

Un jour, attiré par notre profond mépris
 De l'Ordre dont partout ailleurs on se soucie,
 De loin, *On* est venu, comme de pitié pris,
 Nous contraindre à changer notre pénible vie.

.

 Et nous nous sommes vus — nous si prompts d'ordi-

A répondre aux défis à notre orgueil jetés — [naire
 Forcés, pour ne pas voir accroître nos misères,
 De laisser amoindrir vos droits, ô Liberté !

.

 Notre pays se voit toujours près de l'abîme,
 Tant tarde à s'accomplir le vœu des temps présents.

Mais si demain vos fils que le malheur terrasse
 Se voient *octroyer* enfin leur liberté,
 Pourront-ils encor se réclamer de la Race
 Dont vous êtes toujours l'Orgueil et la fierté ?...

A LOUIS MORPEAU

Dans ce Paris où la Pensée, en reine, trône,
 On vous voit poursuivre le rêve ici conçu :
 Lancer notre Haïti, — qui sans cesse tâtonne, —
 Loin des sentiers obscurs, tout un siècle, battus.

Vous voulez ardemment que le soleil rayonne
 Sur ce petit pays dans l'espace perdu,
 Qu'en son sein vraiment pauvre, avant longtemps foison-
 [nent
 Des porteurs d'idéal marchant vers leur but.

Vous voulez nous ouvrir des horizons nouveaux,
 Nous initier tous à ce culte du Beau
 Dont vous êtes là-bas l'infatigable apôtre !

Dans ce grand Paris où la gloire vous sourit,
 Où vous nous honorez par vos brillants écrits,
 Travaillez sans relâche et restez toujours nôtre !

(Novembre 1922.)

DURACINÉ VAVAL

(Aux Cayes, juin 1879.)

L'art dans la vie (*causerie*, 1900); Conférences historiques (1907); Coup d'œil sur l'état financier de la République (*brochure*, 1907); La littérature Haïtienne, essais critiques (*E. Sansot et C^{le}, Paris*, 1911), dont les défauts de proportions et de composition sont évidents, mais livre de courage et de documentation où il soutient que « la littérature de notre pays doit être nôtre et non la simple copie de la littérature française »; Les Stances Haïtiennes (*Paris, Messein*, 1912), où pour la première fois, et avec bonheur, dans « la suite » de notre poésie, s'employait le vers libéré; Le Préjugé des Races et Jean Finot (*conférence, Port-au-Prince*, 1913); Toussaint-Louverture (*conférence*, 1922). Il faut regretter que son Histoire de la Littérature Haïtienne, annoncée depuis déjà longtemps, n'ait pu encore paraître et souhaiter qu'il puisse bientôt la livrer au public.

Sa pièce à idées et en prose, M^{lle} Michot, une Blanchette noire, a été représentée à Parisiana-Théâtre (*Port-au-Prince*), le 4 juillet 1916.

Bachelier ès lettres (*Paris*). Avocat. Professeur au lycée et Juge au Tribunal civil des Cayes. Chef de la légation d'Haïti à Londres et à la Havane (1909-1911). Professeur d'Histoire et de Géographie d'Haïti au Lycée de Port-au-Prince (1915-1918). Juge au Tribunal d'Appel de l'Ouest (1918-1925).

LA PRIÈRE DU SOIR

Le soleil se couchait au vermeil horizon
Et la brise apportait les rumeurs des savanes,
Le murmure attendri des vastes champs de cannes
Avec la bonne senteur de la fenaison.

En face d'un moulin recouvert de feuillages,
Se dressait, dans la plaine, au détour passager,
Une tombe dormant sous la mousse sauvage
Et les neigeuses fleurs d'un inculte oranger.

L'Angélus, tout là-bas retentit en cadence.
Alors, devant la tombe, à genoux, l'air contrit,
Une fillette dit sa prière, — sans bruit.

Et l'horizon plongé dans une brume dense
Semblait à ce moment un temple au dôme noir
Et nu, d'où montait l'humble prière du soir.

LE BOUQUET IDÉAL

Sous le dais élégant des lataniers
Qui s'inclinent au vent léger des mornes,
Par delà les prés clairs et les champs mornes
Où l'oiseau niche dans les bananiers,

Je m'en irai cherchant dans les allées,
 Les couleurs, les parfums et les chansons,
 Les bruits qui montent en franches fusées
 De l'ombre matinale des buissons.

Et je prendrai de tout, fleurs ou murmures,
 Ombre des palmistes, refrain discret
 Des colibris, odeur des mangues mûres

Pour t'arranger un idéal bouquet ;
 Et comme récompense douce et bonne,
 Un seul baiser de ta bouche, ô mignonne !

MIDI TROPICAL

Midi sonne. Reposons-nous sous ce manguier.
 Le gazon brûle. C'est à peine si les palmes
 Bougent. Les grands bœufs roux au pâturage calme
 Dorment en poursuivant leur rêve familial.

Regarde ces chevaux alezans qui se penchent
 Sur l'humble filet d'eau : leurs yeux sont assoupis !
 Il fait si chaud que l'on n'entend guère de bruits.
 Des *tacos* gris de fer s'enfoncent sous les branches,

Cette journée est très accablante. Ô mon cœur,
 Élargis-toi jusqu'à l'horizon de silence,
 Contemple ce ciel vaste où s'étend l'indolence,

Et qu'embrase un soleil opulent et vainqueur
Qui verse sur le morne et sur la plaine entière
La morne majesté de ses flots de lumière !

NOCE DE CAMPAGNE

Les cloches sonnent. Par les sentiers
Que parfument les tamariniers,
Voici venir, en habits de fête,
Des campagnards au regard honnête.

Et dans l'ombre des tonnelles faites
De vertes feuilles de cocotier,
Chacun cause à la bonne franquette,
Avec les voisines de son quartier.

Ah ! la noce revient de l'église.
Vite, on sert quelque boisson qui grise
Et qui met de la joie dans les cœurs.

Mais quelle gaieté, quelle démente,
Quand les violons aux sons vainqueurs
Entonnent l'aimable contredanse !

A LA CAMPAGNE

Par les jours de chaleur et d'accablant soleil
La ville, avec ses bruits étranges me repousse.
Allons, si tu le veux, à la campagne douce
En prenant la route blanche comme du sel.

A la campagne, au bord des larges sources claires
Où les nuages filent comme des bateaux,
Tu resteras songeuse et calme. Les oiseaux
Qui volent chanteront ton rêve et tes chimères

Tu couperas au bois, laurier-rose et jasmin ;
Tu mettras dans ta robe, avec des gestes graves,
Le mombin, la sapote et la jaune goyave.

Moi, tout le long des noirs ombrages du chemin,
Je cueillerai sur tes lèvres puissamment brunes
Des moissons de baisers frais comme un clair de lune.

PAYSAGE

Le soleil ferme son œil flamboyant. La brise
Pousse vers l'horizon les nuages changeants,
Les sveltes cocotiers qui se penchent songeant,
Et les mornes bleus se noient dans l'ombre indécise.

Dans la jaune savane où chante l'eau d'argent
Un paysan allègre, à longue barbe grise,
Dételle du moulin les grands bœufs diligents,
Puis sur sa flûte en bois soupire un air qui grise.

Les colibris discrets rentrent à tire d'aile.
Leur gai refrain se mêle aux senteurs sensuelles
Des quénépiers en fleurs et des orangers verts.

On dirait que parfums et murmures de rêve
Sont un adieu joyeux au beau jour qui s'achève,
Et un salut au soir adorable et pervers.

(Stances Haïtiennes.)

EDGARD NUMA

(Aux Cayes, 12 mai 1881.)

Comme ses articles, ses poèmes — dont certains, élégants et amples, avec un fin arôme de terroir, avaient particulièrement plu aux lettrés et aux connaisseurs — sont encore épars dans divers journaux et revues, entre autres, La Lanterne, L'Estafette et Le Réveil des Cayes.

Professeur au Lycée Philippe-Guerrier des Cayes (1900-1910). Secrétaire de la Légation d'Haïti à Washington, puis à Paris (1910-1912). Député (1914-1916). Professeur à l'École libre de Droit des Cayes (1919).

FIAT LUX !

Dans le silence énorme et solennel des eaux,
Des plaines et des bois, éclate la fanfare
Altière des coqs. L'ombre fuit et s'effare
Comme un sombre coursier qui fume des naseaux.

Vois tous les bleus sommets surgir dans la lumière,
La Nature amoureuse, à la pure clarté
Du jour naissant, étalant sa beauté
Comme aux jours fortunés de sa grâce première.

Dans le rose matin qui monte d'un pas sûr,
Se refait le miracle inouï, la Genèse,
Tandis qu'à l'horizon s'allume la fournaise
De l'ardent forgeron qui travaille en l'azur.

Toute chose sourit, toute chose s'allège ;
La lumière triomphe ! Et le monde enivré
S'épanouit, heureux de vivre, délivré
Du cauchemar pesant de l'Ombre sacrilège.

Un hymne d'allégresse exalte, sous le ciel,
L'Astre, source de vie éternelle et sacrée,
Le géant bienfaisant qui féconde et qui crée,
Le Dieu blond, le Feu, pur et providentiel.

Sur l'arbre harmonieux, tout l'Orient ruisselle :
Le marais qui croupit, miroite plein d'éclairs ;
Et dans le flamboiement des grands espaces clairs,
Va l'insecte joyeux, bourdonnante étincelle.

Là-bas mugit, robuste et blond, un jeune bœuf
Dont le vaste flanc rose et la robe éclatante
Fument dans une houle immense, débordante
De hauts ajoncs luisants comme du cuivre neuf.

Paupières, ouvrez-vous ! ouvrez-vous, ô prunelles !
Que toute la clarté pénètre dans notre œil,
Que toute la lumière envahisse le seuil
De l'âme encor captive en l'ombre originelle !

Que tous les cœurs soient légers et les regards rieurs,
 Que toute lèvre dise un cantique de joie,
 Et qu'à notre orient votre aurore rougeoie,
 Ô Devoir, ô Bonté, soleils intérieurs !

DANS LA ROUGE SPLENDEUR

Dans la rouge splendeur du crépuscule ardent
 Où s'embrase le jour qui meurt à l'Occident,
 Nettement dessinés, immobiles, pleins d'ombre,
 Les grands palmiers ont l'air d'être de bronze sombre,
 Le silence du soir rend plus vastes les cieux,
 Et dans l'espace clair, le vol capricieux
 De petits oiseaux noirs trace des arabesques...
 Mon âme, quitte-moi tes soucis pédantesques,
 Ce gros livre savant, et viens-t'en dans le soir
 Triste et silencieux, loin du monde t'asseoir.
 Laisse-moi ce labeur qui dessèche ta veine :
 Tout effort est stérile et la science est vaine.
 Qui donc l'a jamais vue, hélas ! la Vérité ?
 Qui donc n'a pas menti, dont l'orgueil s'est vanté
 De terrasser un jour l'Ignorance éternelle ?
 Qui donc, dans cette nuit où notre pas chancelle,
 A marché devant nous, prestigieux et beau,
 La main haute, portant un merveilleux flambeau ?
 Quel voyageur hardi, s'élançant vers les nues,
 Revint jamais d'un monde aux plages inconnues,
 Ayant encor les yeux pleins d'éblouissement,
 Le front pâle, la lèvre enflammée et clamant

A l'homme pitoyable un nouvel évangile,
Exorcisant d'un mot sa misérable argile
De son hôte éternel, l'implacable douleur ?
Laisse-moi là ton livre, impertinent parleur,
Et viens-t'en avec moi, ma chère Désolée,
Sous les souples bambous et dont la blonde allée
S'illumine au couchant comme un grand corridor.
Un angélu s'égrène au loin ses notes d'or,
Ouvre-toi tout entière à toute la tendresse
Qui tombe de la nuit divine, qui se dresse
Au bord de l'horizon dans son sombre manteau.
De la Nuit accueillante et douce et qui bientôt
Va dans les amples plis de l'azur de ses voiles,
Agrafer ses joyaux, les tremblantes étoiles.
Rien ici-bas n'est vrai sauf l'obscur sentiment
Qui te fait t'arrêter et rêver longuement
Devant la simple fleur qui sur sa molle tige
S'abandonne au beau soir, à son tendre prestige.
Rien ici-bas n'est vrai, rien n'est sûr et certain
Dans ce monde obscur où fatalement s'éteint
Toute flamme, un instant, qui s'allume et rougeoit ;
Rien n'est certain hormis ta douleur et ta joie,
Ton désespoir farouche et ton rêve enchanteur,
Ton extase divine ou ta sombre stupeur
Devant le grand silence et le secret des choses.
Tu poursuis vainement les essences, les causes,
Feux-follets s'embrasant dans l'insondable nuit
Des Êtres, grands sphinx pleins de mutisme et d'ennui,
Couchés dans l'effarant inconnu des Substances.

Tout ment, tout ment, hormis toi qui rêves, qui penses,
 Mon âme, fleuve clair, cristal pur et vivant
 Où tout laisse trembler son reflet décevant.
 Ne songe plus à rien, chère Mélancolique,
 Et viens-t'en dans la Nuit au regard pacifique,
 Dans la chanson émue et grave des roseaux
 Qui livrent leurs cheveux à la fraîcheur des eaux ;
 Viens dans l'errante odeur des vertes citronnelles,
 Et regardons monter aux voûtes éternelles,
 Sereins, mystérieux, dédaigneux, immortels,
 Ayant vu s'écrouler, empires et babels,
 Tels que les contempla la prunelle enchantée
 Des pères du savoir, les mages de Chaldée,
 Par-dessus l'horizon, la savane et les bois
 Qu'emplissent les grillons de leur stridente voix,
 Par-dessus les palmiers, sombres et hauts pilastres,
 Légion taciturne et splendide, les astres.

DIMANCHE

A Victor BOYLE.

La terre dort dans la lumière et le silence,
 Et les champs sont déserts où, pleins de diligence.
 Hier encor travaillaient les paysans joyeux,
 Et que les cabrouets aux forts et lents moyeux
 Égayaient du tintement clair de leurs rondelles.
 Au moulin, l'eau, criblant la durée éternelle,
 Dégoutte, lente, avec un son pur de cristal,
 Car le recueillement du jour dominical
 Règne du mont lointain à la plaine apaisée.

Et l'espace est profond, la lumière irisée,
 Qui constelle les pointes des cannes. Parfois,
 Dans le silence tombe un long soupir des bois.
 Or mon âme, que gagne aussi tout ce grand calme,
 Sent, tandis qu'elle admire en sa grâce une palme
 Qui frémit au soleil et sur l'éclat du ciel,
 En elle s'éveiller l'espoir essentiel.
 Car les soucis d'un jour, les rêves éphémères,
 Les fébriles désirs, les craintes, les chimères,
 Tout sombre en ce moment jusqu'au fond de l'oubli,
 Comme vont aux bas-fonds que le varech emplit,
 Coquilles et graviers, que la vague brutale
 Roule dans sa clameur, lorsque la mer s'étale,
 Miroir immense où se contemple l'infini.
 — Vais-je en moi retrouver quelque verbe béni
 Comme une ancre longtemps perdue au sein des sables ?
 Quelle voix va parler ? Quels mots impérissables ?...
 — Ah ! quand la pluie dort, que les champs se sont tus,
 Ô mon âme anxieuse hélas ! toutes-tu ?

ET PUISQU'IL PLEUT

Ernest DOUYON.

Et puisqu'il pleut sans fin sur l'immense savane
 Où seul, grelotte, queue entre jambes, un âne
 Qui subit, les yeux clos, le déluge inclément,
 Puisqu'il fait gris dans l'âme aussi décidément,
 Que là-bas, sous le ciel, le plus sombre des dômes,
 Les cocotiers ont l'air d'évanescents fantômes
 Perdus dans les brouillards, fermons tous nos volets.

La pluie, en ses cruels et multiples filets,
Fait indéfiniment agoniser les choses.
Dans le jardin, pétale à pétale, les roses
S'effeuillent dans le froid, dans la boue et l'ennui.
Fermons, puisqu'aussi bien voici déjà la nuit.
J'adore la clarté d'or fauve de la lampe
Et le songe qu'on suit une main à la tempe,
Tandis que, délicat, l'arome du café
Se mêle avec celui du cigare coiffé
Comme d'un fez, de cendre impondérable et grise.
Mets-toi dans le fauteuil. Veux-tu que je te lise
Des vers délicieux, douloureux ou pervers ?
Te lirai-je Verlaine ou le sonnet d'Arvers ?
T'en lirai-je d'abscons, musiques enrichies
Par le mythe enchanteur de toutes les magies ?
Lirai-je Régnier ou Maeterlinck ? Choisis.
— Mais non ! Nos cœurs silencieux sont tout saisis
De l'angoisse qui naît d'on ne sait quel mystère.
Dans la pluie et la nuit on se sent solitaire.
Le monde est loin de nous. Nous croyons par instants
Presqu'entendre les pas précipités du temps.
Des terrestres liens notre âme se dégage.
Qu'elle entende un plus pur et plus puissant langage :
La matière s'évoque encor trop sous les mots.
Oublions tous les vers, oh ! même les plus beaux !
Laissons là Rodenbach, Baudelaire et Divoire,
Mais écoutons, penchés sur le clavier d'ivoire,
Quelque air où se brisa, dans un sanglot divin,
L'âme de Beethoven ou celle de Chopin.

JEAN-JOSEPH VILAIRE

(Jérémie, 22 août 1881.)

Aube et Sonnets indiens (*Paris*, 1916, Le Progrès vulgarisateur), Les Sonnets au Palmier (1921), *décèlent les influences heureuses de Lamartine et de Heredia et permettent de goûter une grâce qui sait s'allier parfois à une harmonieuse haïtianité.*

Commerçant. Instituteur. Professeur au Lycée de Jérémie. Comptable au Bureau de la recette de la même ville. Y est actuellement notaire.

Ses nouvelles et articles ont paru dans des revues et des journaux port-au-princiens et jérémiens.

L'ARAIGNÉE

Après avoir tissé longtemps, avec amour,
Sans un repos la nuit et sans trêve, le jour,
Travaillant au compas de l'instinct, l'habitude
Étant sa règle, elle a fini sa tâche rude.
Pleine de ruse avide elle a fait fil à fil,
Un piège sympathique, élégant et subtil.
L'Araignée enfin voit étinceler sa toile
Qu'un léger souffle gonfle et qu'un rayon étoile.

Les insectes au vol, trompés par tant d'attraits,
 Vont s'y fixer ainsi qu'à la cible les traits.
 En apportant toujours leur sang à la cruelle,
 Ils auront un linceul dans sa fine dentelle.
 Au choc qui la réveille — elle dort bien souvent —
 Répond, rapide, un bond qu'elle fait en avant,
 Et d'un pas clopinant elle sautille, agile,
 Vers la proie et revient, assouvie et tranquille.
 Et cela continue. Un jour arrive enfin
 Où l'on voit tout souillé, flotter le tissu fin,
 Défait et n'offrant plus qu'un spectacle sordide :
 L'araignée y suspend son corps inerte et vide.
 Sans jamais nous lasser, ainsi tous nous tissons
 Une trame du fil de nos illusions.
 Tout ce que nous avons de raison, de science,
 Ce qui vient de l'instinct et de l'intelligence,
 Nous les employons tous à l'œuvre du désir.
 Notre âme en fait un piège. Aujourd'hui le Plaisir,
 Demain l'Amour ou bien la Gloire, la Richesse,
 Dans leur vol, en fuyant, vont y donner sans cesse,
 L'on rit et l'on triomphe, et puis le dernier pris
 Au vieux réseau, c'est nous, dont on voit les débris.

(Aube.)

TABLEAU

Ici, le Morne ondule et dévale en coteau,
 Et forme pour le fleuve un vallon d'émeraude.
 L'onde où le courant file au milieu, vient et rôde
 Vers la rive, parmi les longues herbes d'eau.

Des nuages dorés, par un jour calme et beau,
Vont, en légers flocons, sous le vent qui les brode.
Heureux de saluer encor la saison chaude,
Un vieillard portant l'arc, monté sur un radeau,

S'approche pour chasser près les joncs de la berge.
Or, un jeune Indien de qui la tête émerge
D'un cocotier touffu, l'appelle et lui fait voir

La grappe trop rebelle au désir du vieil âge,
Et dont la masse haute et lourde va pleuvoir ;
C'est qu'il veut l'échanger contre un canard sauvage.

LA CLOCHE D'ISABELLE (1)

Au Cacique CAONABO.

Sauvage, quel attrait avait pour toi le son
Que jetais vers le ciel la cloche d'Isabelle ?
Et pourquoi voulais-tu, dans la ville rebelle,
Pénétrer, pour l'avoir comme unique rançon ?

Quelle fête en l'azur, quel éclatant sillon
Par les nuages clairs, sous le vent, faisait-elle ?
Tu pensais que sa voix n'allait pas sans une aile
Qui promenait partout ce joyeux carillon.

(1) Ville fondée par Christophe Colomb en l'honneur d'Isabelle de Castille en 1493.

Émotion que donne au cœur l'airain qui vibre
 Et monte, emplissant l'air dans son vol doux et libre
 D'un bruit sonore, immense, au rythme solennel !..

Note toujours la même et suave harmonie !
 Il a goûté ton charme au pouvoir éternel,
 Lui, le sauvage en qui sommeillait le génie !

LA MORT DE L'INDIEN

Aux approches de la mort, l'Indien
 se faisait porter dans le désert, et là,
 étendu dans un hamac suspendu aux
 branches des arbres et, laissé seul, il
 exhalait son dernier soupir dans le
 calme de la solitude...

Emile NAU.

Il s'est fait apporter dans l'immense forêt,
 Pour mêler sans retour son âme à la nature,
 Avec ses vains espoirs et les maux qu'il endure,
 Il laisse aussi la terre et n'a point de regret.

Le soleil couchant donne à la mort son apprêt,
 Et les bois leur parfum ; le zéphir, son murmure.
 Autour de lui la paix est solennelle et pure.
 Qui meurt ? est-ce le monde ou son être ? Il ne sait...

Mais il cherche des yeux l'adieu de la lumière ;
 Aucun rayon ne vient lui baiser la paupière :
 L'ombre sur le hamac lui fait un linceul noir.

Alors au firmament, souriante et ravie,
Une étoile paraît, la première du soir ;
Et c'est à sa clarté qu'il a quitté la vie.

LE SOMMEIL

Au bord du clair ruisseau, sur sa natte de jonc,
Le corps humide encor, l'Indienne sommeille.
Formant au-dessus d'elle une immense corbeille,
Les arbres font pleuvoir des fleurs et des rayons.

Elle arrête en leur vol les brillants papillons,
Qui baisent tour à tour sa poitrine vermeille
Et sa lèvre aux couleurs des grappes de la treille.
Parfois elle s'agite en de légers frissons,

Cependant que le vent soulève la tunique
La vêtant à demi. La posture impudique
Sur les ailes d'un rêve amène le désir.

Elle est superbe à voir dans l'ardeur virginale
Qui la fait palpiter, l'étreignant à plaisir,
Aux baisers que lui donne une forme idéale.

(Sonnets Indiens.)

L'ÉTANG DE SPÉBACK

Couvert d'un bois profond, ignoré, l'étang dort.
La route qui menait à ses bords, dont nul n'ose
Réveiller l'écho sourd, est depuis longtemps close
Par l'invincible effroi que fait naître la mort.

Plus d'un siècle est passé ; l'horreur nous trouble encor
Quand nous voyons ces lieux, champ lugubre où repose
Le cimetière ancien des noyés, quelque chose
Que de son doigt fatal aurait marqué le sort.

Là furent engloutis tout vivants des esclaves ⁽¹⁾,
Qui sommeillent chargés toujours de leurs entraves.
Un colon, obsédé d'un éternel ennui,

Avait, pour se distraire un peu, commis ces crimes.
Quelle voix doit avoir le vent berçant les cimes,
Sur les eaux de l'étang, à l'heure de minuit ?

(1) Saint-Domingue.

FERNAND AMBROISE

(Jacmel, 9 décembre 1881.)

Sa production poétique n'a pas encore été recueillie en volume, au regret des lettrés qu'avaient intéressés des vers bien venus, fins, harmonieux, signés Félix de Saint-Laurent.

Études primaires chez les frères de l'Instruction chrétienne; études secondaires au Collège Saint-Martial. Professeur de sciences physiques et naturelles au Lycée de Jacmel.

PLUIE

Il pleut depuis hier ;
Quand il pleut, j'aime lire
Théophile Gautier.
Elle est sourde, sa lyre :
Rarement hors du mur,
Vont résonner ses notes ;
Un souffle toujours pur,
Une âme qui sanglote
Le regret étouffé
D'une pâle existence,
Quelque rêve effacé
Suffisent à sa stance.

C'est pourquoi, lorsqu'il pleut,
Le jour, à grosses gouttes ;
Quand la bise s'émeut
Aux boutons d'or des routes ;
Quand il fait froid dehors,
Dans les nids, dans les feuilles,
Sous les saules, alors
Chez moi je me recueille
Penché sur mon Gautier,
Pour entendre sa lyre ;
Il pleut depuis hier,
Je m'en vais le relire.

LA CHANSON DES PINS

Dans le frémissement sonore des grands pins,
J'écoute bourdonner l'essaim doux de mes rêves,
De mes rêves d'amour éclos dès le matin,
Et qui, le soir, pareils aux mouettes des grèves,
S'en vont échevelés, vers des cieux plus lointains,
Emportés comme un chant que le zéphir achève
Dans le frémissement sonore des grands pins.

La Nuit d'été ceignant sa couronne de perles,
Pensive et frémissante, écoute les grands pins
Répéter la chanson ironique des merles ;
Et dans les replis de son voile de satin,

Le vent repasse ainsi que l'océan déferle,
Caressant de son chant éternel et divin,
La nuit d'été ceignant sa couronne de perles.

Et dans les cieux bleus piqués de blêmes jasmins,
Refrains délicieux de tous les pins sonores,
Cantiques décevants des rêves orphelins,
S'harmonisent, là-haut, tout frissonnants encore,
Des soupirs langoureux qu'exhalait le matin,
Attendant pour revenir, passer l'autre aurore
Dans le frémissement sonore des grands pins.

LE PASSÉ

Tu dis qu'entre nous deux doit s'étendre l'espace,
Et tu n'as pas compris ce que peut cet adieu
Sur une âme où ton souffle a creusé tant de traces,
Qu'on ne peut plus y voir l'image de mon Dieu !

Et tu n'as pas compris, toi qui me sacrifies,
Combien vrais sont les pleurs que tu me vois verser,
Combien de ce seul coup s'écrouleraient de vies,
Si chacun à ce prix dût payer un baiser !

Et tu n'as pas compris, que tout vivant encore,
Ton souvenir jaloux règnera sur mon cœur,
Et que ce cœur meurtri que le chagrin dévore,
Ose encor te bénir, ange de ma douleur !

Ici-bas, cependant plus rien ne s'éternise,

.

Il n'est rien d'immortel excepté les tombeaux :

Tombeaux des rêves d'or et de nos espérances,
 Tombeaux des jours heureux pour d'autres et pour nous,
 Tombeaux des vains attrait, des vaines jouissances,
 C'est là que pour toujours s'écorchent nos genoux !

Ma douleur, tu le sais, devait être immortelle,
 Mes lèvres te l'ont dit, hélas ! plus d'une fois,
 Et voilà que le Temps, en étirant son aile,
 Ne l'a point emportée aux profondeurs des bois !

Qu'importe, en vérité, ma blessure éternelle,
 Qu'importent mes chagrins, mes larmes, mes sanglots,
 Car tu m'es chère encore, ô fauvette infidèle,
 Je sais que dans ton cœur résonnent les échos.

Tu t'es enfuie, hélas ! mais tu n'es point rebelle !
 Si le sort te conduit vers quelques cieus nouveaux,
 Tu laisses sur mon front le duvet de ton aile,
 Ô toi que je sentis passer dans mes rameaux.

Je crois que mon âme est un peu sœur de la tienne,
 Les étoiles, jadis, m'en ont dit le secret ;
 Quelque grande puisse être ou ta joie ou ta peine,
 Mon cœur est pour ton cœur l'immuable relais.

Mon amour est resté, mais veuf de l'espérance,
Amour libre et profond, profond comme le ciel,
Amour qui refléurit, chaque nuit, en silence,
Comme une fleur d'été qu'abreuverait le fiel.

Près de moi, chaque soir, je sens flotter ton ombre
Qui vient prendre un baiser à ma pensée en deuil ;
Mais un baiser donné par une âme si sombre,
Que peut-il rappeler si ce n'est le cercueil ?

Je ne peux plus t'offrir que le sel de mes larmes,
J'ai tant de fois senti saigner mon cœur blessé,
Ce cœur si longuement asservi par tes charmes,
Que j'en appelle au ciel pour juger le passé.

(Mars 1905.)

CHRISTIAN RÉGULUS

(Port-au-Prince, 4 mai 1882-1922.)

Articles à Haïti littéraire et sociale, au Nouvelliste, au Matin, aux Nouvelles. Direction du Trait-d'Union (1907), du Quotidien (1916), etc. Eux non plus, ses vers d'un symbolisme harmonieux n'ont pas encore connu la publicité du livre.

Répétiteur, puis professeur de deuxième ordre au Lycée de Port-au-Prince. Chef de bureau au Département de la Justice (1910). Chancelier, chargé du Consulat général d'Haïti à la Jamaïque (1914). Avocat. Substitut du Commissaire du Gouvernement à Ouanaminthe (1920).

MON ÂME EST UN JARDIN

POUR ARSÈNE CHEVRY

Mon âme est un jardin dépouillé par l'automne.
Elle a l'âcre parfum des jours tièdes, amers.
Près des vasques, où meurt un crépuscule vert,
Une source redit sa plainte monotone...

Dolemment, les lilas dans les treillis déserts
Épanchent leur tristesse au cœur des anémones ;
Et, dans les parcs bien clos d'ombre toujours couverts,
On ne voit plus errer les blondes Desdémones...

Clairs oiseaux qui venez sur l'aile du soir bleu
Rythmer vos trilles lents, doux comme des aveux,
Dans le chœur automnal des floraisons mort-nées,

Fuyez vers les vergers riants, ensoleillés
Au pays des clartés, des mauves avrillés.
Mon âme est un jardin d'illusions fanées.

TOUJOURS JEUNE

POUR Eugène POULLE DES ISLES.

Malgré l'âge et le temps, vous allez parmi nous,
Svelte comme un berger de l'antique Arcadie ;
L'aube sur votre front de rêves s'irradie,
Et vous baisez encor les Vierges, à genoux.

Comme vous, je voudrais, sous l'affront des orages,
Conserver la verdure du rutilant été ;
Où trouverai-je, ami, quelque nouveau Léthé
Pour y plonger mon corps lassé des longs voyages ?

Et vous avez vraiment quelque chose d'antique,
La démarche, le port, les gestes athéniens,
Le langage flûté des chantres de l'Attique,

Et quand vous modulez de beaux alexandrins,
 Vous faites se pâmer les brunes jeunes filles
 Qui, de fleurs et de baisers, vous couvrent, DES ISLES.

POÈMES D'OUTRE-MER
 NOSTALGIE

POUR PERCEVAL THOBY.

Ce soir, je me souviens de paysages vagues,
 Très lointains... par delà les vastes océans.
 C'est tout autour : bosquets, clairs îlots que les vagues
 Caressent de leurs flux rythmiques, somnolents...
 Ce soir, je me souviens de paysages vagues...

Tous les frissons d'avril que nous avons connus :
 Baisers tièdes, subtils, muets appels des lèvres,
 A l'ombre des palmiers et des pins chevelus,
 Chauds enlacements des corps languides et mièvres,
 Font battre en moi soudain les désirs d'autrefois.
 Et je les vois passer, moqueuses sous leurs voiles,
 Les luxures de chair aux captivantes voix,
 Fauves, semant l'amour sous les yeux des étoiles.

Ce soir, je me souviens de paysages vagues...
 Je vous revois, Furcy, Bizoton, Cott-Plage :
 Furcy, ton climat froid et tes riants cottages,
 Bizoton où j'appris les obscènes chansons
 Des griffonnes aux seins palpitants de frissons,

Cotte-Plage, oasis de douces remembrances
Où l'amour m'a conté ses premières romances.
Ah ! c'est vous tous, ce soir, qui revivez en moi,
Comme au temps où mon cœur épris battait d'émoi.
Je revois vos forêts, vos rêveuses cascades,
Ô Fantômes lointains, ô frissons disparus !
Pourquoi, ce soir, hélas ! m'êtes-vous apparus !
Vous réveillez en moi les roses de la vie
Et de ce passé mort, je sens la nostalgie.

(Kingston, 4 avril 1916.)

CONSTANTIN MAYARD

(Port-au-Prince, 27 novembre 1882.)

Un tempérament que la politique a englué et pour qui, originalement, Oswald Durand « demeure l'exemple ».

Poèmes épars dans La Ronde, La Revue du Cercle Catholique, Haïti littéraire et Sociale, Le Matin, L'Essor.

A publié dans Le Matin une série d'articles intitulés « Essai sur la réforme du code rural » (1912) et sous le pseudonyme de Julius, une série de chroniques : « Au jour le jour » (1919). Sa brochure De la Solidarité, conférence faite à la loge La Vérité, parut en juin 1918.

Études au collège Saint-Martial. Employé rédacteur au cabinet du Président Nord-Alexis (1902-1908). Député (1912-1915) et Président de la Chambre. Secrétaire d'État de l'Intérieur (1915-1916). Sénateur de la République (1917). Conseiller d'État (1919-1922).

Son opéra lyrique et symbolique en trois tableaux, Guacanagaric, encore inédit et dont l'action se passe au xv^e siècle, ne manque pas de passages aux vers particulièrement ardents, vigoureux, très couleur locale.

CRÉOLES AU CLAIR DE LUNE

Sous le rêve du clair de lune, j'aime voir
S'en aller lentement les femmes corpulentes.

Exquises fleurs de chair écloses dans le soir,
Elles grisent les vents de leurs odeurs troublantes.

Les corsets sont émus au frôlement des seins,
Et craquent, en rythmant ces promenades lentes.

Ainsi que les jets d'eau pleuvant dans les bassins,
Elles causent ; leurs voix sont douces, tremblantes.

Leur chevelure brune, en un divin halo
Crépelle, sur leur front, ses nattes opulentes.

... Alors la lune vient, vient se mirer dans l'eau...
Ses rayons flâneurs vont boire l'âme des plantes !

Et j'ai le souvenir constant de ce tableau :
Du clair de lune et des créoles indolentes.

LES ROSES DE DÉCAYETTE

A Charles BARDINAL.

« Chez Décayette, M'sieur, tout près », dit la Mornaise
A qui j'ai demandé d'où ces fleurs sortaient ;

De mars vénuste au lourd septembre de fournaise
J'ai vu, par quantités, ces fleurs qui « descendaient ».

Donc, ce matin frais, clair et frissonnant d'aise,
J'ai gravi la montagne où sont les champs fleuris.

Moscato, mon cheval dont jamais ne s'apaise
La vigoureuse ardeur, grimpe comme un cabri...

Mais buttant aux cailloux et glissant dans la glaise,
Nulle part je ne vois les odorants pourpris.

Las, anxieux, je m'enquiers ; la réponse niaise,
Que tous font est : « Plus haut, les roses, c'est plus haut ! »

Plus haut ! je vais toujours dans le midi qui pèse...
Trouverai-je jamais les roses qu'il me faut ?

MARS

L'hivernage a chauvi le front bleu des collines
L'*urrucane* a mis bas l'orgueil des hauts *mapous* ⁽¹⁾...

Et mars est tout en pleurs : ses promesses divines
Sont mortes, feuille à feuille, en proie au vent jaloux...

Quand donc viendra juillet avec son chaud soleil
Inspirateur des nids et rédempteur des ruines ?

(1) L'*urrucane*, l'ouragan, en langue indienne. Le *Mapou*, le fromager, en dialecte créole.

L'allègre *pipirit* (1) n'a pas sonné l'éveil
Et, triste, Mars « fait nord » et, triste, Mars pleuvine...

La pluie a, jusqu'au sol, courbé les vétivers,
Des limons ont terni les sources opalines...

Toi, blottie en mes bras, bercée au bruit des vers,
Toute l'adustion de mon cœur t'illumine.

Ma lèvre s'abandonne à tes dents hyalines
Et nous rions parmi le deuil des Univers...

CRIS D'ORGUEIL

I

J'avais, jadis, pensé que par-dessus les foules,
Mon rêve, inaccessible et hautain, planerait ;

Et que j'aurais trouvé mon Paradis abstrait
Dans moi-même exilé des humanités saoules.

Les besoins sociaux, la vile hérédité
M'ont pris et m'ont réduit au cadre de leur moule.

Du plus lointain éther, mes rêves bleus s'écroulent
Et sont dans le marais humain, précipités.

Sans moi, les Astres d'or, par cohortes, roulent !
Je ne voyage plus aux somptueuses nuits...

(1) Le tyranneau, en dialecte créole.

Mais le front encor nimbé de lueurs, je fouis
Et retourne la glèbe ingrate qui s'éboule.

Tant pis ! Mon rêve me dévore encor : je suis
Comme un cadavre sur qui s'acharne une goule !

II

Je t'avais dit, un jour, qu'en ta paume gracile
Je déposais mes temps et mes vœux pour jamais.

Nous sommes parvenus jusqu'aux plus hauts sommets
Des hautes voluptés que le baiser distille.

Et, bien des fois rompant tout notre ardent amour,
Nos doigts se sont déliés... pour des raisons futiles ;

Mais, surtout, pour goûter les bonheurs des retours...
Tous les raffinements des caresses subtiles,

Nous les eûmes ! J'avais perdu l'art des chansons
Où dans un vers d'orgueil la rime d'or rutile ;

Car je t'avais voué mes rêves infertiles,
Mon jeune rire, mes larmes et même ma raison.

Mais je n'ai trouvé rien au fond des pâmoisons...
Ah ! triste cœur, l'Amour n'est pas encor l'Asile !...

III

Non pas ! je veux dresser contre la vie hostile
La tour inexpugnable de ma volonté.

Je sais la course longue et la lutte inutile,
Je sais combien de fois, infirme, j'ai buté.

Empli de triomphale impassibilité,
J'irai toujours, saignant des doutes, des mensonges.

Je serai pris encore à la glu des beaux songes,
N'importe ! je veux voir jusqu'où je peux monter.

Je boirai le vinaigre et le fiel de l'éponge
Jusqu'à croire moi-même à ma divinité ;

Mais je ne mourrai pas ! Le grand ciel qui nous juge
Me versera peut-être un peu de sa clarté.

Non ! que je ne sois pas dans la mort emporté,
Car, hélas ! la Mort, non plus, n'est pas le Refuge !...

A OSWALD DURAND

I

Ô toi qui, sur la Lyre as su trouver le mode
Musical conforme à notre sens propre d'Art ;

Toi dont le chant parut se modeler sur l'ode
De nos mers, de nos vents ; toi dont le cœur épars

Se répandit sur tous et dont l'esprit prodigue
Se profusa malgré la vie et ses hasards.

Tu fus l'enthousiasme et la bonté sans digue,
L'adolescence fraîche en un corps de vieillard.

Quand nous te suivions l'instant de ton départ
Pour le Royaume de l'Ombre et du Repos ample,

J'ai vu les hommes muets, découverts, regards
Baissés, pénétrés de ferveur, comme en un temple.

Maître dont l'empire moral fut d'un César,
Je te salue, ô toi qui resteras l'exemple !

II

Ce printemps va s'émouvoir d'allégresse ardente
Et frémir d'aise dans ses germes enchantés.

Les êtres s'empliront de force qui fermente,
Le végétal aura tous ses sucs augmentés.

Aux veines de la Terre, coulera, rapide,
Le flot des éléments de génitorité.

Car un engendreur de Rêves va susciter
La vie aux flancs de la Vénus génetyllide.

Aujourd'hui s'inscrit ton idéal de Beauté,
Oswald, et maintenant ta grande œuvre commence.

Ô toi qui dispensas d'éternelles semences
De patriotisme, d'amour, de liberté !

Voilà que tu deviens, au mois d'Aphrodité,
Une part du Dieu Pan, âme du monde immense.

1906.

GEORGES LESCOUFLAIR

(Jérémie, 11 décembre 1882.)

A en portefeuille Petit Album, poésies au tour délicat et fin, on dirait impalpables et qui évoquent le Sully-Prudhomme des Vaines Tendresses.

Collaboration à des journaux et revues du pays. Professeur au Lycée de Jérémie (1905), puis à celui de Port-au-Prince (1916). Avocat (1913), et, depuis 1918, Juge au Tribunal de Première Instance de Port-au-Prince. En 1916, membre de la commission communale de cette ville.

VIVRE

Je ne sais plus ce que je suis,
Je vis au gré des contingences,
Et tristes sont les confidences
Qu'une voix murmure en mes nuits.

Qu'importe, pourtant, si je puis
Entendre encor les résonnances
De cristal que les espérances
En moi font, au jour, plein de bruits !

L'espoir et le regret sont frères ;
Et l'on voit luire des clairières
Dans les profondeurs des forêts.

Or, pour bercer mon mal de vivre,
Le rêve me verse, à longs traits,
Un philtre divin qui m'enivre.

L'OMBRE SUR LA MONTAGNE

Sur l'océan du ciel, par les matins d'été,
Tout pleins de vif soleil, blanches nefs, les nuages
Appareillent, parfois, ruisselants de clarté,
Et partent, on ne sait pour quels lointains rivages.

Sur terre la montagne étend la majesté
De sa puissante masse, étages par étages,
Énorme comme une troisième immensité,
Vibrante de lumière et féconde en mirages.

Mais traversant l'azur, les blancs nuages passent,
Et sur son tapis vert où luit de l'or, par places,
Promènent longuement des pans d'obscurité.

Ô montagne ! en mon âme aussi cette ombre vague,
Quand passe la douleur comme une folle vague ;
Nous avons entre nous ce point d'affinité.

SOIR DE PRINTEMPS

Ce soir, je lis des vers très doux,
Des vers d'amour et de tendresse,
C'est de vous qu'ils me parlent tous,
Tant leur rythme est une caresse.

Je songe que si vous étiez
Là, près de moi, bonne et rêveuse,
Confondant nos deux amitiés,
La paix me serait plus heureuse,

La paix qui pénètre mon cœur,
En cette tiède solitude,
Que baigne la rose lueur
De ma vieille lampe d'étude.

Je vois votre beau front penché
Sur quelque délicat ouvrage,
Dentelle fine, ou blanc sachet,
Que je frôle en tournant la page ;

Voici la rose qui pâlit,
Que votre main aurait posée,
Le matin dans le grès poli,
Tout humide de la rosée.

Mais, comme son parfum ténu,
Mon rêve traîne une agonie,
Car loin de moi, pauvre inconnu,
Passe toujours votre harmonie.

Ce soir, je lis des vers très doux,
Leur rythme est plein d'une caresse,
Pourquoi me parlent-ils de vous ?
Je n'aurai pas votre tendresse...

PASSANTE

Elle venait, légère, en jupe de vieux rose,
A petits pas pressés. Le printemps triomphait
Au cœur des frondaisons ; une âme dans les choses
S'éveillait lentement, qu'avril leur insufflait.

Elle passa : je vis un poème de grâce.
On me dit qu'elle était la sœur des rossignols,
Qui, le soir, par les clairs de lune, dans l'espace,
Lui versaient l'harmonie en arrêtant leur vol !

Sa voix aurait des sons de harpe éolienne,
Des accents, des soupirs de prière et d'amour,
Des frissons aussi doux que l'odorante haleine
Des fleurs qui se pâmaient en cette fin de jour.

C'était au Bois-Verna ⁽¹⁾, séjour de l'élégance,
Le vent du soir prochain passait chargé d'aveux,

(1) Faubourg de Port-au-Prince.

Et quand, au bout de l'avenue, — encor j'y pense, —
Elle disparut, je sentis qu'au fond des yeux,

J'aurais toujours, hanté d'une divine chose,
Ses petits pas pressés, sa jupe de vieux rose...

MON CŒUR D'AVRIL

Parfois, depuis bien des années
Dormant au fond d'un vieil écrin,
Un reste de parfum ancien
Monte soudain des fleurs fanées.

Doux rappel d'heures fortunées
Dont, jadis, on eut l'être plein,
Mais hélas ! que la faux d'airain
Du temps avait tôt moissonnées.

Mon cœur est un écrin semblable,
Où dorment d'anciennes amours,
Qui n'ont vécu que peu de jours ;

Mais leur souvenir ineffable,
Comme un parfum, s'éveille en moi,
Quand vient avril, semeur d'effroi.

FRÉDÉRIC BURR-REYNAUD

(Port-au-Prince, 9 juillet 1884.)

Par indolence créole ou peut-être secrète pudeur d'amoureux, ses Horizons voilés qu'irradiaient pourtant des reflets du lumineux soleil des Antilles n'ont pu révéler au grand public leurs lignes élégantes et colorées. Plongé dans le commerce des abeilles — il est apiculteur à Léogâne — Burr-Reynaud les a gardés dans les brumes de l'inédit. Mais Ascensions (1924) d'un néo-parnassisme pittoresque et souple, avant les Poèmes Haïtiens, ont trouvé leur éditeur, La Revue Mondiale. Études au Lycée National où il devait plus tard professer trois ans. Licencié en droit. Avocat. Ses Petits Propos du Pacificateur et du Nouvelliste, goûtés du public, mais peu des maîtres de l'heure (1909), valurent au chroniqueur des compliments et... des ennuis. Quelques-uns de ses vers ont paru dans les Annales politiques et littéraires, La Muse Française, La Pensée Latine. Collaboration à plusieurs journaux et revues de là-bas.

BONHEUR

Ainsi, j'ai le bonheur, pour la première fois,
De presser dans ma main ta main timide et blanche,
Et, sur le mode ailé de sa musique franche,
D'entendre résonner le timbre de ta voix !

Ainsi, je vois tes yeux profonds et doux, je vois
Ton corps souple de vierge où la beauté s'épanche,
Comme à l'ostensoir d'or la gloire des dimanches,
S'épanouir près de mon cœur gonflé d'émois !

Ô toi, la grâce même et l'exquise jeunesse,
Toi dont le rire sonne ainsi qu'un grelot d'or,
Permits que près de toi mon pauvre cœur renaisse

Et que, sentant venir, suave, sans effort,
La minute adorable à laquelle j'aspire,
Je baigne mon espoir au flot clair de ton rire !

SOUS LES ARBRES

Ami, quittons la ville, errons par la campagne.
Le matin a vêtu sa chape de safran ;
Un pan de soleil flotte au front de la montagne :
Les arbres sont si doux quand le cœur est souffrant !

Déjà la brise tiède effleure nos visages,
Sur son aile elle a pris l'odeur des romarins ;
L'abeille vient rôder dans les jasmins sauvages
Qui grimpent en tremblant sur le tronc des sucrons.

Sous les arbres allons chercher la source fraîche
Qui met des grains de perle aux tiges des roseaux ;
Dans le « tchatcha » qui vibre et l'odorant campêche
Écoutons gazouiller la chanson des oiseaux !

Les arbres ont des voix pour qui sait les comprendre,
Les arbres ont une âme ; et des pins aux buissons
Ne t'est-il pas donné de sentir et d'entendre
Circuler d'arbre en arbre un réseau de frissons ?

Ils sont nos vrais amis, car ils savent se taire,
Ils savent respecter la pudeur de nos maux :
S'ils se penchent parfois sur un front solitaire,
C'est pour verser la paix de leurs tremblants rameaux.

Regarde ce palmier qui domine l'allée :
Son tronc est abîmé par le bec du pivert,
Tandis qu'il livre au vent soufflant de la vallée
Les frissons éblouis de son panache vert.

Le flexible bambou semble un voleur qui rôde.
Ne vois-tu pas trembler sur le caïmitier
Des reflets de rubis, des reflets d'émeraude ?
Le regret du grimpeur hante le cocotier.

Vois-tu le flamboyant dont les fleurs éclatantes
Mettent un bandeau pourpre au front du mois de mai ?
Il évoque les jours de processions lentes
Qui passent en chantant sous le ciel embaumé !

Que te dit le mombin aux branches tortueuses ?
Que te dit le manguier aux savoureux fruits d'or ?
Le sablier touffu qui, dans les nuits fiévreuses,
Lance sa fusillade au gros mapou qui dort ?

Ils te disent d'aimer, ils te disent de croire !
Cet amandier fleuri, que la foudre a brisé,
Te dit de conserver dans ta souffrance noire
Ton âme pour l'espoir, ton front pour le baiser !

Amoureux des oiseaux, de l'azur, des haleines
Du sol qui les vit naître, et contents de leur sort,
Sans crier de grands mots qui trahissent leurs peines,
Ils gardent leur douceur jusqu'au seuil de la mort.

Quand la douleur t'étreint, vas alors à leur ombre,
Vas chercher le sommeil sous le sapotillier ;
Et voilà, si tu veux bercer ton âme sombre,
Dans un rêve éternel, le froid mancenillier :

Il a versé l'oubli des souffrances humaines
A nos lointains aïeux ; pour leur dernier repos
Les *sambas* y couchaient les doux aborigènes
Dont l'âme s'envolait au chant des *areytos*.

Ami, quittons la ville, errons par la campagne !
Le matin a vêtu sa chapê de safran,
Un pan de soleil flotte au front de la montagne :
Les arbres sont si doux quand le cœur est souffrant !

(Léogâne, 1921.)

ANACAONA

I

LA REINE

Sur la natte de jonc dont la paille glissante
Craque de volupté de caresser ses reins,
Anacaona, belle en ses atours divins
S'étend avec délice, eurythmique et décente.

Agitant l'éventail de palme bruissante,
Sa suivante la berce avec de doux refrains ;
Et le souffle léger, fleurant les romarins,
Dilate sa narine à l'aile frémissante.

Ses jambes et ses bras sont cerclés d'anneaux d'or,
Son sein est teint du sang de raquette vermeille ;
Et, pendant qu'elle rêve et qu'elle sommeille

A l'ombre du *mapou*, dans l'ancestral décor,
Un rayon de soleil sur ses bijoux scintille
Et marbre de clartés sa chair de sapotille.

II

LA PRÊTESSE

De ses deux bras tendus ainsi qu'une envergure,
La prêtresse préside aux rites des anciens ;
Elle invoque l'esprit des dieux haïtiens
Dont la présence ardente en son corps s'inaugure.

Ses noirs cheveux luisants inondent sa figure.
Hagarde, elle s'exalte, et les Xaragueyens
Tremblent comme la feuille aux vents antiléens,
D'entendre sa voix rauque articuler l'augure.

Elle en dit la ferveur. Les *Butios*, alors,
— Le jeûne ayant purgé leurs âmes et leurs corps —
Avec des mots profonds vont commenter l'oracle.

La Fleur d'Or, souriante, ayant repris ses sens,
Ressuscite, plus belle, ainsi qu'en un miracle,
Et donne le signal de jeux effervescents.

III

LE BAIN DE LA REINE

La rivière clapote au choc des pierres blanches
Et suit, en frétilant, un sinueux dessin,
Pour ralentir sa course en un calme bassin
Que protège un rideau d'ombre tombant des branches.

C'est ici que la Reine, en ses ivresses franches,
Quand l'heure chaude fait s'alanguir le ricin,
Aime à sentir glisser l'eau fraîche sur son sein,
Flotter dans son cristal la courbe de ses hanches.

Quand, frileuse, elle sort, la caresse du vent
Fait pleuvoir, des cheveux aussi noirs que les merles,
Sur sa croupe cambrée, un ruisselet de perles.

Elle regarde, ainsi qu'en un miroir mouvant
Son image danser dans le flot qui rutilé,
Onduleux et lustré comme un flanc de reptile.

MATIN QUISQUEYEN (1)

Un souffle frais frissonne au fond des bois touffus ;
 L'air est suave et pur, le ciel bleu, la mer blanche ;
 Les oiseaux amoureux volètent dans les branches ;
 La sève bat dans l'arbre ainsi qu'un pouls confus.

Tout l'éblouissement des beaux soleils sans tache
 Éclate en gerbes d'or dans l'espace vibrant ;
 Au bas de l'horizon limpide et transparent
 Les mornes tourmentés disposent leur soutache.

Des gouttes de rosée au velours du gazon
 Attisent leur cristal en perles de topaze ;
 Des papillons émus, de leurs ailes de gaze,
 Ventilent les fleurs d'or. Partout, comme à foison,

La lumière palpite en nappe sur les lignes ;
 Et parmi des flocons de nuages soyeux,
 Le ciel semble une mer aux flots harmonieux
 Où paresseusement glisse un vol de cygnes.

(*Ascensions.*)

(1) *Quisqueya*, la mère des terres, ou Ahiti en langue indienne.

IDA FAUBERT

« Légers et parfumés comme un printemps », ses vers savent être souples, ardents et nuancés.

Fille du Général L. Salomon, qui fut M. P. et E.E. d'Haïti à Paris et à Londres, à la fin du Second Empire français (1868-1870), et Président de la République de 1879 à 1888, M^{me} Ida Faubert est née à Port-au-Prince, mais a fait ses études à Paris où elle a fixé sa résidence depuis 1914, après quelques années passées à Port-au-Prince.

Haïti littéraire et scientifique (1912), Les Annales politiques et littéraires, La Gazette de Paris, Le Journal du Peuple ont publié quelques-uns des poèmes qui doivent figurer dans son Ame éparse.

SOIR

Il fait doux au jardin où s'effeuillent les roses.
Dans le soir embaumé, laissons nos cœurs s'unir,
Et ne nous parlons plus. Quand la nuit va venir,
Il ne faut pas troubler le silence des choses.

Mais que mon front repose encor sur tes genoux,
Pour que s'apaise un peu la peine de mon âme,
Pour que mon triste cœur se ranime à ta flamme,
Et se mêle au parfum qui flotte autour de nous.

Garde mes doigts frileux blottis dans ta main tendre,
Le vent fait frissonner les branches des lilas,
L'heure est douce, et mon cœur me semble bien moins las ;
Serre-moi contre toi comme pour me défendre,

Car j'ai laissé ma force au fond de ton regard,
Qui, malgré moi, me prend et me retient captive ;
Me voici devant toi comme une enfant craintive,
Et pour ne pas t'aimer, je sais qu'il est trop tard.

MON AMOUR, ATTENDEZ

Lorsque vous oublierez que vous m'avez tenue
Captive entre vos mains, comme une chose à vous,
Lorsque vous serez las de mon amour très doux,
Pour le dire, attendez que la nuit soit venue.

Vous ne pourrez pas voir mon visage défait,
Ni mes yeux désolés, ni ma bouche tremblante,
Car l'ombre voilera ma douleur accablante ;
Attendez que le soir soit venu tout à fait.

Attendez que le vent fasse gémir les arbres,
Et pleurer dans leurs nids tous les oiseaux des bois,
Et vous n'entendrez pas les sanglots de ma voix,
Ni le cri de mon cœur plus glacé que les marbres.

Attendez que l'orage ait assombri les cieux,
Et qu'il pleuve très fort, près de nous, sur la route,
Et dans la nuit, vous confondrez sans doute,
Avec les pleurs du ciel, les larmes de mes yeux.

Un jour vous oublierez que vous m'avez tenue
Captive entre vos mains, comme une chose à vous,
Alors pour me le dire, ayez des mots très doux ;
Attendez, mon amour, que la nuit soit venue.

POUR JACQUELINE

Qu'on parle tout bas : la petite est morte.
Les jolis yeux clairs sont clos à jamais ;
Et voici déjà des fleurs qu'on apporte...
Je ne verrai plus l'enfant que j'aimais.

Je rêve sans doute et l'enfant sommeille :
Pourquoi, près de moi, dit-on qu'il est mort ?
Pas de bruit surtout ! Que rien ne l'éveille !
Ne voyez-vous pas que ma fille dort ?

Mais elle a gardé la bouche entr'ouverte ;
Sa joue est bien pâle et son front glacé ;
Son petit corps semble une chose inerte...
Agenouillez-vous, la mort a passé !...

Alors, c'est fini ! tes prunelles closes
Jamais ne verront le ciel rayonnant !
Tu dors pour toujours au milieu des roses,
Toi, mon sang, ma chair, ô toi, mon enfant !

Je ne verrai plus ton joli sourire ;
Jamais tes regards ne me chercheront ;
Tes petites mains qu'on croirait de cire,
Jamais, plus jamais ne me toucheront !

Adieu, mon amour, adieu, ma jolie !
Je n'entendrai plus ton rire joyeux !
Ah ! comment guérir ma triste folie ?
Comment vivre encore ; je n'ai plus tes yeux !

Et voici soudain qu'on ouvre la porte !
On t'arrache à moi, mon ange adoré !
Mais dans le cercueil, afin qu'on l'emporte,
Près du tien, j'ai mis mon cœur déchiré.

Oh ! ne parlez plus ; la petite est morte...

RONDEL DES RELIQUES

Dans le coffret en bois de rose,
Doublé de satin argenté,
Voici ton médaillon sculpté,
Avec ta chaîne d'or, bien close.

Voici, noués d'un ruban rose,
Tes cheveux blonds comme l'été,
Dans le coffret en bois de rose,
Doublé de satin argenté.

Vois, mon cœur las, mon cœur morose,
Après avoir tant sangloté,
Rêve toujours à ta beauté ;
Et mon âme demeure enclose
Dans le coffret en bois de rose.

MATIN DE PRINTEMPS

Au profond de l'allée,
Les quénépiers en fleurs
Répandent une odeur
Légère et vanillée.

Un essaim bourdonnant
D'abeilles matinales
S'en vient dans le jour pâle,
Joyeux et frissonnant,

Chercher dans les corolles
Un précieux butin,
Et dans le clair matin
Les papillons s'envolent.

Un rayon de soleil
Baise au front une rose
Qui se trouble et qui n'ose
Regretter son sommeil.

Un parfum se respire
Sous les grands lataniers,
Un parfum printanier
De choses en délire.

Et je m'emplis les bras
De fleurs à peine écloses,
De jasmins et de roses,
De lis et de lilas ;

Et j'écoute, charmée,
Le murmure des eaux
Et tous les chants d'oiseaux
Épars dans la ramée.

Les cieux sont éclatants,
Car le soleil s'enflamme,
Et je sens dans mon âme
Chanter tout ce printemps.

LUC GRIMARD

(Cap-Haïtien, 30 janvier 1886.)

A publié des vers et des chroniques sous le pseudonyme de Lin Dège et prononcé nombre de discours en prose et d'à-propos en vers. Ni ses contes et nouvelles, ni ses poèmes à la langue sûre, aux chevilles rares, et où l'émotion légèrement mièvre ou précieuse sait se retenir, n'ont été encore réunis en volume. La Revue Nationale, Le Flambeau, Les Loups et des journaux haïtiens ont publié des fragments de Sur ma Flûte de Bambou, où il chante des gloires nationales, évoque le pays magnifique et lointain, et laisse s'épancher une âme amoureuse et catholique, pour laquelle « le monde extérieur existe », tous poèmes qui lui permettront sans doute de prétendre, chez nous, au premier rang. Sur ma Flûte de Bambou est annoncé pour paraître prochainement.

Études commencées chez les Sœurs françaises du Cap-Haïtien, continuées à l'École Moderne dirigée par le Français Théodule Saindoux et achevées au Lycée de la même ville où il devait devenir répétiteur, puis professeur de lettres ainsi qu'au Petit-Séminaire Collège Notre-Dame. Consul général d'Haïti au Havre (1922). Ancien président de l'Alliance Française de sa ville natale.

NOCTURNE A MIGNONNE

Je veille pour penser à toi, petite amie...
Une malade est là qui gémit dans la nuit,
Comme mon cœur souffrant qu'un grand amour poursuit,
Elle et moi, nous veillons dans la chambre endormie,
Et voici que je rêve à toi, petite amie !...

Dehors, c'est clair de lune et la nuit est tranquille,
Lentement, dans le ciel azuré, doucement
La lune monte sur la mer et sur la ville...
Je pense à toi, j'ai là ton souvenir charmant
Ainsi qu'un clair de lune en mon âme tranquille...

Il tremble un peu d'azur dans les flaques des rues ;
Il passe un vol d'espoir dans mon cœur attristé.
Le vent se lève et les étoiles apparues,
Toutes les fleurs de feu du jardin de clarté
Tremblent parmi l'azur dans les flaques des rues.

Je pense à toi. Ce sont des heures solennelles :
Tous les coqs ont chanté vers la lune d'argent ;
Et, plus calme, me vient le cri des sentinelles.
La malade repose ; et je suis là songeant
A tes yeux clos durant ces heures solennelles.

Ô mon amie, ô toi qui dois rêver peut-être
Qu'Il est tout près de toi, sa main pressant ta main,
Dors dans ton lit d'enfant qui touche à la fenêtre,
Dors pour rêver encor : trop tôt viendra demain,
C'est-à-dire la Vie... ou bien l'Amour peut-être !...

(Sur ma flûte de bambou.)

VESPÉRALE

Le soir, sur Léogâne, est d'une ample beauté...
Les palmiers ont senti descendre le mystère
Sur leur feuillage triste. Un silence enchanté :
La fleur du songe éclôt dans le cœur solitaire.

Bonheur de voir venir l'étape et le repos,
L'oubli du jour d'été plein de vaines attentes,
Et d'écouter gémir d'invisibles pipeaux,
Là-bas, dans les sous-bois, près des sources chantantes !...

La cendre des beaux soirs glisse sur chaque toit ;
La nuit attend : le ciel est clair, l'angélus pleure...
Ville mystérieuse et calme, paix sur toi,
Paix sur les cœurs troublés qui chérissent cette heure.

Sur les cocotiers d'or qui rêvent gravement
Ou frémissent parfois, le ciel est vert et rose
Et se dégrade et meurt de moment en moment
D'une lente, adorable et suave chlorose...

Quelle douceur dans l'air et la fraîcheur d'été
Après tant de soleil en cette canicule !
Et comme s'il fallait que quelqu'un ait chanté,
Un pauvre fifre, aigu, blesse le crépuscule...

Le jour est clair là-haut : la nuit attend ;
Les clochetons légers ont l'air d'être en prière ;
Et, comme un cœur gonflé d'un amour éclatant,
Un brasier rouge monte au ciel crépusculaire.

La couronne du jour aux pétales fanés,
Sous l'incantation d'un sublime cantique,
S'effeuille en bouquets d'ombre, aux rubans profanés,
S'effeuille en songes gris, du haut du ciel mystique...

Ô nuit, tu peux venir dans ce calme à présent,
Toi, la plus tendre et la meilleure des Amantes,
Tu peux venir avec ton sourire apaisant,
Fleur du Silence, fleur du Songe aux eaux dormantes...

AMITIÉ AMOUREUSE

Regarde ! le jour meurt et le soir va venir !
Encore un soir qui nous surprend à cette place ;
L'après-midi pâlit, défaille, déjà lasse,
Laisant flotter comme un parfum, le Souvenir...

Encore un soir qui nous surprend à cette place,
Devant la mer, auprès du mur, sur le vieux tronc ;
Bientôt les horizons moins clairs disparaîtront,
— On dirait qu'une chose en nous se désenlace...

L'après-midi pâlit, défaille, déjà lasse,
Et met une pénombre au-dessous de vos yeux,
Où vient luire un regard triste et mystérieux,
Pareil à cette voile, au loin, qui se déplace.

Laissant comme un parfum flotter le souvenir,
Le jour s'en va, dans les menaces de l'averse,
Le jour s'en va... Le crépuscule en pleurs nous verse
Un adieux langoureux qui ne veut pas finir.

Regarde ! Le jour meurt et le soir va venir,
Pour remplacer le soleil morne et sa lumière
Une tremblante étoile apparaît, — la première ! —
Comprends-tu ? L'amour naît, l'amitié va mourir.



Le dernier vent d'été frissonne dans ces palmes,
Dont une branche basse achève de jaunir.
Que ces jours de la fin de Septembre sont calmes !
Regarde ! le jour meurt et le soir va venir.

Un pan du ciel est bleu ; le mont se violace
Et la mer s'alanguit... Vous songez à l'absent,
Et je ne peux vous consoler... Le soir descend —
Encore un soir qui nous surprend à cette place...

Il nous surprend rêvant tous deux, devant la mer,
De l'éternel sujet. L'amour qui nous enlace
Vous rend toute songeuse et, sur mon cœur amer,
L'après-midi pâlit, défaille, déjà lasse.

L'amour qui nous enlace et qui voudrait venir
Rôder autour de moi, comme une amitié tendre,
Qu'il meure avec ce jour, — car le soir va s'étendre
Laisant flotter comme un parfum, le Souvenir.

(La Belle Aventure, o gué!)

A VALLIÈRE-LA-JOLIE

Pourquoi revenez-vous en mon cœur si souvent,
Beau coin de mon Pays, où vit l'âme du vent
Avec l'esprit de l'eau : craignez-vous que j'oublie
Et qu'un jour votre image en moi soit affaiblie ?

Je me rappelle bien ton cirque forestier
Où se dressait si haut dans l'air, un cocotier,
Jauni déjà, peut-être mort, noble visage
Si représentatif du calme paysage !

Votre marché peu fréquenté du paysan
Doit se tenir le vendredi, jusqu'à présent :
Je le revois encor, bourgade hospitalière,
Pittoresque, attachante et déserte Vallière !...

Ah ! je vous connais bien ! Et par les clairs matins,
Je voyais défilér sur vos mornes lointains
Vos sapins frissonnants, aux rameaux minuscules,
Sur qui, le soir, traînait l'adieu des crépuscules !...

C'était en août. Souvent, dans ces petits Balkans,
Après des jours pleins de soleil, vos froids piquants
Me réveillaient la nuit. Et longue était l'attente
Du bon café fumant dans ma main grelottante.

Sur la crête du morne où l'espace était court,
Des chevaux excellents piaffaient dans la cour ;
Et jusqu'au bord de la rivière aux eaux rampantes
Les bananiers puissants descendaient sur les pentes...

Car là, chaque maison a juste ce qu'il faut :
C'est un étroit platon sur un sol de tuffeau,
Et, dans son jardinet, chacune est solitaire :
Sauf l'Église, je crois, qui touche au presbytère.

Aussi quand le village est vu, de loin, tout vert,
C'est un joujou de Nuremberg qu'on voit ouvert,
Posé dans les sapins et parmi la verdure,
Que ses mornes à pic défendent — et qui dure !



Le pommier-rose en fleurs qu'on respire à plein nez
Conte que vous avez des soirs passionnés, —
Et vos sapins brûlés mais dressés, là, stoïques,
Attestent que vos fils, toujours, sont héroïques !

Que rudes au combat, aux champs, à l'établi,
Devant un « commandeur », ils n'ont jamais faibli,
Et que tous seront là, pour la lutte obstinée,
A l'appel de leur sol et de la destinée !...

Oh ! garde ton secret, moi je sais et je crois !
C'est un Vendredi-Saint que, sous ta grande Croix,
Comme si Dieu touché pleurait ton sort sévère,
J'ai vu les astres d'or tomber sur ton Calvaire !...

Et mêlant du profane à l'élan de ferveur,
Le sensitif ardent qui double tout rêveur
Me rappelle aussitôt pour compléter la fresque,
Tout ce que vous aviez de vraiment pittoresque :

Parfums des lys du cimetière — trop grisants ! —
Ou durs combats de coqs chéris des paysans ;
Puis j'évoque un profil de colline penchante
Et, sous un pommier-rose un filet d'eau qui chante...

Tous vos bruits familiers sont comme éternisés :
C'est un long cri de coq des *Monts-Organisés*...
Du vent dans les palmiers... Une cloche fêlée...
Ou l'écho des battoirs montant de la vallée...

Et tout cela vous fait un visage effacé,
Un peu triste et pareil aux pastels du Passé ;
Et j'y vois le grand air, la mine cavalière,
Le sourire accueillant d'un Comte de Vallière...

Mais sur le fond de ce portrait à la Vinci,
 Corot parfois, se plaît à dessiner aussi,
 Quand, au front des boucans de bûches parfumées,
 Se noue un fin ruban d'indolentes fumées...

MON CHANT DE CYGNE

Je rêve d'un poème ardent et douloureux,
 Aux vers si simples, si sincères, que sur eux
 On sentira couler vraiment le fond d'une âme !
 — Que dira-t-il dans sa fraîcheur d'épithalame ;
 Dans sa pâleur de thrène en deuil, que dira-t-il ?
 — J'y chanterai le plus léger, le plus subtil,
 Le plus désespéré des frissons et des rêves !...
 Et le grand cri des flots, qui traîne sur les grèves,
 Et la voix de l'amour mêlée aux voix du vent,
 Et l'ombre de la mort le rendront émouvant...
 Naîtra-t-il ? L'écrirai-je un beau soir, mon Poème ?
 Comment sera le ciel à ce moment suprême,
 Où j'entendrai courir un grand frémissement
 Dans le palais désert de mon âme dormant ?
 A quel clocher sonnerez-vous, heure future ?
 Connaîtrai-je jamais la divine aventure :
 Je rêve d'un poème auguste et merveilleux, —
 Beau, comme le destin des Forts, comme nos cieux,
 Comme l'été qui rit parmi les mangues mûres,
 Comme la Mer, et sa colère, et ses murmures...
 Mais j'ai bien peur, devant la vieillesse qui point :
 Mon cher poème, hélas ! je ne t'écrirai point !...

Et c'est bien moins que rien pourtant ce que je rêve.
Si le destin jamais m'accordait quelque trêve,
J'aurais écrit ces vers que j'ai là, dans mon cœur.
J'épuiserais d'un coup la terrible liqueur
Dont les soirs trop cruels lentement je me grise.
Pouvoir goûter aussi cette volupté grise
De labourer son être, et tous ses nerfs ouverts,
Jeter un chant parfait, définitif !... Des vers
Où tu ferais pleurer, poète sans génie !
Ah ! solitaire amant que l'Idéal renie,
Quand donc fleuriront-ils, ces vers miraculeux
Pareils aux lys de songe éclos aux Jardins bleus ?...
Ne serait-ce qu'un vers où ta douleur muette
Eût l'immortel sanglot qui consacre un poète,
Et l'écho répondrait, j'en suis sûr ! Ce serait
Un vague appel, un cri, même un soupir secret
Éveillé par ma plainte : une correspondance
M'avertirait, et me sentant l'âme plus dense, —
Le vrai sens de la vie ayant relui pour moi, —
Je comprendrais d'où me serait venu l'émoi ;
C'est qu'ayant lu ce vers profond comme la vie,
Une enfant inconnue, attendrie et ravie,
Quelque fine créole aux beaux yeux de douceur,
Au nom de poésie, au geste guérisseur,
D'un merveilleux amour qu'elle avouerait à peine,
Voudrait m'aimer, sans me connaître, pour ma peine...
Vite, éclos, vite ô vers qui me rendras vivant !...
— Dire que je mourrai peut-être, en l'écrivant...

SÉRÉNADE

Les cigales des nuits d'été
Avec leur chant précipité
Nous blessent l'âme, en vérité.

Dans le silence des vallées
Quand leurs voix montent, désolées
Parmi les fleurs étiolées,

Leur chant s'émeut, leur chant s'étend
Dans le gazon, près d'un étang,
Comme un sanglot intermittent.

Et l'on se met à la croisée :
Le soir fraîchit sous la rosée
Qui mouille la terre embrasée ;

Et, triste comme un cœur humain
Pour qui ne luira pas demain
S'exhale un parfum de jasmin.

Le vent caresse les ramées
Comme ces mains de bien-aimées
Hélas ! à tout jamais calmées...

Et c'est, par cette nuit d'été
Pleine de grise volupté
Un long cri d'amour exalté !

Ame en peine et voix de démente,
On dirait l'adieu d'une amante
Qui va mourir et s'en lamente.

Car la strideur s'enfle en clameur
Qui s'exaspère, et puis qui meurt,
Soudain, dans un calme endormeur,

Pour renaître à nouveau, s'entendre
Tout bas, comme un reproche tendre
Qui sans pitié se fait attendre...

Quelle tristesse dans ces chants
Monotones, mais si touchants,
Qui se désolent par les champs.

Avec des arrêts, avec des reprises,
Grâce auxquels, âmes incomprises,
Vous contez votre mal aux brises !...

— Ah ! oui, mes frères malheureux,
Qui, pour chanter, cherchez les creux,
Comme vous, je suis douloureux,

Et je vous chante à la folie,
Ô les Poètes qu'on oublie,
Mes frères de mélancolie !...

(Sur ma flûte de bambou.)

TIMOTHÉE PARET

(Jérémie, 21 avril 1887.)

Lueurs sereines et Jeanine, *nouvelles en vers* (1907); Éden Tropical (*causerie*, 1910); Tels qu'ils sont, *saynète locale* (1911); L'Âme vibrante (*Paris*, 1913, *Messein*), où les pièces émues, pittoresques, d'un impressionnisme délicat, ne sont pas rares et où il déclare faire siennes les licences et libertés prosodiques admises par l'Art des Vers d'Auguste Dorchain; Fleurs détachées (*Port-au-Prince*, 1917); Discours et articles politiques.

Instituteur. Sous-inspecteur des Écoles de la Grand'-Anse (1908-1911). Avocat. Député (1917). Commissaire du Gouvernement près le Tribunal civil de Jérémie en 1915 et en 1922. Chef de Division au Département de l'Intérieur (1923). Commissaire du Gouvernement près le Tribunal de Première Instance de Port-au-Prince (1924). Conseiller d'Etat (1925).

RÊVERIE

J'aime des nuits d'été le calme harmonieux
Que rythme le sanglot des vagues sur la grève ;
Tandis que resplendit Hécate dans les cieux
Je contemple la mer et doucement je rêve.

Le rêve, toujours, flotte entre ces deux azurs :
Le ciel et l'océan. C'est pourquoi le poète
Laisse errer son esprit vers les espaces purs
Dont lui seul peut tenter l'impossible conquête.

Oh ! je me sens grandir devant l'immensité.
Quand l'extase me berce et me fait fuir la terre,
Tout spectacle qui porte en soi la majesté
Me ravit, car j'y vois l'empreinte du mystère.

L'AMI

C'est, de nos amis, le plus sûr, le meilleur ;
Il apaise, console et réjouit le cœur ;
On peut mettre en lui seul toute sa confiance,
L'esprit goûte par lui d'exquises jouissances.
Cet ami, c'est lui qu'on doit aimer le plus ;
Car, croyez-moi, jamais il n'a fait de déçus !...
Lorsqu'un jour, je compris des humains l'inconstance,
Je fus vraiment troublé de mon expérience ;
Alors, j'appréciai davantage l'ami
Qui m'est resté fidèle et qui m'a raffermi ;
Avec lui d'idéal l'âme toujours s'enivre ;
Oui, je bénis ce doux consolateur : le livre !

(L'Âme Vibrante.)

IMPRESSIONS DE BORDES

A Félix MAGLOIRE.

I

Le soir vient. Je suis seul. Les nuages sont roses,
Les arbres et les fleurs font un charmant décor
A la maison. J'aspire, ému, l'âme des roses,
Sur qui les pleurs de l'arrosoir brillent encor.

Oh ! ce parfum troublant qui monte des parterres,
Cependant qu'au couchant le crépuscule meurt,
Comme il est bienfaisant aux âmes solitaires
Qui délaissent la ville et ses vaines rumeurs !

Tulipes et jasmins, roses et tubéreuses,
Libertines, lilas, frangipanes, pensers,
Lis, caps, sont comme autant de lèvres amoureuses
Attendant de la Nuit les mystiques baisers.

II

Le palmiste a frémi. Sa verte chevelure
Ondoie avec douceur aux caresses du vent.
Cet amoureux volage a toujours preste allure.
Déjà, furtif, il fuit, court et revient souvent.

En ce moment, il fait chanter, d'un ton plus grave,
Les larges éventails du svelte cocotier ;
Mais de ce chant en mon esprit rien ne se grave ;
Je suis des yeux l'oiseau qui rase le sentier.

Sept heures moins le quart. L'ombre devient plus dense.
Des cigales les cris aigus déchirent l'air :
Pour les chauves-souris c'est l'aube et c'est la danse ;
Leurs vols vifs font un bruit de fouet cinglant la chair.

III

C'est le soir, le doux soir. Mystérieux silence !
La Nature cessant ses mille bruits confus
Semble se recueillir... Et je vois qui s'élançe,
Une clarté dans le réseau des bois touffus.

Les arbres vainement interposent leur masse :
Mes yeux ne quittent pas ce point de l'horizon
Où soudain a surgi la reine de l'espace,
Dont l'éclat vient frapper vérandah et gazon.

L'heure est vraiment exquise. Au ciel serein, la lune
Glisse sur un tapis d'azur piqué de fleurs.
— Rares fleurs pâlissant, hélas ! l'une après l'autre, —
Cependant que la cour resplendit de couleurs.

IV

Au balcon accoudé, j'admire le spectacle ;
Je vois, en bas, dans les parterres parfumés,
Le contraste qui fait un ravissant miracle
De petits îlots verts d'étoiles parsemés.

Jaunes et blanches fleurs constellant la verdure,
Bananiers ruisselant de lunaire blancheur ;
Jet d'eau lançant sa gerbe avec un doux murmure,
Brise pure versant, comme un miel, sa fraîcheur ;

Glissement de fruits mûrs détachés des grands arbres
Et venant lourdement se meurtrir sur le sol ;
Piliers blanchis de chaux, qui paraissent des marbres ;
Cretonnes dont chacune a l'air d'un parasol :

Chanson du filet d'eau du bassin presque vide ;
Coassements inattendus de deux crapauds ;
Cri subit et strident de la chouette avide ;
Bruissement du vent parmi les hauts rameaux ;

Toutes ces choses, tous ces bruits sont une fête
Que la campagne donne à nos cœurs, à nos yeux :
Qui peut ne se sentir une âme de poète
Rien qu'en considérant la nature et les cieux !...

(Nouvelle Floraison.)

LES PAPILLONS

Un vol de papillons emplit la rue :
Ils passent, pareils à des fleurs
Aux riantes couleurs ;
Et la bande est toujours de plus en plus accrue.

Ils sont gais dans leur course au milieu des rayons ;
Sur le sol, leurs ailes sans nombre
Jettent des taches d'ombre.

Ils sont jaunes ou blancs, et petits et mignons,

Les uns d'ocre foncé et les autres plus pâles.

Éclos sous les caresses d'août,

Venant je ne sais d'où,

Je me demande où vont ces milliers de pétales ?

Cet essaim qui s'enfuit avec rapidité

Sent peut-être sa fin prochaine ;

De l'automne l'haleine

Les chasse en dissipant la chaleur de l'été !...

En regardant passer ces insectes si frêles

Dont s'émerveillent tous les yeux,

Je songe aux jours joyeux,

Où les choses, pour nous, paraissent toutes belles...

Mais partant sans retour, comme ces papillons,

Nos heures de gaieté, si brèves,

Comme tous les beaux rêves,

S'enfuient, sonnant le glas de nos illusions.

(L'Âme Vibrante.)

LOUIS-HENRY DURAND

(Cap-Haïtien, 20 juin 1887.)

Roses Rouges (*Ligue de la Jeunesse Haïtienne*, 1916),
une plaquette de vers émus et faciles, harmonieux et ar-
dents.

Collaboration au Matin, à l'Essor (1), *à la Revue de*
la Ligue de la Jeunesse Haïtienne (2). *A publié Cléo-*
pâtre, poème en quatre tableaux et en vers avec adapta-
tion musicale, représenté avec succès à Parisiana-Théâtre,
le 23 juin 1919, et ensuite au Cap-Haïtien.

Études commencées à l'École Sainte-Marie, que diri-
geait M. Edmond Etienne au Cap et poursuivies à Janson-
de-Sailly et à Chaptal (France). Commerçant. Apiculteur.
Interprète à la douane de Port-au-Prince (1914). Employé
au Département de l'Intérieur (1922.)

(1) Fondée par M. Hénec Dorsinville (avril 1912), la revue
est devenue en 1917 le quotidien, *L'Essor*.

(2) Aussi intéressante que *L'Essor*, la *Revue de la Ligue*,
fondée en février 1916, dura près de deux ans. Cet organe
de notre génération se recommandait à l'attention par
l'élégance de sa forme et le sérieux de ses idées.

IDOLÂTRIE

Je t'ai construit là-haut une blanche chapelle,
Dans un ciel bleu des anges mêmes inconnu :
Et par mon chant sublime, ardent et continu,
Ô Vierge, je t'ai faite à jamais immortelle !

Par mon superbe espoir son dôme est soutenu ;
Pour voile je t'ai mis mon rêve étrange et frêle,
Et j'ai mis mon amour dans la lampe éternelle,
Et mon cœur pour coussin sous tes pieds blancs et nus !

Sans regrets arrachant mes antiques croyances,
Mes chers pensers et mon aveugle confiance,
J'ai consumé mon âme aux flammes de tes yeux.

Et n'osant plus fouler le divin sanctuaire,
Sur les marches courbé, j'adore en la lumière
L'Idole qui sourit d'avoir détrôné Dieu !

NUAGES GRIS

Quelque chose sanglote en mon âme, ce soir,
Ce soir triste, ce soir douloureux de novembre,
Où les grands cieux pensifs, sous leurs longs voiles noirs,
Seuls, jettent leur éclat sombre en la vaste chambre.

Autour de moi s'élève un parfum lent et doux
De chers désirs éteints et de défuntes roses,
Et dans mon cœur où gît un rêve étrange et fou,
J'entends pleurer tout bas l'âme même des choses.

Les souvenirs discrets, beaux et grands papillons,
Mystérieusement glissent dans la pénombre ;
En vain je veux chasser l'énergant tourbillon,
Ils tournent, et leurs cris sont des râles dans l'ombre.

Ô toi qui maintenant tiens mon cœur asservi,
Petite Idole aux yeux si doux, aux mains si blanches,
Que n'es-tu là ce soir, pour que mon front meurtri,
Mon front las, doucement, sur ton sein blanc se penche ?

Que n'es-tu là ce soir, ce soir mystérieux,
Où mon âme a besoin d'un souffle de tendresse,
Ce soir où tout se meurt en mon cœur déjà vieux
Où languit mon amour et sourit ma tristesse.

QUIÉTUDE

Tu viendras, je le sais, quand l'heure aura sonné,
Sans m'avoir, par avance, annoncé ta venue ;
Et je te recevrai sans en être étonné,
Car il me semblera t'avoir longtemps connue !

J' sais que tu viendras, car chaque heure qui fuit,
Mystérieusement l'un à l'autre nous lie ;
Et je sais que tes yeux sont couleur de la Nuit,
Et que ta voix est tendre et ta lèvre jolie !

Nous nous rencontrerons sans crainte et sans émoi,
Sans serments mensongers, sans paroles troublantes ;
Tu diras simplement, en souriant : « C'est moi ! »
Et je prendrai ta main dans mes deux mains tremblantes.

Sans nous être rien dit, nous nous serons compris ;
Le grand silence en nous sera plein de tendresse ;
Sur tes genoux je poserai mon front meurtri
Pour calmer le désir inconnu qui m'opresse !

Je t'attends à toute heure, à la nuit, au matin ;
J'ai purifié mon cœur des anciennes souillures,
Pour que rien, désormais, du passé fol et vain
N'effarouche en ton cœur la tendresse future.

Tu viendras, je le sais, sans hâte, je t'attends.
En moi le vieux passé tristement agonise,
Et pour toi j'enfouis dans mon cœur palpitant
Tout un trésor d'amour et de douceur exquise !

SÉDUCTION

Elle me disait : « Viens, car cette heure est à nous ;
L'un à l'autre enlacés, nous irons dans l'allée,
Parmi les roses, les lilas, les azalées,
Dans l'étincellement de nos rêves si doux !

« J'ai mis la robe que tu aimes, la corolle
Où vibre, toute blanche et tremblante, ma chair,
Et sur mon cœur qui t'appartient, ô mon très cher,
Brille de notre amour la rose rouge et folle !

« Dans le soir bleu, j'ai dénoué mes longs cheveux ;
Je t'apporte ma lèvre vierge, fleur ardente,
Le rubis de mon cœur, mon âme frissonnante,
Et ces bijoux divins et purs que sont mes yeux !

« Et tu boiras mon âme toute et mes pensées,
Toute mon âme éparse et vibrante dans l'air,
Dans les parfums mourants et dans les astres clairs,
Dans le silence et dans la brise cadencée !

« Je suis l'Amour ! Je suis le Rêve et la Beauté !
Je viens des profondeurs de ta lointaine enfance,
Rose et frêle comme elle et qui chante et qui danse !
Je suis la Vie et l'Éternelle Volupté !

« Toi qui m'aimes avec ton cœur, avec ton âme,
Viens, je suis la dernière et la première aussi,
Moi que tu poursuivis sans trêve et sans merci,
Dans les baisers et dans les yeux des autres femmes ! »

Et le grand soir voluptueux et parfumé
Tombait, comme une femme en des bras bien-aimés...

VOIX DANS LA NUIT...

Une ivresse palpite et frissonne dans l'air,
Qui trouble le regard et fait trembler la feuille :
Et c'est toute la vie et le rêve qu'on cueille
Aux branches des rosiers et dans les arbres verts.

Ô toi toute ma vie et toute ma pensée,
 Par qui toute douleur et tout plaisir m'est cher,
 Toi qui versas mon sang, toi qui broyas ma chair,
 Ô Rayon éternel de mon âme insensée !

Ô toi mon rêve, ô mon amour, ô ma beauté,
 Pour qui j'ai renié Dieu, l'honneur, la patrie,
 De ton baiser ma lèvre est encore meurtrie,
 Ô toi la Sainte, ô toi l'Unique Dêité !

Vois : le ciel est en fête et la nuit fraîche et calme ;
 Les roses, au jardin, frissonnent de bonheur ;
 Le grand soleil étend son linceul sur les cœurs,
 Et les baisers du vent font tressaillir les palmes.

Et je suis là tout seul, auprès de ma douleur,
 Qui veille en moi comme une flamme et qui me brûle ;
 Car l'aurore est pour moi pareille au crépuscule,
 Puisque tu as gardé tous mes rêves en fleurs.

Oh ! Viens, toi qui m'es tout, toi ma raison de vivre,
 Toi mon amante, ma compagne, mon enfant !
 Tout mon désir en moi claironne l'oliphant,
 Mon cher désir qui te caresse et m'enivre !...

Est-ce toi qui, ce soir, me tente, ô souvenir ?
 Pourquoi prends-tu sa voix, dis, sa voix qui me brise,
 Et son regard si doux et ses lèvres exquisés,
 Et ses mains faites pour bercer et pour bénir ?

Ou bien, ô ma lointaine, est-ce toi qui, souffrante
Comme moi d'un désir mal éteint et qui mord,
Descends vers moi, contre la loi, contre le sort,
Me livrer le secret de ta chair haletante ?

Toi que j'attends depuis longtemps, depuis toujours,
Tu sais que je suis tien, tu sais que je t'adore :
Je te l'ai dit cent fois et le redis encore,
A genoux, à la Nuit plus sainte que le jour.

Oh ! Viens, je calmerai tes secrètes alarmes ;
Viens reposer ton front douloureux sur mon sein.
Mes baisers, sur ton corps se posant par essaims,
Vaincront de volupté ton orgueil qui désarme !

Du frisson de ta chair mon être est altéré,
Car ta lèvre à ma lèvre est à jamais unie !
Viens, abandonnons-nous à l'ivresse infinie
Qui tombe avec la nuit en nos cœurs ulcérés !

Viens, donne-moi tes yeux et donne-moi ta bouche,
Donne-toi toute, ô mon aimée, et que le ciel
Déjà paré, ce soir, pour l'hymen éternel
Soit l'auguste linceul de l'étreinte farouche.

(Roses Rouges.)

JUSTINIEN RICOT

(Port-au-Prince, 15 mars 1889.)

A publié dans Le Matin, l'Essor, le Nouvelliste, trop rarement, des vers marqués d'un cachet artistique et où l'émotion sait s'allier à la fantaisie. Co-directeur de La Montée (hebdomadaire, 1922.)

Études au Lycée Pétiou. Employé-Rédacteur (1919), puis chef de bureau au département de l'Instruction publique (1922). Avocat (1922.)

A LA FUMÉE DE MA PIPE

POUR LOUIS MORPEAU.

Comme un serpent blessé qui se tord et s'allonge,
De ma pipe d'écume, en minces filets blancs,
Tu t'envoles, fumée, et tout en bleuisant,
Tu calmes ma douleur, les longs soirs où je songe.

Tu prends pour m'amuser cent formes différentes
D'objets et d'animaux, mais ce que j'aime à voir,
C'est lorsque tu décris, en un beau nonchaloir,
Le galbe harmonieux du corps de mon amante.

Cette image au ciel monte, et devant qu'elle arrive,
S'évanouit, se perd comme la brume au vent,
Dans une valse lente, amoureuse et lascive...

Tu chasses mes chagrins, ô sylphe que j'adore,
Quand languide et léger, et tout en serpentant,
Tu berces mes espoirs que l'illusion dore !

AU CIMETIÈRE

Viens, montre-moi la tombe où repose ta mère,
Celle qui fut pour toi la tendre et bien-aimée.
Je veux que désormais, chaque aurore allumée
M'y surprenne disant ma fervente prière.

Dépouillant mon jardin de ses roses de gloire,
La tombe flamboiera de floraisons trémières.
Je veux que la plus belle éclore en mon parterre
Soit une offrande ardente à la noble mémoire.

Et de me voir ainsi la chérir dans sa tombe,
L'Ombre me sourira d'un si divin sourire
Que naîtra dans mon cœur amoureux qui soupire,
Tout un essaim d'espoirs en vol bleu de palombes.

Ne sois pas étonnée, enfant, si dans la brise,
Un matin de printemps, à l'heure où l'oiseau prie,
Pour décider enfin ta blanche âme indécise,
La voix qui te fut chère à m'aimer te convie...

J'ADORE LA MUSIQUE

POUR PRICE MARS.

J'adore la musique à l'inculte harmonie,
Qui s'égrène sans frein, qui se moque de l'art,
Je n'aime pas Chopin, je n'aime pas Mozart,
Les chants du rossignol ont plus de symphonie.

J'aime le chant de l'eau dans la mousse jaunie,
Celui que fait le vent sans l'aide de Savart,
Celui d'un plat d'argent qui tombe par hasard,
L'hymne que dit l'abeille aux fleurs en agonie.

Et mon âme s'émeut quand j'entends la chanson
Que fait la rude averse aux faites des maisons.
J'exulte, je me pâme, et je me crois en rêve,

Quand ma porte que j'ouvre ou que je ferme, fait
Un solo trémolent à dépiter Dufay.
Ah ! les concerts sans art des flots battant les grèves !

DOMINIQUE HIPPOLYTE

(Port-au-Prince, 4 août 1889.)

Régionaliste, poète du terroir, Pierre Bréville, de plus en plus et sans banalités, accuse la note locale en des poèmes pittoresques où la langue se fait chaque jour plus sûre.

Quand elle aime (1918, *lever de rideau en vers*) ; Le Baiser de l'Aïeul (1921), *drame local en trois actes et en prose où il a porté à la scène de façon particulière la question de l'hérédité* (1). *Articles critiques, chroniques et contes.*

Instituteur. Employé au département des Finances et à la Présidence. Chef du service de la Recette à l'administration des Finances (1915). *Avocat* (1922). *Membre de la commission cadastrale haïtienne* (1923-1924).

LÆTITIA, LA NOIRE

Avril est dans les champs. Mets ta robe d'indienne,
Ton collier de corail, ton « tignon » de madras
Et prends, ô Lætitia, la route quotidienne,
Car il me faut encor l'étreinte de tes bras.

(1) Vient de paraître aux *Éditions de la Revue Mondiale* qui publieront, entre autres, les *Poèmes d'Haïti et de France* d'Émile Roumer et des proses de Pierre-Moravia Morpeau (né en 1900), le benjamin fécond et vigoureux de nos lettres.

Tu me rencontreras, vêtu de ma vareuse,
 Un foulard à mon cou noué, la pipe aux dents,
 Tu me rencontreras sur la route poudreuse,
 Au bord de mon jardin que fleurit le printemps.

Je verrai de très loin l'éclat de tes dents blanches
 Dans ta face camuse et couleur de la nuit ;
 Sous les avocats aux verdoyantes blanches,
 Nous irons savourer l'amour comme un beau fruit.

Dans l'ivresse où, ce soir, je veux que tu me plonges,
 — Ô négresse dont l'âme est pleine de douceur —
 Longtemps tu me feras oublier les mensonges
 Dont savent me bercer, moins naïves, tes sœurs.

VIEUX MOULIN

A Félix MASSAC.

Dans le soir bleu, comme un martyr le moulin crie,
 Mû par deux bœufs liés à ses ailes de bois ;
 Durant toute la nuit l'on entendra sa voix
 Gémir désolément dans la plaine endormie.

Les hautes cannes d'or longtemps accumulées,
 Celles dont le feuillage ondulaît dans les champs,
 Après avoir rendu tout leur suc, sous ses dents,
 Ne seront plus qu'un tas de bagasses brûlées.

Dans la chaudière coule à jet le vin de cannes,
Le vin mousseux, le vin sucré, le vin grisant,
Le vin qui rend hardi le naïf paysan
Et met la joie au cœur des belles paysannes...

Dans l'entrelac des pins paraît la poussinière ;
Un coq a claironné sur le morne lointain...
Las d'avoir besogné du soir jusqu'au matin,
Rendus, les paysans regagnent leur chaumière.

Sous le ciel safrané par l'aurore vermeille,
Le vieux moulin s'est tu qui criait dans la nuit.
Dans la ferme déserte, on n'entend qu'un seul bruit :
Le ronflement rythmé du gérant qui sommeille.

CAZEAU

A Charles MORAVIA.

Je vous ai vu jadis : vos arbres étaient verts ;
Vous étiez pittoresque avec vos toits de chaume ;
Vos effluves, le soir, étaient chargés de baumes
Et vos *mapous* géants m'inspiraient que de vers !

J'aimais voir, — à pas lourds, — s'en aller dans vos plaines
Les vaches dont j'ai bu le délectable lait ;
En quête de leurs veaux, — graves, — elles meuglaient
Et l'on voyait dans l'air fumer leur blanche haleine.

Près du moulin rustique aux deux ailes de bois,
Que de soirs j'ai passés buvant du jus de cannes,
Flirtant et caquetant avec vos paysannes
Qui ne connaissent plus leur ami d'autrefois.

Que de fois j'ai rêvé sous vos frais *bayahondes*,
Un Bourget à la main ou parfois un Hugo !
Que de fois j'ai crié devant l'immense écho
Tout mon bonheur de vivre et mon amour du monde !

C'est sous vos quénépiers que j'ai connu l'amour,
La douceur contenue en une main de femme ;
C'est dans vos verts sentiers que j'ai senti mon âme
S'ouvrir à la beauté comme les yeux au jour.

J'avais gravé deux noms en quatre initiales
Sur le tronc d'un manguier que l'orage a détruit ;
Vos agrestes vergers étaient semés de fruits
Et vos bois conviaient aux choses nuptiales.

Ah ! c'était en avril et j'avais dix-sept ans ;
Votre soleil faisait bouillonner dans mes veines
Le sang pur et vermeil de ma race africaine ;
Mon être fleurissait ainsi que le printemps.

Mais aujourd'hui ma vie est triste, désolée ;
Les souffrances m'ont fait un cœur désabusé,
Ce n'est plus sur mon front de sonores baisers
Comme au temps où j'errais dans vos longues allées...

Et c'est pourquoi, Cazeau, mes yeux voient autrement
Vos sites dont mon cœur fut souvent nostalgique ;
J'espérais y trouver le calme léthargique,
Mais vous avez accru mon désenchantement.

LE FOYER

A M^{lle} C. B.

Il pleut, ce soir d'avril. J'ai fermé la fenêtre
Pour que, dans mon logis, le vent froid ne pénètre,
Le vent qui fait craquer le bois des quénépiers.
Mon chat vient doucement se frotter à mes pieds :
Sa féline caresse est tiède et bienfaisante ;
Le sommeil, sur mes yeux, met sa main apaisante,
Et voilà que je vois, dans un rêve, passer
Ta svelte silhouette — ô Sœur de mes pensers,
Ô toi pour qui je veux quitter la solitude
Où je suis attaché par la longue habitude !

C'est dans notre foyer, ce soir, que je te vois ;
Tu m'appartiens ; mon anneau d'or brille à ton doigt ;
La maison est coquette et bien loin de la ville ;
Nous n'y percevons point l'écho des voix serviles ;
La Douceur et l'Amour en gardent tous les seuils
Contre le Doute affreux, dispensateur des deuils.

Sous les palmiers, dans notre cour, un jet d'eau pleure ;
Au mur, quelques portraits ; un cartel chante l'heure :
Des vases pleins de fleurs, des livres, des journaux,
Et des fauteuils moelleux, et notre piano

Où tu sais dévoiler ton cœur fol et mystique
En faisant de la douce et troublante musique ;
Un berceau vide encore ; un grand lit, un divan,
Et des rideaux légers où s'engouffre le vent.

C'est là notre logis... Dans ce charmant asile,
Nous menons une vie agréable et tranquille.
Calme, mystérieux, voici venir le Soir...
Tu passes dans mon rêve avec un frais peignoir
De mousseline blanche à collerette mauve.
Couché sur le divan placé dans ton alcôve,
Rêveur, je te regarde aller et revenir,
Infiniment heureux de nous appartenir,
Afin que le lien soit fort qui nous attache,
L'Amour s'est assigné, pour incessante tâche,
De me rendre plus doux, d'attendrir ta beauté.

Il pleuvine au dehors ; tu prépares le thé,
Le thé de citronnelle et d'odorant gingembre
Qui va nous réchauffer du vent froid de décembre ;
Nous le buvons, et puis, près de moi, tu t'assoies ;
Je défais tes cheveux, je joue avec tes doigts ;
Ton rire est clair, et dans la nuit enchanteresse,
Voluptueusement, dans mes bras, je te presse.
L'ombre est partout ; frémissante, tu t'alanguis,
En murmurant des mots divinement exquis.

Une cloche a sonné... L'enchantement s'achève.
Dieu ! pourquoi faut-il donc que finisse un beau rêve !...

(Les Chansons du Cœur.)

LÉON VIEUX

(Port-au-Prince, 18 août 1889.)

Sa caractéristique est de vouloir transposer en poésie, avec sonorité, les scènes de la vie paysanne, les gloires et les paysages de chez nous.

Études commencées chez les Frères de l'Instruction chrétienne et poursuivies au Lycée Pétion. Soldat, a pu voyager dans l'intérieur du pays, d'où il a rapporté des « choses vues ». Greffier en chef au Tribunal d'appel de l'Ouest depuis 1918.

SAINT-MICHEL DE L'ATALAYE

Aux portes d'un village, aux barrières d'un bourg,
S'étend une savane immense et toute nue ;
Et dans les profondeurs, descendant de la nue,
Le vent, en murmurant, fait un bruit de tambour.

Nul arbre. Nul abri : la terre est sans labours :
Ce désert d'herbe fine et de flamme exténuée ;
On y voit une bande éparse et continue
De chevaux et de bœufs cheminant à rebours.

Dans l'air resplendissant d'étincelles qui brûlent,
De larges oïseaux noirs, au bec roide circulent,
Dont les cris alternés énervent de strideur.

Et parfois il en est, dans la vaste savane,
 Qui s'en vont se poser, sans aucune frayeur,
 Becquetant une plaie, au dos saignant d'un âne.

TOUSSAINT LOUVERTURE

Or, libre, tu souffrais encor de l'esclavage !
 Dans ton grand cœur tout plein du sang de l'*arada*,
 Et d'un orgueil barbare, ô vieux Toussaint Bréda,
 Ton amour du pays se révoltait de rage.

Saint-Domingue songeait, furieuse et sauvage !
 La Métropole, ô Chef, en vain te commanda !
 Sans jamais craindre, un jour qu'on ne t'appréhendât,
 Tu bravas Bonaparte et l'accablas d'outrage.

Rejeton de Guinou, roi de la Côte-d'Or,
 Jeté de l'Ile serve en France, dans un Fort
 On étouffa l'éclat de ta gloire éternelle.

Héros, tu fais grandir notre énergique espoir !
 Car l'Histoire a dressé pour la race nouvelle,
 Le formidable aspect de ton visage noir.

AU PRINTEMPS

Les bourgeons ont crevé l'écorce maternelle ;
 Les arbres pleins de sève ont l'air d'être tremblants ;
 Les monts ont des vapeurs s'enroulant à leurs flancs ;
 La Nature est en joie, et la vie est une aile.

De troublantes senteurs s'exhalent d'arbres verts,
Des manguiers aux rameaux lourds de grappes de man-
[gues,
Des forêts où les bœufs lissent avec leur langue,
Leurs dos velus et noirs et de bave couverts.

Et des vents, et de l'eau des sources en murmure,
Se dégagent, profonds, le charme et la fraîcheur ;
Et l'on voudrait s'étendre, ayant le calme au cœur,
Dans l'éclat verdoyant des touffes de verdure.

Un resplendissement de lumière de feu,
Court sur la vastitude immense de la plaine —
D'innombrables oiseaux, chantant d'une voix pleine,
S'envolent en essaims vers le firmament bleu.

Dans l'air monte en flocons une épaisse fumée
Qui met une ombre noire à l'or clair du soleil,
Partout, c'est la beauté, c'est l'écho du réveil,
C'est l'ardeur du printemps dans les champs ranimée.

On voit les paysans de vareuse vêtus,
Soucieux des efforts de la lutte sans trêve ;
Ils se disent entre eux des paroles de rêve ;
Leurs yeux ont des regards de plaisirs inconnus.

Coiffés de grands chapeaux de paille des Tropiques,
Les uns se sont courbés sur le sol enchanté,
Ils impriment aux houes, avec agilité,
Des gestes drus d'ensemble et comme automatiques.

D'autres, frappant des mains et par moments dansant,
 Murmurent des chansons dans le *lambi* sonore,
 Ils sont heureux de voir tous les germes éclore,
 Les vertes frondaisons d'avril efflorescent.

.....

Esclaves résignés de la glèbe natale,
 Ils ont la jouissance intime du bonheur.
 Quand ils font la *combite* (1), inlassables lutteurs,
 Ils se sentent l'élan de l'âme végétale.

Ils n'ont point, ces héros d'un utile travail,
 La vaine illusion d'une inutile gloire,

.....

Ce sont des possesseurs de foi qui réconforte,
 Rien ne peut ébranler leurs solides espoirs,
 Aux minutes de deuil qui les font se douloir,
 Aux heures de tourments que l'infortune apporte.

C'est avec plus d'ardeur et plus de volonté,
 Que, parfois, quand les frappe une rude tempête,
 Doux, ils recommencent « la culture » défaite,
 Pour accomplir les vœux du Dieu d'éternité.

(1) Réunion où l'on dîne et danse après le travail des champs.

VOLVICK RICOURT

(Cap-Haïtien, 4 octobre 1893.)

A publié dans L'Essor, Le Matin, etc., des vers d'une grâce imprécise et nuancée, « d'une mélancolie rêveuse et berçante » qui l'apparenteraient, au dire de Louis Dantin, au poète franco-canadien Nelligan.

Études au Cap-Haïtien. Chef de bureau au département de l'Intérieur (1915). Violoniste.

PLUIE D'AUTOMNE

A M^{lle} N...

Mon amour est comme un enfant agenouillé
Qui pleure... Je suis seul... Il pleut... les lys mouillés
S'égrènent sous la pluie... et les fleurs sont des nonnes
Dans le jardin silencieux du bel automne...

Mon âme est loin ! Je sens qu'un peu de moi s'en va,
S'en va vers celle qui loin de moi s'exila !...
Il pleut... Je suis tout seul et voici que je pleure
Car son amour s'en est allé comme un vain leurre !...

Si je pouvais mourir, car je n'ai plus ses yeux !...
 ... Nul passant dans la rue... il fait si triste... il pleut ;
 On entend sur les toits tambouriner la pluie...
 Il pleut dans le jardin... Les fleurs sont endormies.

Un violon sanglote un doux nocturne en la,
 Poncivement pleureur, si flou qu'il me troubla...
 Est-ce un dieu blessé qui soupire à ma porte ?
 Il pleut... et le jardin, demain, aura des mortes !...

AU CLAIR DE LA LUNE

A Pierre BRÉVILLE.

Le souvenir de mon enfance,
 Ce soir, au clair de lune, danse,
 Au rythme poncif des chansons,
 Des farandoles où, garçons
 Et fillettes en robes blanches...
 S'en vont follement sous les branches...
 — Dans le soir, on dirait des dieux,
 Faisant des jeux mystérieux ;
 Les uns voulant cueillir les lunes
 Éparses sous les branches brunes,
 Les autres, effeuillant des fleurs
 Sur l'eau pour faire des odeurs...

Je vois, ce soir, ma chère enfance
 Dans le clair de lune, qui danse,
 Et j'entends sous les *ajoupas*

La ritournelle des *sambas*,
Sous les arbres des devinettes
Et les naïves chansonnettes...

Des enfants aux gestes frileux,
Attentifs aux beaux contes bleus.
Dans le vent léger, les vareuses
Sont comme un jeu d'ailes peureuses...
Les grands se moquent plaisamment
D'un vieux, dupe ou d'un fol amant...
Ô les voix troublantes et grêles
De ces paysannes si belles
Cadençant leurs jolis refrains
Par de clairs battements de mains !
Ô la caresse de la lune
Sur leurs seins nus, couleur de prune !

Je te vois, mon enfance, au fond
Du bois fleuri, clair et profond,
Rêvant de grandes épopées,
Faire pour les gars des épées,
Des lances en bois, des chevaux
Et des longs fifres en roseaux.
Ô soirs éclos dans les romances,
Je pense à vous dans mes souffrances.
Je pense encore à vous, ce soir,
Où j'ai vu mourir mon espoir,
Où, dans le clair de lune danse
La ronde blanche de l'enfance.

PAYSAGE MÉLANCOLIQUE

A M^{lle} N...

Il fait triste. Il fait triste au grand jardin d'or vert,
 Et la plaine au lointain comme une mer ondule.
 La sonate du soir passe au vitrail ouvert...
 L'heure est très douce... Il pleut des fleurs au crépuscule.

Le soir est la fournaise ardente des baisers...
 Voici l'heure troublante où l'on sent pleurer l'âme,
 Où les rêves au cœur ne sont plus apaisés,
 Car l'oiseau de l'Amour y brode un chant de flamme,

C'est l'heure sainte... Extase... On prie... On rêve... Il pleut
 Des chants d'amour mystique aux fontaines songeuses :
 C'est l'Angélus au ciel, au bois... Comme il fait bleu...
 La brise emporte au loin de pâles voyageuses...

Les étoiles, au ciel, sont des roses de feu...
 Les violes de nuit sanglotent leur romance...
 Fermons nos yeux... Dormons, car notre âme s'émeut...
 Le chant du Rêve traîne au jardin du Silence...

LA PROMENADE MÉLANCOLIQUE

Écoute la brise
 Qui brode une exquise
 Chanson

Avec mignardise...
Mais sa voix se brise,
Lison,
Et dans la nuit grise
Le vent passe et grise :
Passons !...

Ce soir, les roseaux
Tremblent, près des eaux :
C'est l'heure !
Viens ! Le vent falot
En un long sanglot
Effleure
Les rêves trop beaux
Et fait, sans nuls maux
Qu'on pleure !...

DUO

Mignonne, Tintoret t'eût prise pour modèle !
Pour ta grâce onduleuse et lente, Praxitèle
Te croirait une sœur de ses tendres Vénus.
Dis ? Ton Prince Charmant n'est-il donc pas venu ?
Il t'appelle ?... C'est moi !... Chère, veux-tu le ciel
Et des étoiles ? Prends mes yeux !... Tu veux du miel ?...
Oh ! prends ma bouche ! Et puis tu sais combien je
[t'aime !
Chère, écoute ! A la fleur le vent dit un vieux thème !

Si tu veux, nous pourrons en bons musiciens
Faire un air varié, sur le thème ancien
De l'amour, en bémol... Je jouerai de la flûte...
Elles s'écouleront doucement, les minutes !
Je mettrai des points d'orgue au milieu du solo.
Près du sommeil des fleurs, nous aurons le halo
Du Rêve sur nos fronts... Je t'aime ! Mais... je n'ose !
Faisons, pour exercer nos lèvres virtuoses,
Un délirant finale en gai pizzicato
Avec nos baisers fous... Nous irons en bateau
Vers la terre lointaine où s'exilent les fées !
Je te vois jolie et de fleurs blanches coiffée !...
Ah ! que ce soir est beau !... Chère, parle-moi bas...
Parle !... L'Amour me grise et je sens mon cœur las !

(Bouquets de Printemps.)

LOUIS MORPEAU

(Aux Cayes, 28 janvier 1895.)

Collaboration à la presse port-au-princienne (1913-1921). Un des rédacteurs-fondateurs d'Haïti Intégrale (1915), journal patriotique supprimé par la Cour martiale pré-vôtale américaine et condamné à mille (1.000) gourdes d'amende (1).

Pages de Jeunesse et de Foi (1 vol. 1919), Une Œuvre de pitié Sociale (*brochure en faveur des cantines scolaires*, 1919), Anthologie Haïtienne des Poètes contemporains (1904-1920), (*Port-au-Prince*, 1920, 1 vol.), L'ENTERREMENT DE LA MERLASSE, Conte (1 *plaque de luxe, hors commerce*, Paris, 1924).

Humanités au Collège Saint-Martial et au Lycée National (1913). Avocat du barreau de Port-au-Prince (1916). Employé au département de l'Instruction publique (1914-1915). Professeur de grammaire (1914-1918), puis de lettres (1919-1921) au Lycée National Pétiou où il introduisit le drapeau national dans ses classes et créa la nouvelle bibliothèque de l'Établissement. Président de la Section de la Bibliothèque de l'Écolier Haïtien de l'A. M. C. E. (2), reconstitua la bibliothèque de la Société (1919). Président de la section de Littérature et d'Arts haïtiens

(1) La gourde vaut près de quatre francs. Le directeur, M. Élie Guérin, et l'administrateur du journal, M. Félix Viard, condamnés à cent trente (130) jours de travaux forcés, furent libérés après le paiement de l'amende.

(2) Association des Membres du Corps Enseignant.

de l'A. L. P. (1) (1920), organisa avec le concours des membres de la section, un Cours de Littérature haïtienne, à l'adresse des classes supérieures du Lycée, conférences gratuites et ouvertes au public, d'ailleurs.

Sous-inspecteur des écoles de l'arrondissement de Port-au-Prince (1921-1922). Séjourne à Paris depuis septembre 1921. Conférences et discours à Paris et dans les départements sur Haïti, Les Questions Noires, Pierre Loti, Renan, etc.

Études, articles, chroniques sur Haïti, son histoire littéraire, son histoire politique, sa situation économique, etc., au *Mercure de France*, aux *Nouvelles Littéraires*, à *Floréal*, *La Muse Française*, *La Revue Historique*, *La Revue Mondiale*, *La Revue de l'Amérique latine*, *Choses de Théâtre*, *La Revue Contemporaine*. *Le Monde Nouveau*, *La Revue des Cours et Conférences*, *La Revue Nationale*, *La Vie des Peuples*, *L'Intransigeant*, *Le Courrier des États-Unis (New-York)*, *L'Amérique latine*, *Le Nouvelliste de la Pointe-à-Pitre (Guadeloupe)*, *L'Information Universitaire*, *Comœdia*, *La Meuse (Liège)*. Membre adhérent de la *Société des Gens de Lettres de France* et de la *Société des Poètes français* (août 1922), Membre de la *Société de Sociologie de Paris* (avril 1924), Membre du Comité Fondateur international de la *Maison de l'Amérique Latine* (décembre 1923), *Vice-Président de la Ligue universelle pour la défense de la Race Noire* (juillet 1924.)

Poèmes au *Bon Plaisir (Toulouse)*, *L'Ermitage (nouvelle série)*, etc.

(1) Amicale du Lycée Pétiou, société reconnue d'utilité publique.

POÈMES A L'AIMÉE

I

Si j'étais poète, ô regrets !
Dans des sonnets
Comme un vase myrrhin ouvrés,
J'aurais vanté
Ses grâces flexueuses et
Souples et fragiles.
Et comme ces camées
Sertis de perles, d'opales et
De diamants,
J'y aurais enchâssé
Des vocables incomparables,
Et plus tard, après des ans
Très nombreux, un scholiaste commentant
Mes vers, l'aurait comparée
A Cassandre, dame de pré,
Que Ronsard a chantée.
Mais je ne suis pas poète.
Et pour elle dont
Les yeux sont profonds
Comme ceux des Madones,
Je ne puis brûler
Le pur encens de mon hommage
Que dans l'impure cassolette
De la vile prose.

II

Si j'étais poète !
Insufflant dans
Des mots nuancés
Mon très fervent
Amour, j'aurais redonné
La vie à celle
Dont elle
Est le double,
La Marquise jouant
De l'éventail
Avec l'aisance
Souveraine
Dont elle a,
Seule, hérité,
La Marquise poudrée,
Des assassines au coin
De la bouche,
A la pointe des seins
Des mouches,
La Marquise aux doigts fuselés,
Laisant voltiger
Sur ses lèvres fardées
Un sourire d'ennui,
Et dans ses yeux passer

Des rêves très
Lointains et qui,
A son « bien bon » pâmé
A ses pieds, lancerait
Quelques traits exquis,
Acérés.

Je ne suis
Pas poète... Mais je puis
Très humblement
Vous offrir mon cœur,
Marquise qui,
A la Cour
Du grand Roi,
Aux sons grêles et doux
De Gluck ou
De Rameau,
Dansâtes
Le pavane et
Le menuet

III

Mon âme était une chapelle fleurie de roses,
Toutes les sortes de roses,
Roses rouges, roses roses,
Roses blanches, roses trémières,
Toutes les sortes de roses, te dis-je,
Et dédiée à une sainte très aimée.

Et je m'en étais élu le gardien dévotieux.
La brise faisait vaciller
La petite flamme dorée
Des cierges qui y brûlaient
Et des étrangères y voulaient
Pénétrer.

De mes mains pieuses j'ai redressé
Les cierges et écarté
Les étrangères et j'ai
Longtemps en vain espéré
Ta venue.

Quand tu es enfin venue,
Le sanctuaire s'était
Pourtant paré
De ses bijoux,
De ses dentelles,
D'un air de fête aussi,
Et tu te conduisis
Comme une hérétique.

A UNE DAME BLANCHE

Mon âme est une basilique
Que hantent les souvenirs,
Où, parmi les reliques,
Me sourit l'avenir.
Vitreaux et verrières,
Clairs,

Étincellent ;
Y sommeillent
Les oraisons d'autrefois
Dites
Au pied d'idoles mortelles,
Souples et belles,
Il semblerait créoles.
Ne les réveillez point !
Et que des lys les floraisons
Ne pâlisent de la cueillaison
Des tropicales roses rouges.
En mon âme plus rien ne bouge
Des hiers abolis,
Car tes mains sont des lys
Pâlis.

Mon âme est une basilique
Pleine de chants nostalgiques
Chantés par des voix angéliques
De femmes que sans doute j'aimai.
Mais tu as passé
Et malgré les souvenirs
Plus n'existe en ce monde d'apparences
Que ton sourire.
Tu as purifié mon cœur
Des charnelles ardeurs.
Patriciennes et calmes,
Autant que des palmes
Dirait-on,

Sur mon front
Tes mains glissent.

Mon âme est une basilique
Imprégnée de parfums,
Où les reliques
Sont les souvenirs défunts,
Où s'érigent des candélabres d'or
Qu'arabesques et ciselures adornent,
Basilique qu'en ta splendeur printanière et fine
Tu illumines
De ton sourire et de ton regard,
Ô femme que j'ai rêvée madone !

(Le Recueil pour Madeleine.)

NOSTALGIE

A Madame la Duchesse de Bauffremont.

I

Votre parc est une cathédrale gothique ;
Vos marronniers ont l'air de colonnes antiques ;
Deux petites filles en robe blanche et rose
Se promènent dans l'allée, portant des roses,
— Violettes et lilas plein les bras, en trophée, —
Vos deux petites filles, on dirait des fées !

Et mes yeux s'enchantent des couleurs apâlies
D'un ciel d'opale. Oh ! sanglotante nostalgie.
Le crépuscule est sanglant ; du vent dans les orges ;
Tout mon pays de soleil me monte à la gorge.
Marronniers de Brienne fleuris et anciens
Ô manguiers vert et or du pays haïtien !

II

Du parc le sable fin des allées ratissées
Craque. Une robe blanche. Des cheveux très noirs.
On voudrait bien, en tournant la tête, savoir
Quelle est la femme qui, ce matin, est passée.

Opulente, sa chevelure est caressée
D'un rayon de soleil. On peut encore voir
Au loin sa démarche eurythmique et s'émouvoir
De ses grands airs désenchantés de délaissée.

On ne la voit plus. Mais en moi des souvenirs
S'éveillent malgré les trompeuses apparences,
Car une créole, là-bas, aussi passait...

Frangipaniers et flamboyants magnifiques
Lui faisaient un décor de splendeur nostalgique...
En moi saigne la blessure qui s'effaçait...

III

Dans l'île lointaine, je rêvais de Versailles ;
 Sous le dôme ombreux et feuillu des manguiers
 J'évoquais le fin feuillage des peupliers
 Qui, le long des bruyantes avenues, saillent.

Je ne sais quelle âme, parfois, en moi tressaille
 De marquis à talons rouges réincarné
 Là-bas, dans le soleil, en un fils basané
 Des Tropiques. En moi des violons défontent.

Aux sons frêles des clavecins, j'ai dû danser
 La pavane et le menuet, j'ai dû me glisser
 Dans des parcs anglais, aux soirs de fêtes galantes,

Et faire à la Pompadour, sous les marronniers,
 Des aveux émouvants et d'une voix troublante...
 ... Plus ne m'enchanteront les sveltes palmiers !

(Château de Brienne, août 1922,)

SONNET EN BLANC MINEUR

A une première communiant.

I

Le chant monte : « Le ciel a visité la terre ».

Mon âme, laisse les mots divins remuer

De liliales remembrances et rallumer

Ta foi d'hier, ardente, en la chrétienne chimère.

Ne te semble-t-il pas ouïr, comme en sourdine,
L'aérienne symphonie de radieux
Séraphins faisant comme un bruit d'ailes soyeux.
La première hostie est dans sa blanche poitrine.

Une candeur s'évapore tel un parfum.
Figure de missel digne des temps défunts,
Enfant si pure, à l'âme de neige mystique,

Qui psalmodiez des cantiques dévotement
En cette sonore et discrète basilique,
Vous êtes le tabernacle du Dieu vivant !

DOUZAIN EN BLANC MINEUR

II

Candeur, pieuse gravité, fraîcheur liliale,...
Tout est innocence et semble de neige pâle,
Cierge blanc, voile moins blanc que votre cœur...
Vous êtes une symphonie en blanc mineur.

Chère enfant aux beaux yeux, quelle vision heureuse
Donc vous immobilise, extatique et songeuse ?
Roses, rubis, diamants aux mains, tout souriant
De vernale clarté, l'Avenir vous attend.

Petite fille au profil fin de Damoiselle,
Toute rose, si frêle en vos claires dentelles,
Requérez, mystique enfant, qu'aujourd'hui, sans fin,
L'on vous offre et donne des lys à pleines mains !

AUTRE SONNET EN BLANC MINEUR

III

Les roses veloureuses et les lys candides
Sont éphémères encore plus qu'odorants.
Leurs aromes légers, endormeurs ou grisants
Ne nous sont jamais que des délices rapides.

Aussi j'ai prié Celui qui est la bonté,
La beauté, la clarté, de m'être secourable
Et d'aider le poète à faire, en vérité,
Avec des fleurs verbales un bouquet durable.

Hosanna ! Hosanna ! Dans le vaste parterre
Des mots Il m'a guidé. Ses doigts de lumière
M'ont désigné, — des colombes battaient des ailes, —

Toute une floraison de roses et de lys.
Et j'ai cueilli les mots les plus frais, assortis,
Pour vous qui fûtes neige et fraîcheur sans pareille. —

(Basilique Ste-Clotilde, 22 mai 1924.)

IL EST DES MOTS...

Il est des mots rares ou nuancés, caresseurs comme des mains patriciennes vous effleurant les cheveux, doux autant que ces voix au timbre d'argent dont parfois *on se languit*, mots frôleurs ainsi que de furtifs baisers : amour, volupté, bonheur...

Mélopées créoles... chansons slaves... Chopin...

Noms de femmes aux grâces fragiles et souples et flexueuses : Lucienne, Suzanne, Isabelle ; ardentes et frissonnantes : Gisèle, Alice, Carmen, Jeanne, Madeleine...

Noms de fleurs épanouies, éphémères et odorantes : jasmins, roses, narcisses, anémones, tubéreuses...

Noms de couleurs, opalines comme tes yeux pers au ton assourdi, tes yeux glauques, tes yeux vert-changeant telles des sources au tapis caché d'herbes marines, ou bien éclatantes, on dirait de rouges bérêts posés sur des cheveux d'un or bruni.

Mais un seul mot résume le charme et la nuance, la grâce et la beauté : ton nom.

BALLADE EN PROSE

Le froid hiver avec ses brouillards et ses brumes règne.
Vois. Les jardins et les parcs n'ont plus la grâce
qui s'effeuille de l'automne.

Les statues sont blanches de givre, et elles frissonnent,

les femmes de marbre ou de bronze qui profilent leurs lignes dans la perspective défleurie des allées.

Dans les rues passent, frileuses, des formes divines certes, que telles on devine, car l'hiver glacé les a emmitouflées de fourrures qui, aux doigts, ont le moelleux de chaudes, soyeuses et souples chevelures d'or bruni, ou pâle comme la tienne.

Le dur hiver est maître !

Et voici que tu m'apparais, petite amie en floraison !

Et parce que tes joues ont gardé leur roseur, que ta voix est chantante, chaude, douce à entendre, qu'en toi vit tout un charme nostalgique et que mon jeune cœur s'illumine des feux du soleil de là-bas, l'hiver a disparu !...

A mes yeux qui s'émerveillent s'évoquent les temps où l'air s'embaume d'une senteur de rose, de muguet et de jasmin.

Petite amie, une heure, par toi le printemps a refleurit !

ENVOI

Princesse, c'est en vers que j'aurais dû te dire ces choses, en vers ciselés ainsi que des coupes d'or fin ou musiciens autant que des sonates.

Mais une créole avait ravi mon âme. Depuis que je l'ai laissée là-bas, dans l'île lointaine de soleil et d'éternelle verdure, Princesse, même aux princesses je n'écris qu'en prose.

CHRISTIAN WERLEIGH

(Cap Haïtien, 4 septembre 1895.)

Notre Drapeau (1 *plaquette, conférence*, 1920) ; Tout pour le Roy, *pièce de théâtre dans laquelle est mis en scène le roi Henri Christophe* (1807-1820). *Poèmes à L'Informateur Haïtien, au Nouvelliste, etc., aux qualités de simplicité, de couleur locale et de musicalité délicate.*

Études chez les Frères de l'Instruction chrétienne et au Lycée du Cap. Répétiteur, puis professeur à cet établissement depuis 1916. Étudiant en droit.

Ni Contre la balustrade (poésies) ni La Rampe fleurie (théâtre en vers) n'ont encore trouvé leur éditeur.

SOIR

Les cieux étaient si beaux dans leur décor rosé,
L'azur était si pâle avec ses teintes roses
Qu'on eût dit un jardin de bleuets et de roses
Confondus dans l'espoir d'un immortel baiser.

Mais peu à peu, dans le ciel rose et diaphane,
Voici qu'un souffle défleurit les pâles lys ;
Et défaillant, comme une rose qui se fane,
Le crépuscule a peur d'ouvrir ses yeux pâlis,

Pour ne pas voir sourire, accoudé sur le morne,
Demi-voilé comme l'Archange de l'Espoir,
Pensif comme l'Amour en deuil, le Soir, le Soir
Qui doucement, ouvrant ses ailes d'un air morne,
Met à son front divin un beau croissant d'or fin,
Et pour laisser flotter dans l'azur mat, ses voiles,
Déploie avec une lenteur de séraphin,
Son large manteau noir tout parsemé d'étoiles.

SOLEIL COUCHANT

L'ostensoir du soleil descend très lentement
Avec une beauté qui veut qu'on la contemple,
Puisque pour disparaître en dédorant son temple
Dont le morne est l'autel, il s'arrête un moment...

Et les oiseaux du ciel osent chanter à peine,
Et les arbres muets dans leur espoir secret,
Devant leur dieu qui les bénit comme à regret,
Se courbent, dirait-on, sous le poids d'une peine...

Un silence où l'on sent passer un long soupir,
Plane comme un adieu lassé sur la campagne,
Et l'astre disparu, le regard l'accompagne
Dans ce dernier rayon que l'on voit s'assoupir.

Et tandis que la terre est gravement morose,
Il s'épand sur le ciel rosé, par endroits blanc,
Divinement fleurie en un azur troublant,
La suave beauté d'un crépuscule rose.

POÈTE DES DÉPARTS

Partir, c'est mourir un peu.

Edmond HARAUCOURT.

Vous avez lu mes vers de rêve et de tendresse,
 Vous avez lu mes chants qui vont vieillir, épars,
 Comme un palmier coupé dont le tronc noir se dresse,
 Et vous m'avez nommé poète des départs.

Poète des départs !... c'est vrai, je me rappelle
 Que j'ai toujours chanté les départs, les adieux,
 Et que mon pauvre cœur fut toujours la chapelle
 Où la Douleur venait essayer ses beaux yeux...

J'ai si souvent senti dans la minute brève
 Ce qui se brise au cœur quand la voix dit : adieu,
 Et j'ai vu si souvent l'éternité d'un rêve
 Tenir dans un sanglot qui s'élançe vers Dieu !

.
 J'ai vu des pleurs couler sur tant de mains jolies
 Et dans ces maux, j'avais, moi, de si belles parts
 Que j'ajoutais gaiement : et des mélancolies
 Lorsque vous m'appeliez : poète des départs...

C'est vrai, le moindre adieu m'a toujours laissé triste.
 C'est vrai... c'est vrai... mon cœur en était attristé
 Quand un bateau soufflait et mon âme persiste
 A bénir sa douleur après que j'ai chanté...

De ces instants amers, j'ai plus d'une relique
Et la douleur m'a pris si bien pour son enfant
Que même mon bonheur sera mélancolique
Et mon hymne d'amour, rarement triomphant...

A d'autres, les beaux vers où le bonheur s'allie
Aux charmes captivants du Rêve et du Baiser !
Pour moi la vie est fleur de la mélancolie
Et je l'ai respirée avec mon cœur brisé.

Je suis le prêtre triste et pourtant qu'on diffame,
Mais je crois à l'amour, mais je crois au beau ciel,
Mais je crois au bonheur, à l'Enfant, à la Femme,
Et je dis que chanter, c'est là l'essentiel...

Je porte fièrement le deuil d'un cœur morose,
Et lorsque je mourrai de mes maux, de mes fers,
Je veux, moi qui respirais rarement les roses,
Je veux que mes restes, longtemps, en soient couverts.

ÉMILE ROUMER

(Jérémie, 5 février 1903.)

Le benjamin de nos poètes si Pierre Morpeau l'est de nos journalistes. Études à l'Institution St-Louis-de-Gonzague de Port-au-Prince. Séjours à Paris et à Manchester, où il s'initie à la littérature anglaise et à la poésie française moderne.

Poèmes d'Haïti et de France « triviaux et mystiques », ironiques et fantaisistes, avec des notes d'un pittoresque parfois un peu capricant. Y use de quelques récentes conquêtes prosodiques.

AREYTOS ⁽¹⁾

A Louis Morpeau.

Ta chair brune fleurit dans l'ombre du hamac,
ta chair brune, sans pagne, Higuamota la douce ⁽²⁾
— L'Esprit des Eaux rugit à travers le ressac...

ta chair brune, sans pagne, Higuamota la douce,
la lune est un arc d'or dans le clair firmament,
regarde ! ses rayons bleuissent sur la mousse.

(1) Chanson en langue indienne.

(2) Cacique ou reine d'Ahiti (xvi^e siècle). De son vrai nom, Higuenamota.

La lune est un arc d'or dans le clair firmament,
tes yeux sont un étang profond baigné de lune
et j'y plonge mes yeux d'amour profondément.

Tes yeux sont un étang profond baigné de lune,
je tiens entre mes bras ton beau corps parfumé
des fleurs où ce matin tu roulas ta chair brune.

Je tiens entre mes bras ton beau corps parfumé
des lianes en fleurs dont tu tresses ta couche,
la pulpe de ta lèvre a le goût du mamey (1).

Des lianes en fleurs dont tu tresses ta couche
un arôme subtil se dégage troublant ;
j'en recueille l'essence au baiser de ta bouche.

Un arôme subtil se dégage troublant,
et grisé de cactus l'Esprit des eaux divague.
Écoute, l'écho vibre à son rire insolent.

Et grisé de cactus l'Esprit des Eaux divague,
ta chair au grain soyeux, délicieuse au tact,
— Je donne à ton beau corps le rythme de la vague...

Ta chair brune fleurit dans l'ombre du hamac.

(1) Abricot en langue caraïbe.

ÉLÉGIE

Musique près des flots dans la fraîcheur des nuits !...
Ces vers, je les écris pour toi comme un nocturne
où des femmes viendraient, nonchalantes, au puits
des songes pour emplir, hiératiques, leur urne
où semblent s'effeuiller les roses des baisers.
D'étranges nénuphars émergent des eaux calmes,
le nocturne sanglote aux cœurs inapaisés,
il s'éploie troublant au bercement des palmes.
Grave, ferme tes yeux de rêve, exquisement,
pour que de longs baisers en glissant sur tes tresses
t'alanguissent, dolente, au frais chuchotement
de vers tristes et doux ainsi que des caresses.

SOIR D'HAÏTI

DIZAIN

Sur la mer se projette une blanche terrasse
dans un écroulement de fleurs. — On s'embarrasse
aux branches. La secousse où neigent les rosiers
fait courir un frisson d'amour... Extasiés,
— La nocturne douceur est féminine presque...
Nous humons on dirait une senteur moresque

des pétales froissés dans l'ombre s'élevant :
paix des voiliers au port, brumes, chanson du vent,
écume lumineuse à la crête des vagues,
le velours de la lune au bleu des lointains vagues.

DIZAIN

Tu m'es infiniment lointaine ; l'inconnu
Étrange des pays dont je viens, s'insinue
Peut-être dans ton âme et lui fait évoquer
De frais palmiers sur la blancheur d'une mosquée.
Tu ne sais rien de moi, suis-je un émir, un ras ?
Tu m'es infiniment lointaine par ta race
Et je songe que si la Belle au cheveux d'or
S'éveillait au frisson léger de la mandore,
Elle refuserait sa bouche à mon baiser,
L'amour d'un Prince noir la couvrant de risée.

CLÉMENT A. COICOU

(Port-au-Prince, 23 novembre 1895)

Rédacteur au Nouvelliste (1919-1921). Rédacteur en chef des Nouvelles (quotidien, 1922-1923), sa production en prose comporte des contes, des chroniques et des articles politiques dont certains furent remarquables. Ses vers sont d'un classicisme distingué et sonore. Avocat du barreau de Port-au-Prince (1919). Professeur à l'École de Droit (1922).

A LA FRANCE IMMORTELLE

.
Il brille donc enfin, le jour tant attendu,
Le jour de la Revanche ! Et l'élan éperdu
Du vaillant Coq gaulois, sonnante, sonnante la charge,
Harcelant le vautour teuton qui prend le large,
Fait tressaillir les cavaliers de Reichshoffen
Qui, tous, ranimés par ce glorieux hymen
De la force et du Droit, bondissent de leurs tombes ;
Et, se rappelant qu'hier ils s'élançaient en trombe
Contre les rangs allemands effarés, brisés,
Sautent sur leurs chevaux, leurs braves chevaux aimés.
Et, fiers, renouvellent la charge interrompue
Jadis. Non point, cette fois, celle qui se rue

Pour couvrir la retraite, oh ! non ; mais la fureur
De la charge triomphale ! Et dans la terreur
S'écroule pour toujours, la cynique arrogance,
De l'aigle prussien.

Tous les grands morts de France,
Tous, ceux de Frœschwiller, Gravelotte, Borny,
Les Héros de Verdun, de qui l'âme honnit
Tous les gestes cruels, ceux d'Yser, de la Somme,
D'Arras et de Champagne, oui, tous, se dressant comme
Un seul homme, animant la fierté des vivants,
Confondus dans l'ardeur des bataillons mouvants,
Talonnent vers le Rhin où la Garde agonise,
Les efforts effarés et l'avidie hantise
De l'Aigle. Les Teutons, minés par le remords,
Sous la lourde poussée implacable des morts,
Tombent vaincus.

« Victoire ! » Et les vivats, des mères
Calmant le lourd désespoir des larmes amères,
Les vivats des orphelins et des mutilés,
De ceux que les *Junkers* ont piétinés, volés,
Éclatent en fanfare émue et palpitante.

A ce concert de gloire, *Haïti*, frémissante,
Se dresse ; et, l'âme en fête, Elle qui n'a jamais
Douté de ta grandeur que tes deuils oppressaient,
Dans la noble clarté qui sur tes pas ruisselle,
Acclame ton Drapeau, grande France Immortelle !

(Port-au-Prince, 11 novembre 1918,
Fin, Paris, novembre 1921-juin 1925.)

ÉPILOGUE

LA PRIÈRE SUR LA BASILIQUE

AU DUC DE BAUFFREMONT.

« Je ne parlerai pas pour tous, mais pour vous, mais pour moi. Nous sommes de ceux, peu nombreux, à qui ces choses rares conviennent. »

PÉTRARQUE.

Basilique ! qui te détaches sur la Princesse des Antilles, Port-au Prince aux lèvres fardées, et qui, de tes tours, montres l'azur où le jour, souvent, s'allongent des nuées, velums de pourpre multiformes, et où, le soir, ruissent les astres, des regrets sont en moi de ne pas savoir comme tant de mes frères m'astreindre aux règles formelles de l'art des vers, étreindre le verbe et rythmer classiquement les vocables au gré de mes caprices passagers, car je t'aurais déjà chantée en vers sonores et que j'eusse voulu *plus forts que les airains*.

Mais je m'efforce de saisir les nuances et de comprendre les choses prestigieuses : sonnets ciselés comme des marbres, poèmes musiciens autant que quelque andante ou modelés ainsi que des bronzes, églises, chapelles, symphonies de pierres ou de ciment, musiques analogues à des proses mellifluentes et flexueuses, parcs, jardins embaumés...

Le soleil s'éteint. Sur les plaines lentement se déroulent de fines nappes d'ombre. Les grands bœufs doivent, revenus las et plus songeurs des champs où tout le jour ils ont peiné, mollement s'allonger sur des tapis de gazon et de leurs yeux langoureux regarder dans le ciel mourir le crépuscule. La lumière entre en toi, Basilique. Audessus des multitudes qui courbent le front dans tes nefes jusqu'au pied de tes cinq autels, dansent les impondérables. Tes candélabres, les broderies, les damasquinures de tes évêques, tes orfèvreries, se dressent en gerbes de magnificences. Tes statues saillent, blanches, sur les ténèbres en marche. La très pure, l'immarcescible, celle qu'adoratrice, la foule porta sur ses épaules par les rues de la Capitale, a les yeux tournés vers là-haut, sans doute pour ne pas être trop écœurée de nos laideurs. Maternelle, elle joint les mains et prie pour les foules aux regards fervecents dont bruissent les supplications dans des murmures d'ailes. Deux lys sont à ses côtés comme deux cierges et vers elle ondulent, parfumées et bleues, les volutes de l'encens. Ardescentes, tes verrières rutilent. Flavescents, tes vitraux flambent et leurs arcs-en-ciel brisés avant de toucher terre illuminent tes mosaïques. Les archevêques d'autrefois, qui d'une main serrent la crosse et de l'autre sèment les bénédictions pieuses, les saintes femmes qui prient, hiératiques parmi les roses érigées sous leurs pas, reprennent vie avant de s'évanouir dans la nuit. Contemple tes colonnes. Elles sont majestueuses, imposantes et solides. Tu as pourtant un défaut. Tu es trop neuve. Tes murs rosés ne sont pas encore mouchetés de plaques vert-de-grisées. Le temps ne leur a pas encore mis sa patine. Ta sœur délaissée, comme elle jouait bien son

rôle de maison de prières ! Des oraisons y semblent sommeiller. Si on la visite, il faut se garder de parler haut et de marcher pesamment, de peur de les troubler, de peur de les réveiller. Comme on sent que des âmes s'y sont exhalées ! Ames d'ancêtres, d'aïeules simplistes et nobles ; âmes de jeunes filles attirées par le luxe et frôlées des molleses créoles ; âmes de jeunes hommes nostalgiques et frémissants. Quand les pluies t'auront causé des frissons dans ta robe rose de ciment, mon admiration pour toi sera sans limites. J'ai péché contre toi, je t'ai blasphémée. Les vraies coupables, comprends-le, ce sont les manœuvres béotiennes de ceux qui avaient reçu mission de t'édifier. Mais j'ai retourné ma toge et suis redevenu ce que, pas un instant, je n'aurais dû cesser d'être, ton inébranlable adorateur, ton fervent croyant.

Parfois, à l'heure où la lumière agonise dans des ciels de brumes et que les ténèbres montant des vals mettent leur manteau noir sur les mornes violets ; à l'heure où s'apaisent les voix de ce peuple qui s'agite à tes pieds et répète, chaque jour, le crime impardonnable de troubler ton silence et que passe, purificatrice, la brise qui s'élève de la mer « blonde et pleine d'amour », dont la chanson est si douce, et dont les vagues déferlent dans un clapotis cadencé sur le rivage, à cette heure, quelques-uns de nous te font visite, sûrs d'emporter de la paix, ô vase de calme, urne, coupe débordante de sérénité !

Il se fait tard. Déjà les cloches sonnent l'Angelus. Sur la ville qui s'endormira bientôt dans un recueillement tombal passe l'appel des oraisons saintes. L'autre, — les aiguilles de la tienne une fois de plus sont immobiles, — de son horloge vieille autant qu'elle, emplit

l'air de sa sonnerie d'argent et de la vibration très pure des heures.

Sept heures ! Tous les fidèles sont partis. Il est temps que je suive leur exemple.

Le clair de lune coule aux pentes des toits bleus.

Mais entends-moi encore une minute. Je veux voir en toi un symbole. Tous, nous écoutions les voix empoisonnées qui clamaient que tu resterais une preuve de plus de notre incapacité à creuser jusqu'au bout le sillon ouvert.

Et voilà qu'au moment où nous ne pensions plus à toi, on te pare de tes bijoux, et que tes verrières, tes rosaces, tes statues, tes formes magnifiques te dressent, Reine, au-dessus des autres Cathédrales, tes sœurs. Qui sait, si, un jour, une Ile chère à nos cœurs à cause des misères innommables dont l'accablent politiciens et *grands barbares blancs* ⁽¹⁾, une terre de soleil et d'éternelle verdure, à laquelle nous sommes attachés « par notre passé et notre avenir, par nos souvenirs et nos espérances, par nos morts et par nos enfants, par l'immobilité des tombes et le tremblement des berceaux », qui sait, si, un jour, elle ne sera pas comme toi, une Reine !

(Pages de Jeunesse et de Foi, 1919.)

LOUIS MORPEAU.

⁽¹⁾ Les Yankees.

INDEX ALPHABÉTIQUE

A

- Abeille Haytienne*, 33.
Aicard (J) XV.
Alaux (G.D'), 31, 60, 67.
Alexandre (M) 138, 164.
Alexis (le Gl N.) 209, 266,
Ambroise (F), 257.
Anacaona, 12, 88, 283.
Amérique Latine (L') 32, 338.
Annales politiques et Littéraires (Les) VII, 219, 279, 287.
Annunzio (G. d') 11.
Ardouin (B.), 31, 49, 58, 67.
Ardouin (Cél.) 58, 67.
Ardouin (Cor) 5, 6, 7, 49, 60.
Aragon (Ferdinand d') 13, 174.
Arvers, 250

B

- Banville (Th. de) XI, 209.
Barbier (Aug.) 92.
Barral (G.) 149, 189.
Barutel 88.
Battier (A-F), 108, 109.
Batilliat (M.) IX, X, 3.
Baudelaire, 11, 24, 92, 187, 190, 250.
Baudrillart (Mgr) VIII.

- Bauffremont (Duchesse de) 344.
Bauffremont (Duc de) 361.
Bédier (J) IX, 11.
Bélisaire (M.E.) 59,
Bellegarde (D.), 32.
Berbeyer (112).
Bibliothèque Nationale, 31, 33.
Boileau, 4, 68.
Boissier (G), XV.
Bonamy, (Aug.), 188.
Bonaparte (N.), 39, 58.
Bonaparte (P.), 44.
Bonneau (Al.), 31.
Bonnet, 67.
B. (C.), 325.
Borno (L.), 143.
Bouchor (M.) VII.
Bourbons, 16.
Bourget (P.), VII, 187.
Boyer (J. P.) 58, 67, 68.
Brisson (Ad.), 219.
Brissot, 34.
Brizeux, 127.
Brun (Am.), 172.
Brunetière, XV.
Byron, 187.
Bon Plaisir (Le), 338.
Bossard (Editions), X.

C

- Cario (L.), 32.

Caonabo, 253.
 Carrénard (Ad.), 235.
 Castille (Isabelle de) 13,
 175, 253.
 Cerf (L.) 126, 127.
 Charles X, 5, 58.
 Chasles (Ph.), 73.
 Chateaubriand, 4, 40.
 Chauvet, 23, 172.
 Chenet (J.), 68.
 Chénier (A.) 7, 50, 73, 92.
 Chevry (A.), 138, 164.
 Chopin, 250, 320, 349.
Choses de Théâtre, 338.
 Cicéron, 34.
 Coicou (Cl. A.) 359,
 Coicou (M.), 9, 23, 172, 174.
 Colomb (B.), 12.
 Colomb (Ch) 2, 12, 13, 15,
 16, 174, 176, 253.
 Colombel, 33.
 Conrad (J.), XI,
 Coppée (F.), XIV, 92, 138.
Correspondant (Le) 218.
 Créte (Imp.) 93.
Crisis (The), 218.

D

Dante, XII.
 Dantin (L.), 209, 331.
 Delarue Mardrus (L.) 172,
 Casimir-Delavigne, 4.
 Delille, 40.
 Delorme (D), XV, 7, 93.
 Dessalines-le-Grand, 2, 165.
 Divoire, 250,
 Dorchain (Aug.), 173, 228,
 305.
 Doret (F.), 29.
 Dorsainville (H.), 311,
 Dubois (E.) 67.
 Ducas-Hippolyte, 72.
 Dufay, 320.

Dumas (Alex. père) 72.
 Dupré, 53.
 L. H. Durand, 311.
 O. Durand, 8, 23, 88, 92,
 172, 266.

E

Ecclesiaste (L') 55,
 Édouard (Em.), 126,
 Élie (A.), 7, 73.
 Elvire (M^{me} J. Charles) 72.
Essor (L') 311, 266, 331.
 Éthéart (R.), 49.
 Étienne (Edm.), 311.
Ermitage (L.), 338.

F

Faguet (E.), 9, 41.
 Faubert (Pierre), 7, 67, 68.
 Faubert (M^{me} I.), 287.
 Fénelon, 68.
 Féry (Al.), 249.
Figaro littéraire. 11.
 Finot (J.), 238.
 Fischbacher, 189, 249.
 Firmin (A.) XIV, 150.
Flambeau (Le), 293.
Floréal, 338.
 Fort (Paul), 11.
 Fougère (F.) VII.

G

Gautier (Théo.), 6, 7, 73,
 257, 258.
Gazette de Paris, 287,
 Geffrard (le Gl F. N.) 7,
 72, 69.
 Germain (A.) 58.
 Gérôme (P.), 187.
 Gaston Guillot, VII.
 Granville (J.), 49, 59.

Granville (l'abolitionniste)
70.

Gregh (F.) 199.

Grégoire (Abbé), 70.

Grimard (L.), 293.

Groult (Amiral), VIII.

Guérin (E.), 337.

Guilbaud (T.), 9, 126.

H

Haïti littéraire et Politique
219, 287.

Haïti littéraire et sociale, 181.

*Haïti littéraire et scienti-
fique*, 149, 219.

Hanotaux (G.) IX.

Haraucourt (Edm.), 11, 353.

Hazard (P.), IX, 11,

Hegel, 147.

Heine, 208.

Hérard (Dumesle), 34.

Héraux (Edm.), 126.

Heredia (J. M. de), 187, 188,
219, 251.

Hibbert, (F.), 214.

Hippolyte (D.), 321.

Horace, 4.

Hugo, 4, 7, 60, 72, 80, 112, 190.

Hippolyte (le Gl.) 80, 143.

J

Janvier (L. J.) XIV,

Jeune-Haïti (Là), 143, 187.

Jérémie (le prophète), 52.

Johnson, 218.

Jouaust, 73.

K

Kant, 147.

L

Lémery, VIII.

Lacoste (Gragnon), 40.

La Fontaine, 4, 23, 29, 149.

Laforest (Ant.) 219.

Laforest (Edm.), 9, 149, 198,
218, 219.

Lamartine, XII, XV, 4, 39,
50, 72, 92, 93, 209, 251,

Lamothe (L.), 88.

Lanson (G.), 11.

Laprade (V. de), 80, 92, 193.

Laprée, 33.

Laraque (Mme F.), 68.

Laroche (Arn.), 172.

Le Cardonnel (G.), VIII.

La Selve (Edg.), 31.

Lechartier (G.) 218,

Leclerc (Le Gl.), 39, 44.

Leconte de Lisle, 73, 80,
92, 187.

Lecomte (G.), 32.

Léger (J. N.) 31.

Le Goffie (Charles), 127.

Lescouffair (G.), 274,

Lespinasse (B.), 58, 67.

Lévy (J.), X.

Lhérisson (J.), 187.

Lin Dège, 293.

Lochard (Paul) 9, 80.

Longucfosse (O.), 58.

Lorgues (R. de) 12.

Louhis (L.), 181.

Les Loups, 293.

Loti (P.), 338.

Louverture, (I.T.), 4, 39.

Louverture (Toussaint), 39,
40, 46, 58, 67, 107, 238, 328,

M

Madiou (Th.) XV, 31, 58, 67,

Maeterlinek (M.), 250.
 Magloire (C.), 164, 208.
 Mahautière (D. de la), 19.
 Mallarmé (S.), 11.
 Manigat (Th.), 126.
 Manuel (Eug.), 138,
 Marat, 34.
 Marcelin (F.), 73, 180, 219.
 Massac (F.), 322.
 Maurras (Ch.) VIII, 219.
 Mayard (C.), 266.
 Ménos (S.), XV, 126.
Mercure de France (Le), 32,
 338.
 Messein et Vanier, 189, 219,
 228, 305.
La Meuse littéraire, 338.
 Michelet (J.), XV.
 Millevoye, 50.
 Milscent (J. S.), 4, 33.
 Milton, 80.
 Mistral, XII, 23, 29, 93.
 Molière 208,
Monde Nouveau (Le), 32,
 219, 338.
Moniteur (Le), XIII.
 Moravia (Ch.), 208, 323.
 Moréas (J.), 92.
 Morpeau (L.), VIII, IX, XI,
 XIII, 29, 32, 219, 237, 318,
 337, 355, 364.
 Morpeau (M.), 218.
 Morpeau (P-M.), 321, 355.
 Mozart, 320.
Muse Française (La), 279,
 338.
 Musset (Alf. de), 72, 92,
 104, 126,

N

Nation (the) 218.
 Nau (E.), 13, 58, 67, 254.
 Nau₁ (L.), 6, 7, 49, 58, 60.

Nau (J. A.) 209.
Negro World The, 218.
 Nelligan, 331.
 Nerval (G. de) 208.
 Nissage-Saget, 73.
 Noailles (tesse de), 11.
Nouvelles Littéraires (Les),
 32, 338.
 Numa (Edg.), 244.

O

Ogeron (B. d'), 33.
 Ovando (N. de) 13.

P

Paret (T.), 305.
 Passy (F.), XIV.
 Paul (Edm.), 67, 112.
 Payot, 218.
 Pedone-Lauriel, 40.
Pensée Latine (La), 279.
Petite Revue (La), 138.
 Pétrarque, 361.
 Placide-Seraphin, 39.
 Poincaré (R.), XVI.
 Pommayrac (Alc.), 9, 112.
 Ponchon (R.), VII.
 Praxitèle, 335.
 Price-Mars, 320.
 Pradel (S.), 188.

R

Rachilde (Mme), 192.
 Racine (J.), 4.
 Raphaël, 94.
 Reclus (E.), VIII.
 Régnier (H. de), 11, 250.
 Régulus (Ch.) 262.
 Renan (E.), 187, 338.
 Régismanset (Ch.), 32.

Républicain (Le) 59.
Revue de l'Amérique Latine,
 (La) 338.
Revue des Colonies, 49, 59.
Revue Contemporaine, 49, 338.
Revue des Cours et Confé-
rences, 32, 338.
Revue Moderne, 209.
Revue Mondiale, 32, 273,
 321, 338.
Revue Nationale, 293, 333.
Revue de la Ligue de la
Jeunesse Haïtienne, 49,
 311.
Nouvelle Revue Moderne (La),
 173.
Revue de Sociologie (La), 173.
 Société de Législation, 149.
Revue Historique (La), 338,
 Reynaud (F. Burr), 279.
 Richepin (Jean), VII, XV,
 173, 189.
 Ricot (J.), 318.
 Ricourt (V.), 331.
 Rivoire (A.), 228.
 Robespierre, 24.
 Rodenbach, 11, 250.
Ronde (La), 187, 266.
 Ronsard, IX, 92, 339.
 Rose (L.), 126.
 Rostand (Edm.), 209.
 Roumer (E.), 321, 355.
 Rousseau (J. B.), 7, 68.

S

Samain (A.), 11.
 Sampeur (V.), 88.
 Savart, 320.
 Ste-Beuve, 39, 92.
 St Méry (M. de) 20.
 St Rémy (J.), 58, 67.
 Schœlcher (V.), 68.
 Schœll (F. L.), 218.

Schopenhauer, 187.
 Seligman, 218.
 Simon (Suzanne), 39.
 Socrate, 147.
 Spinoza, 147.
 Sterlin (Emma), 49.
 Strowski, (F.), V, IX, XIII,
 11.
 Sully-Prudhomme, 187, 192,
 274.
 Sylvain (G.), 23, 88, 109,
 149, 150,

T

Taine, 187, 191.
 Tintoret, 335.

U

Union (L') 49, 59.

V

Vaissière (P. de) 31.
 Valmy-Baysse (J.), 31, 172.
 Van Dooren (J), 11.
 Vaval (D.), 238.
 Vendenesse Ducasse, 23.
 Verhaeren, (E.), 11.
 Verlaine (P.), 11, 92, 173,
 187, 250.
 Viard, (F.), 337.
 Vibert (P.), 31,
Vie des Peuples (La), 32,
 338.
 Vigny (Alf. de) 7, 73, 173,
 187, 191.
 Vilaire (Etz.), 9, 149, 187,
 188, 219.
 Vilaire (J. J.), 251.
 Villemain, (F. A.), 40.
 Villevalaix (Ch. S.), 8, 72.
 Villevalaix (L. S.), 72, 120.

Vieux (D.), 228.
Vieux (Is.), 94, 172.
Vieux (L.), 327.
Vincent de Paul, 173.
Vincent (S.), 2.
Virgile XII, 74, 77.
Voltaire, 40, 68.

W

Werleigh (Ch.), 351.
Wilberforce, 70.
Wolff, (C.) 121.

TABLE DES MATIÈRES

par ordre alphabétique

| | |
|---|-----|
| <i>Dédicace</i> | VII |
| <i>Avertissement</i> | X |
| <i>Préface</i> | XI |
| <i>Introduction</i> | XIV |
| <i>La Muse Haïtienne d'expression française</i> | 1 |
| <i>La Muse Haïtienne d'expression créole</i> | 12 |
| <i>Bibliographie</i> | 31 |
| Macdonal ALEXANDRE | 138 |
| Fernand AMBROISE | 257 |
| Coriolan ARDOUIN | 49 |
| Alcibiade FLEURY-BATTIER | 108 |
| Louis BORNO | 143 |
| Adrien CARRÉNARD | 235 |
| Arsène CHEVRY | 164 |
| Clément-A. COICOU | 359 |
| Massillon COICOU | 172 |
| Louis-Henry DURAND | 311 |
| Oswald DURAND | 92 |
| Ida FAUBERT | 287 |
| Pierre FAUBERT | 67 |
| Luc GRIMARD | 293 |

| | |
|----------------------------------|-----|
| Tertullien GUILBAUD | 126 |
| Dominique HIPPOLYTE | 321 |
| Edmond LAFOREST | 218 |
| Georges LESCOUFLAIR | 274 |
| Paul LOCHARD | 80 |
| Léon LOUHIS | 181 |
| Isaac-Toussaint LOUVERTURE | 39 |
| Constantin MAYARD | 266 |
| Jules-Solime MILSCENT | 33 |
| Charles MORAVIA | 208 |
| Louis MORPEAU | 337 |
| Ignace NAU | 58 |
| Edgard NUMA | 244 |
| Timothée PARET | 305 |
| Alcibiade POMMAYRAC | 112 |
| Christian RÉGULUS | 262 |
| Frédéric BURR-REYNAUD | 279 |
| Justinien RICOT | 318 |
| Volvick RICOURT | 331 |
| Emile ROUMER | 355 |
| Virginie SAMPEUR | 88 |
| Georges SYLVAIN | 149 |
| Duraciné VAVAL | 238 |
| Damoclès VIEUX | 228 |
| Léon VIEUX | 327 |
| Etzer VILAIRE | 187 |
| Jean-Joseph VILAIRE | 251 |
| Charles- SÉGUY-VILLEVALEIX | 72 |

TABLE DES MATIÈRES

373

| | |
|-------------------------|-----|
| Christian WERLEIGH..... | 351 |
| Carl WOLFF..... | 121 |
| <i>Epilogue</i> | 361 |
| Index alphabétique..... | 365 |
| Table des Matières..... | 371 |

EXTRAIT DU CATALOGUE

I

COLLECTION DES TEXTES INTÉGRAUX
DE LA LITTÉRATURE RUSSE

La « Collection des Textes intégraux de la Littérature russe » est la première et la seule qui donne des traductions intégrales, autrement dit exactes. En même temps, ces traductions sont écrites dans une langue d'une réelle valeur littéraire. Toutes sont faites avec l'autorisation des auteurs. Des préfaces documentées et des portraits des auteurs les accompagnent. Les œuvres russes étant généralement très volumineuses, il a fallu, pour les publier *intégralement*, imaginer un format spécial : *l'in-12 Bossard*. Ce format est économique, pratique et élégant. Quant à l'impression, elle est faite avec soin sur vélin parfaitement blanc.

La collection est publiée sous la direction de M. HENRI MONGAULT

Chaque volume fait l'objet de trois tirages à part de luxe, numérotés sur grands papiers : Arches, Dap-Cau ou pur fil Lafuma et Biblo-pelure India.

CONSTANTIN BALMONT. — **Visions Solaires.** — *Mexique — Egypte — Inde — Japon — Océanie.* Traduit avec une Préface par Ludmila SAVITZKY. Seule traduction autorisée par l'auteur. Ornée d'un portrait de BALMONT. — Un vol. in-12 Bossard. Prix..... 7 50

IVAN BOUNINÉ, de l'Académie russe. — **Le Monsieur de San Francisco.** Traduit, avec l'autorisation de l'auteur, par MAURICE. Lettre-préface de Bounine. Orné d'un portrait de l'auteur, par BAKST. — Un vol. in-12 Bossard. Prix..... 5 50

IVAN BOUNINÉ, de l'Académie russe. — **Le Village.** *Roman*, traduit, avec l'autorisation de l'auteur, par MAURICE. — Un vol. in-12 Bossard. Prix..... 7 »

IVAN BOUNINÉ, de l'Académie russe. — **Le Calice de la Vie.** (*Contes et Nouvelles*). Traduit, avec l'autorisation de l'auteur, par MAURICE. — Un vol. in-12 Bossard. Prix..... 7 50

IVAN CHMÉLOV. — « **Garçon !...** ». *Roman*, traduit, préfacé et annoté par Henri MONGAULT, avec l'autorisation de l'auteur. — Un vol. in-12 Bossard, orné d'un portrait de l'auteur. Prix..... 7 50

DOSTOÏEVSKI. — *Les Possédés*, suivis de la *Confession de Stavroguine*. Traduit par Jean CHUZEVILLE. — 3 vol. in-12 Bossard. Prix 27 »

DOSTOÏEVSKI. — *Les Frères Karamasov*. Roman en quatre parties et un Epilogue. Traduit par Henri MONGAULT et Marc LAVAL. — 3 vol. in-12 Bossard, 1200 pages. Prix 25 »

GOGOL. — *Les Aventures de Tchitchikov ou Les Ames Mortes*. Poème, traduit, préfacé et annoté par Henri MONGAULT. — Deux vol., avec un portrait et quelques illustrations documentaires. Prix 18 »

N.-B. — M. MONGAULT assurera la traduction des œuvres complètes de GOGOL, qui paraîtront dans le courant des années 1925 et 1926

GEORGES GRÉBENSTCHIKOV. — *Les Tchouraïev*, Roman traduit avec une Préface par Henri MONGAULT. Traduction autorisée par l'auteur, ornée d'un portrait de Grébenstchikov. — Un vol. in-12 Bossard. Prix 7 50

ZENAÏDE HIPPIUS (M^{me} Méréjkowsky). — *Le Pantin du Diable*. Roman traduit, avec l'autorisation de l'auteur, par Paul de CHEVREMONT. Accompagné d'une Préface et orné d'un portrait de l'auteur. — Un vol. in-12 Bossard. Prix 7 50

ALEXANDRE KOUPRINE. — *Le Duel*. Roman traduit, avec l'autorisation de l'auteur, par Henri MONGAULT. Avec une Postface de l'auteur, écrite spécialement pour cette édition et une Préface du traducteur. Ornée d'un portrait de Kouprine. — Un vol. in-12 Bossard. Prix 5 50

ALEXANDRE KOUPRINE. — *Le Bracelet de Grenats*. (Nouvelles). Traduit, avec l'autorisation de l'auteur, par Henri MONGAULT. — Un vol. in-12 Bossard. Prix 5 50

ALEXANDRE KOUPRINE. — *La Fosse aux Filles*. (Iama) Roman traduit, avec l'autorisation de l'auteur, par Henri MONGAULT et L. DESORMONTS. — Un vol. in-12 Bossard. Prix 7 50

ALEXANDRE KOUPRINE. — *Le Caniche blanc et autres Contes pour Adolescents*. Traduit, avec l'autorisation de l'auteur, par Henri MONGAULT. Orné d'un portrait de l'auteur par DON et d'ornements typographiques par S. LEWITZKA. — Un vol. in-12 Bossard. Prix 6 50

DMITRI MÉRÉJKOWSKY. — *Le Règne de l'Antéchrist*. — Z. HIPPIUS. — *Mon Journal sous la Terreur*. — D. PHILOSOPHOFF. — *Notre Evasion*. Traduits du russe, par Dumesnil de GRAMONT, H. MONGAULT, MAURICE, J. CHUZEVILLE. Traductions autorisées. — Un vol. in-12 Bossard. Prix 4 50

DMITRI MÈREJKOWSKY. — Théâtre Tragique. — *La Mort de Paul 1^{er}*, traduite par Paul de CHÈVREMONT. — *Le Tsarévitch Alexis*, traduit par D. de GRAMONT. — *Michel Bakounine*, traduit par D. DE GRAMONT. — *La Joie sera*, traduit par D. DE GRAMONT. Traductions autorisées. — Orné d'un portrait de l'auteur, gravé sur bois, par OUVRE. Un vol. in-12 Bossard. Prix. 8.50

DMITRI MÈREJKOWSKY. — Quatorze Décembre. Roman historique traduit, avec l'autorisation de l'auteur, par Dumesnil DE GRAMONT. Orné d'un portrait gravé par OUVRE. — Un vol. in-12 Bossard. Prix..... 6.50

DMITRI MÈREJKOWSKY. — Compagnons Éternels. — *L'Acropole* — *La Tragédie de la Chasteté et de la Volupté* — *Marc-Aurèle* — *Pline le Jeune* — *Calderon* — *Cervantes* — *Byron* — *Napoléon (Saint-Hélène)* — *Gœthe* — *Isben* — *Tourguéniev* — *Flaubert*. Traduit, avec l'autorisation de l'auteur, par MAURICE. — Un vol. in-12 Bossard. Prix. 7.50

DMITRI MÈREJKOWSKY. — Le Mufle-Roi. (L'AVÈNEMENT DU CHAM). — *Positivistes à face jaune* — *Tchékhov et Gorki* — *Léonide Andréïev* — *Jaurès et Anatole France* — *Maeterlinck* — *Le Tueur de Cygnes* — *Un nouveau pas vers le Cham*. Traduit, avec l'autorisation de l'auteur, par Denis ROCHE. — Un vol. in 12 Bossard. Prix 5.50

DMITRI MÈREJKOWSKY. — L'Âme de Dostoïevski. (LE PROPHÈTE DE LA RÉVOLUTION RUSSE). Traduit, avec l'autorisation de l'auteur, par Jean CHUZEVILLE. — Un vol. in-12 Bossard. Prix 5.50

DMITRI MÈREJKOWSKY. — Sur le chemin d'Emmaüs. Traduit, avec l'autorisation de l'auteur, par Dumesnil de GRAMONT. — Un vol. in-12 Bossard. Prix 6 »

DMITRI MÈREJKOWSKY. — Le Roman de Léonard de Vinci. (*La Renaissance des Dieux*). Traduction autorisée et approuvée par l'auteur, de M. Dumesnil DE GRAMONT. — Trois vol. in-12 Bossard. Prix 24 »

FÉDOR SOLOGOUB. — Le Démon mesquin. Traduit, avec l'autorisation de l'auteur, par H. PERNOT et S. STAHL. Préface de M. Jean CHUZEVILLE. Avec un portrait de l'auteur. — Un vol. in-12 Bossard. Prix..... 7.50

TOLSTOÏ — La Sonate à Kreutzer. Traduit par O. SIDERSKY. — Un vol in-12 Bossard Prix..... 3 »

TOLSTOÏ. — Le Mystère de Fédor Kouzmitch (*ŒUVRES INÉDITES*). — Traduit par Georges D'OSIOYA et Gustave

MASSON. — Un vol. in-12 Bossard, (*Paraîtra en Octobre*).
Prix..... 7.50

IVAN TOURGUÉNIEV. — Théâtre. — TOME I. *Le Déjeuner chez le Maréchal de la Noblesse. — Un mois à la Campagne.* Traduit, avec une introduction, par Denis Roche. Orné d'un portrait de l'auteur, gravé sur bois par OUVRE et 4 planches de mise en scène. — Un vol. in 12 Bossard, Prix..... 7 »
TOME II. — *Pas d'Argent. — Trop tirée la Corde casse. — Au Foyer d'Autrui, — La Provinciale. — Un Soir à Sorrente.* Traduit, avec une introduction, par Denis Roche. Orné d'un portrait de M^{me} Savina, par BRAZ. — Un vol. in-12 Bossard, Prix.....: 7.50

POUR PARAÎTRE :

DOSTOÏEVSKI. — *Le Journal d'un Écrivain.* Traduit par Jean CHUZEVILLE — 3 vol, in-12 Bossard.

Paraîtront successivement : DOSTOÏEVSKI, *L'Idiot.* Traduit par ALBERT MOUSSET, 2 vol. — OSTROVSKY, Théâtre. Traduit par Denis Roche (*illustré*). — POUCHKINE, *Le Nègre de Pierre-le-Grand.* — TOURGUÉNIEV, *Les Récits d'un Chasseur.* — AKSAKOV, *Chronique de Famille.* — GONTCHAROV, *Oblomov.*

Jean CHUZEVILLE. — MÈREJKOWSKY, *L'âme slave et nous.* Un vol. in-16 double couronne ; avec un portrait.
Prix..... 3 »

LITTÉRATURE HONGROISE. — EUGÈNE HELTAÏ. — Monsieur Selfridge, escamoteur. — *Roman* traduit par André Révész et Marius Boisson. Prix..... 7.50
Avec le roman d'Éugène Heltaï, une Collection de Littérature Hongroise est commencée.

LITTÉRATURE POLONAISE. — Adam MICKIEWICZ. — *Chefs-d'Œuvre.* Traduits et préfacés par Ladislas MICKIEWICZ. — Un fort vol. in-16, 450 pages. Prix..... 15 »

II

COLLECTION
DES CHEFS-D'ŒUVRE MÉCONNUS

Format in-16 Grand-Aigle, 13,5^m × 19,5^m

Littérairement : La "Collection des Chefs-d'œuvre Méconnus" répare d'incompréhensibles lacunes et de graves injustices ; elle témoigne, en outre, d'un goût sûr et repose sur un choix judicieux,

Typographiquement : elle est à tirage limité et numéroté, imprimée d'une manière impeccable sur papier pur chiffon et de la plus grande solidité, ornée d'un portrait gravé sur bois par l'artiste qui se place au premier rang des graveurs contemporains, Achille OUVRE. agrémentée d'un signet de soie.

La " **Collection des Chefs-d'œuvre Méconnus** " est donc une collection qui réalise le paradoxe d'être à la fois de luxe et bon marché.

Prix de chacun des volumes : 12 francs.

1. MARGUERITE DE VALOIS. — *Mémoires*. Introduction et Notes de Paul BONNEFON, conservateur de la Bibliothèque de l'Arsenal. Orné d'un portrait d'après François CLOUET.
2. REGNARD. — *La Provençale*, suivie de la *Satire contre les Maris*, Introduction et Notes de Edmond PILON. Orné d'un portrait d'après RIGAUD.
3. BOUHOURS. — *Entretiens d'Ariste et d'Eugène*. Introduction et Notes de René RADOUANT. Orné d'un portrait d'après JOUVENET.
4. HONORÉ D'URFÉ. — *Les Amours d'Aloïdon*. Introduction et Notes de Gustave CHARLIER. Orné d'un portrait anonyme de l'époque.
5. TALLEMANT DES RÉAUX. — *Richelieu — sa Famille — son favori Bois-Robert*. Introduction et Notes de Emile MAGNE. Orné d'un portrait d'après Philippe de CHAMPAIGNE.
6. CHATEAUBRIAND. — *Vie de Rancé*. Introduction et Notes de Julien BENDA. Orné d'un portrait d'après DEVÉRIA.
7. DELÉCLUZE. — *Mademoiselle Justine de Liron*. Introduction et Notes de Marcelle TINAYRE. Orné d'un portrait d'après INGRES.
8. BOSSUET. — *Lettres sur l'éducation du Dauphin* suivies de *Lettres au Maréchal de Bellefonds et au Roi*. Introduction et Notes de E. LEVESQUE. Orné d'un portrait d'après RIGAUD.
9. FÉNELON. — *Écrits et Lettres Politiques*. Introduction et Notes de Charles URBAIN. Orné d'un portrait d'après VIVIEN.
10. DUFRESNY. — *Amusements sérieux et comiques*. Texte nouveau. Introduction et Notes de Jean Vic. Orné d'un portrait d'après COYPEL.
11. M^{me} DE MAINTENON. — *Lettres à d'Aubigné et à M^{me} des Ursins*. Introduction et Notes de Gonsague TRUC. Orné d'un portrait d'après MIGNARD.
12. GÉRARD DE NERVAL. — *De Paris à Cythère*. Introduction et Notes de Henri CLOUARD. Orné d'un portrait d'après une photographie de NADAR.

13. CALVIN. — *Traité des Reliques suivi de l'Excuse à Messieurs les Nicodémistes*. Introduction et Notes de Albert AUTIN. Orné d'un portrait d'après l'original de la Bibliothèque de Genève.
14. GUI PATIN. — *Lettres du Temps de la Fronde*. Introduction et Notes d'André THÉRIVE. Orné d'un portrait d'après MASSON.
15. PROUDHON. — *Du Principe fédératif et de la Nécessité de reconstituer le parti de la Révolution*. Introduction et Notes de CHARLES-BRUN. Orné d'un portrait d'après COURBET.
16. LA METTRIE. — *L'Homme machine, suivi de l'Art de jouir*. Introduction et Notes de Maurice SOLOVINE. Orné d'un portrait d'après SCHMIDT.
17. MARIVAUX. — *Le Spectateur français*. Introduction et Notes de Paul BONNEFON. Orné d'un portrait d'après un document conservé à la Bibliothèque Nationale.
18. NOËL DU FAILL. — *Propos rustiques*. Introduction et Notes de Jacques BOULENGER. Orné d'un frontispice d'après une estampe du temps.
19. BOURDALOUE. — *Sermons sur l'Impureté, sur la Conversion de Madeleine et sur le Retardement de la Pénitence*. Introduction et Notes de Gonzague TRUC. Orné d'un portrait d'après une estampe du temps.
20. RONSARD. — *Sonnets pour Hélène*. Introduction et Notes de Roger SORG. Orné d'un portrait d'après un crayon français du XVI^e siècle (Musée de l'Ermitage, Pétersbourg).
21. DIDEROT. — *Entretien entre D'Alembert et Diderot. Rêve de D'Alembert* suivi de *l'Entretien avec M^{lle} de Lespinasse*. Introduction et Notes de Gilbert MAIRE. Orné d'un portrait d'après le tableau de FRAGONARD.
22. SAINT-ÉVREMOND. — *Critique littéraire*. Introduction et Notes de Maurice WILMOTTE. Orné d'un portrait d'après un original du temps, gravé par EDELINCK.
23. DU GUAY-TROUIN. — *Vie de Monsieur Du Guay-Trouin écrite de sa Main*. Nouvelle édition contenant les passages inédits des manuscrits de la Bibliothèque et des Archives communales de Saint-Malo, et colligé sur le texte du manuscrit de la Bibliothèque de Chaumont, avec une introduction et des notes par Henri MALO. Orné d'un portrait d'après GRAINCOURT.
24. LE PRINCE DE LIGNÉ. — *Coup d'œil sur Belœil et sur une grande partie des Jardins de l'Europe*. Édition nouvelle publiée avec une Introduction et des Notes par le Comte Ernest DE GANAY. Orné d'un portrait d'après ISABEY.
25. MÉRY. — *Quatre Nouvelles humoristiques (La Chasse au Chastre. — Les Explorations de Victor Hummer. — Un*

- Chinois à Paris. — Un Chat, une Perruche, un Nuage d'hirondelles). Introduction et Notes de Ernest JAUBERT. Orné d'un portrait d'après une lithographie d'ALOPHE.
26. RACINE. — *Lettres à son Fils*, suivies de *Lettres de J.-B. RACINE à Louis Racine*. Introduction et Notes de Gonzague TRUC. Orné d'un portrait d'après J.-D. SANTERRE.
27. LA MOTHE LE VAYER. — *Deux Dialogues faits à l'imitation des Anciens sur l'Opiniâtreté et la Divinité*. Introduction et Notes d'Ernest TISSERAND. Orné d'un portrait d'après NANTREUIL.
28. BALZAC. — *Traité de la Vie élégante* suivi de la *Théorie de la Démarche*. Introduction et Notes de Claude VARÈZE. Orné d'un portrait d'après le daguerréotype connu.
29. CASANOVA. — *Histoire de ma fuite des prisons de la République de Venise qu'on appelle « les Plombs »*. Introduction et Notes de Charles SAMARAN. Orné d'un portrait de l'auteur d'après le dessin de son frère FRANÇOIS.
30. LA BOÉTIE. — *Discours de la Servitude volontaire*, suivi du *Mémoire* (Inédit) sur l'Edit de Janvier 1562. Introduction et Notes de Paul BONNEFON, conservateur à la Bibliothèque de l'Arsenal. Orné d'une vue de la maison de La Boétie, à Sarlat.
31. M^{me} DU DEFFAND. — *Lettres à Voltaire*. Introduction et Notes de Joseph TRABUCCO. Orné d'un portrait d'après CARMONTEL.
32. SAINT-RÉAL. — *La Conjuraton des Espagnols contre la République de Venise*. Introduction et Notes d'Alfred LOMBARD. Orné d'un portrait d'après un dessin de VERAN (Chambéry).
33. MALEBRANCHE. — *Traité de l'Amour de Dieu, — en quel sens il doit être désintéressé*, suivi des trois *Lettres au P. Lamy*. Introduction et Notes de Désiré ROUSTAN. Orné d'un portrait de SANTERRE.
34. CHARLES SOREL. — *La Jeunesse de Francion*. Introduction et Notes d'André THÉRIVE. Orné d'un portrait d'après une gravure anonyme de l'époque.
35. FILLEAU DE LA CHAISE. — *Discours sur les Pensées de M. Pascal*. Introduction et Notes de Victor GIRAUD. Orné d'un portrait de Pascal d'après L.-V. QUESNEL.
36. FLORIAN. — *Mémoires d'un Jeune Espagnol*, suivi des *Lettres à Madame de La Briche et à Boissy d'Anglas*. Introduction et Notes d'André BOUIS. Orné d'un portrait d'après J.-M. FLOUËST.
37. LOUIS XIV. — *Mémoires pour les Années 1661 et 1666*, suivis de *Réflexions* et de *Morceaux divers*. Texte établi sur les manuscrits originaux de la Bibliothèque Nationale.

Introduction et Notes par Jean LONGNON. Orné d'un portrait d'après le pastel de NANTEUIL, aux Offices.

38. VAUBAN. — *Lettres intimes* (inédites), adressées au Marquis de PUYZIEULX 1699-1705). Introductions et Notes d'HYRVOIX DE LANDOSLE. Orné d'un portrait d'après un dessin d'inconnu d'après nature (Section technique du Génie) et de deux reproductions d'autographes.
39. LES POÈTES LYONNAIS, PRÉCURSEURS DE LA PLEIADÉ. — MAURICE SCÈVE. — LOUISE LABÉ. — PERNETTE DU GUILLET. Introduction et Notes de Joseph AYNARD. Orné de gravures du temps et du portrait de Louise Labé par WOIRIOT (reproduction de l'épreuve unique du Cabinet des Estampes).
40. RESTIF DE LA BRETONNE. — *La Vie de mon Père*. Introduction et Notes de Marius BOISSON. Portrait d'après BINET.
41. LE PAYS. — *Œuvres Nouvelles de Monsieur Le Pays* suivies du *Dialogue de l'Amour et de la Raison*. Introduction et Notes d'Albert DE BERSAUCOURT. Orné d'un portrait d'après une peinture anonyme de l'époque (se trouvant à Fougères) et de la reproduction du frontispice de la première édition.
42. UN SCANDALE LITTÉRAIRE. — JULES LECOMTE (Prince des Chroniqueurs). — *L'introuvable Pamphlet*. — *Les Lettres* de VAN ENGELGOM. Introduction et Notes d'Henri D'ALMERAS. Orné d'un portrait, d'après un cliché de NADAR.
43. VALINCOUR. — *Conversations sur La Princesse de Clèves. Lettres adressées à la Marquise de ****. Introduction et Notes d'Albert CAZES. Orné d'un portrait d'après la peinture anonyme du Musée de Versailles.

A Paraître :

44. LA ROCHEFOUCAULD. — *Mémoires*. — Introduction et notes par le Comte Gabriel DE LA ROCHEFOUCAULD. Orné d'un portrait tiré de la *Suite de Moncornet*.

Prix de chacun de ces volumes : 12 frs.

La collection sera complète au 44^e Volume. Elle ne sera pas réimprimée.

Demandez le Catalogue (gratuit) des Éditions Bossard

*Imprimé sur caractères spéciaux
des « Éditions Bossard »*

